

MONTE-CRISTO  
QUATRIÈME PARTIE  
(1851)



ALEXANDRE DUMAS  
en société avec M. Auguste Maquet

Monte-Cristo  
quatrième partie

Villefort

drame en cinq actes, en dix tableaux

*Ambigu-Comique. – 8 mai 1851.*

LE JOYEUX ROGER  
2014

ISBN : 978-2-923981-99-4

Éditions Le Joyeux Roger  
Montréal

[lejoyeuxroger@gmail.com](mailto:lejoyeuxroger@gmail.com)

## ACTE PREMIER

### PREMIER TABLEAU

*Chez Julie et Emmanuel – Un salon. – À gauche, au premier plan, une porte ; au deuxième plan, une fenêtre. À droite, une cheminée.*

#### Scène première

Maximilien, entrant, dans les bras de Julie et d'Emmanuel.

MAXIMILIEN

Oui, me voilà, ma sœur ; oui, me voilà, mon cher Emmanuel, et pour passer tout un trimestre avec vous, encore !

JULIE

Oh ! mon cher Maximilien, que nous sommes heureux !

MAXIMILIEN

Et moi donc ! Mais d'abord cette bourse, que je la baise en mémoire de notre pauvre père.

EMMANUEL

Tiens !

MAXIMILIEN

Oh ! mes amis, qu'il m'est arrivé une chose étrange !

JULIE

Celle que tu nous racontes dans ta lettre ?

MAXIMILIEN

Oui ; comprenez-vous, au milieu de la Méditerranée, dans une île déserte, qui s'appelle Monte-Cristo, trouver un nabab, un ami de notre famille qui me connaissait, qui te connaissait, qui connaissait Emmanuel... C'est incompréhensible !

JULIE

Et cet homme doit venir à Paris ? cet homme doit venir nous voir ?

MAXIMILIEN

Il m'a dit qu'il serait à Paris avant moi, et qu'une de ses premières visites serait pour la petite maison de la rue Meslay.

JULIE

Et quel âge ?

MAXIMILIEN

Jeune encore ; quarante ans peut-être.

JULIE

Beau ?

MAXIMILIEN

Beau, oui, si l'expression fait la beauté.

JULIE

Et riche ?

MAXIMILIEN

À millions !

EMMANUEL

Tiens, une voiture s'arrête à la porte.

JULIE

Quelle étrange chose, si c'était lui !...

MAXIMILIEN

Oh ! cela ne m'étonnerait pas. (Il ouvre la fenêtre.) Miracle !

EMMANUEL

Comment !

MAXIMILIEN

Je vous annonce le comte de Monte-Cristo.

EMMANUEL et JULIE

Le comte de Monte-Cristo !

MAXIMILIEN

En personne.

JULIE

Oh ! reçois-le, mon frère ; il faut que je passe une robe.

(Elle se sauve.)

EMMANUEL

Et moi une redingote.

(Il sort vivement.)

MAXIMILIEN

Ah ! bon, bon... Ah ! monsieur le comte, voilà vos millions qui font leur effet. (Allant à la porte.) Par ici, monsieur le comte, par ici.

Scène II  
Monte-Cristo, Maximilien.

MONTE-CRISTO

Eh bien, monsieur, suis-je homme de parole ? J'avais dit que je serais arrivé avant vous.

MAXIMILIEN

Ah ! monsieur le comte, il y a dix minutes que je suis ici.

MONTE-CRISTO

Moi, je suis arrivé il y a quelques jours, et, ces quelques jours, je les ai bien employés, je vous le jure. Mais on m'avait dit que vous étiez avec votre sœur et votre beau-frère.

MAXIMILIEN

Oui ; seulement, à l'annonce de votre arrivée, tout cela s'est sauvé, mais, soyez tranquille, pour reparaître bientôt, et dans une tenue plus digne de vous.

MONTE-CRISTO

Ah çà ! mon cher, je vois avec douleur que je fais révolution dans votre famille.

MAXIMILIEN

Oh ! révolution pacifique ! Tous deux jardinaient quand je suis arrivé et étaient en tenue de jardinier. Emmanuel troque sa veste contre une redingote, et Julie son peignoir contre une robe.

MONTE-CRISTO

Vous avez là une heureuse famille, n'est-ce pas ?

MAXIMILIEN

Oh ! oui, je vous en réponds ; que voulez-vous ! ils sont jeunes, ils sont gais, ils s'aiment, et, avec leurs vingt-cinq mille livres de rente, eux qui ont côtoyé tant d'immenses fortunes, ils se figurent posséder les richesses de Crésus. Ils sont heureux !

(Il soupire.)

MONTE-CRISTO

Et vous, Maximilien, est-ce que vous n'êtes pas heureux ?

MAXIMILIEN

Oh ! moi... (Il soupire encore.) C'est différent.

MONTE-CRISTO

Pourquoi soupirez-vous ? Pourquoi vous taisez-vous ? Vous vous défiez de moi ? Maximilien, est-ce que vous ne m'aimez pas ?

MAXIMILIEN

Moi ?... Tenez, ce que je vais vous dire est étrange, comte ; car, entre hommes, on ne se fait guère de ces sortes de confidences. Si je vous aime ? Oui ; du moment que je vous ai vu, j'ai éprouvé pour vous une étrange sympathie. Je vous regarde, je cherche inutilement à vous reconnaître. Eh bien, quoique ma raison soit là qui me dise que je ne vous avais jamais vu avant notre rencontre à l'île de Monte-Cristo, il me semble, à moi, que nous nous sommes vus autrefois ; où ? je n'en sais rien. Supposez que les deux âmes d'Euryale et de Nisus se retrouvent dans les générations qui suivirent la leur, eh bien, mon âme près de vous éprouve quelque chose de pareil à ce que leurs âmes auraient dû éprouver.

MONTE-CRISTO

Bon Maximilien ! c'est une permission de la Providence, mon ami.

MAXIMILIEN

Aussi, j'ai bien envie de vous faire une confidence, comte.

MONTE-CRISTO

Quand cela ?

MAXIMILIEN

Un jour que nous serons bien seuls...

MONTE-CRISTO

Une confidence d'amour ?

MAXIMILIEN

Oui.

MONTE-CRISTO

Oh ! mon cher Maximilien, prenez garde ! Quand les hommes comme vous aiment, ils aiment de toute la puissance de leur organisation ; ils aiment avec leur cœur, avec leur âme ; toute leur existence, tout leur bonheur, tout leur avenir est dans leur amour.

Vous croyez-vous aimé, Maximilien ?

MAXIMILIEN

Oh ! d'un amour égal au mien, j'en suis sûr.

MONTE-CRISTO

Eh bien, alors, que demandez-vous à moi ? Demandez à Dieu que cet amour dure, et, tant qu'il durera, prenez en dédain les hommes, prenez en dédain le monde, vivez de votre amour et dans votre amour.

MAXIMILIEN

Oh ! rien de nos douleurs ne vient d'elle ni de moi ; ce sont ses parents qui veulent la marier à un autre.

MONTE-CRISTO

Et vous comptez sur moi pour combattre cette opposition ?

MAXIMILIEN

Oui.

MONTE-CRISTO

Je les connais donc ?

MAXIMILIEN

Peut-être. Eh ! ne connaissez-vous pas tout le monde ?

MONTE-CRISTO

De sorte que vous désirez... ?

MAXIMILIEN

Écoutez, je ne sais quelle fée a présidé à votre naissance, mon cher comte, mais elle vous a donné le pouvoir de la persuasion. Oui, si je suis seul, les parents de celle que j'aime feront de grandes difficultés pour me la donner ; si, au contraire, le comte de Monte-Cristo consent à me servir de parrain, je suis convaincu que toute difficulté se lèvera devant lui.

MONTE-CRISTO

Écoutez, Morel, je vous l'ai déjà dit et je vous le répète, je vous aime comme un fils, plus qu'un fils même. Vous avez raison, je puis beaucoup quand je veux. Eh bien, je veux que vous soyez heureux, Morel, et, pour que vous soyez heureux, je donnerais, non-seulement ma fortune, mais encore mon sang.

MAXIMILIEN

Ah ! comte !

MONTE-CRISTO

Vous savez que je ne suis pas prodigue de pareilles démonstrations. Venez me trouver à ma maison de Paris, quand vous voudrez, avenue des Champs-Élysées, n° 30, porte à porte avec la maison de madame de Villefort.

MAXIMILIEN

Porte à porte avec madame de Villefort !

MONTE-CRISTO

Vous la connaissez ?

MAXIMILIEN

Oh !

MONTE-CRISTO

Venez donc quand vous voudrez. Nous déjeunerons ensemble, nous causerons ensuite, et, pour quelque chose que ce soit, vous disposerez de votre ami...

MAXIMILIEN

Vous êtes si bon, que je veux vous dire...

MONTE-CRISTO, voyant entrer Emmanuel

Nous ne sommes plus seuls...

MAXIMILIEN

Mon beau-frère Emmanuel, monsieur le comte.

### Scène III

Les mêmes, Emmanuel, puis Julie.

MONTE-CRISTO

Venez, monsieur le philosophe, que je vous fasse mon compliment ; on me présente un homme content de sa fortune. J'ai beaucoup voyagé, monsieur Herbaut, et c'est la première fois que je rencontre pareil prodige.

EMMANUEL

C'est que nous avons mis notre joie ailleurs, monsieur.

MONTE-CRISTO

Oui, dans les douces et chastes passions. Je sais déjà cela,

monsieur. Aussi, comme tout à l'heure j'étais triste et que je me sentais en train de devenir mauvais, j'ai dit à mon cocher : « Rue Meslay, n° 15 » ; car je savais trouver ici le calme, l'innocence, l'amour, ces trois plantes sacrées avec lesquelles on fait le baume qui guérit toutes les plaies humaines.

MAXIMILIEN, à Julie, qui entre

Allons, viens prendre ta part de compliments ; le comte est en train de nous gâter. Comte, si, depuis que vous êtes à Paris, vous ne savez pas encore ce que c'est qu'une bourgeoise du Marais, voici ma sœur qui va vous l'apprendre.

MONTE-CRISTO

Madame, pardonnez-moi une émotion qui doit vous étonner, vous, accoutumée à cette paix et à ce bonheur que je rencontre ici ; mais, pour moi, c'est chose si nouvelle que la satisfaction sur un visage humain, que je ne me lasse pas de vous regarder, vous et votre mari.

JULIE

Nous sommes bien heureux, en effet, monsieur ; mais nous avons été longtemps à souffrir et peu de gens ont acheté leur bonheur aussi cher que nous.

MONTE-CRISTO

Ah ! vraiment ! Si j'étais plus avant dans votre intimité, mon cher Maximilien, je vous dirais de me conter cela.

MAXIMILIEN

Oh ! c'est toute une histoire de famille, et, pour vous, monsieur le comte, habitué à voir d'illustres malheurs et des joies splendides, il y aurait peu d'intérêt dans ce tableau d'intérieur. Toutefois, nous avons, comme vient de vous le dire Julie, souffert de bien vives douleurs, quoiqu'elles fussent renfermées dans un petit cadre.

MONTE-CRISTO

Et Dieu vous a versé la consolation sur la souffrance ?

JULIE

Oui, monsieur le comte, nous pouvons le dire ; car il a fait

pour nous ce qu'il ne fait pas pour ses élus, il nous a envoyé un de ses anges.

EMMANUEL

Ceux qui sont nés dans un berceau de pourpre et qui n'ont jamais rien désiré ne savent pas ce que c'est que le bonheur de vivre, de même que ceux-là ne connaissent pas le prix d'un ciel pur, qui n'ont jamais livré leur vie à la merci de quatre planches ballottées par une mer en fureur.

MONTE-CRISTO, se levant tout ému

Oui, vous avez raison, raison tous deux !

(Il regarde le salon.)

MAXIMILIEN

Notre magnificence vous fait sourire, monsieur le comte.

MONTE-CRISTO, s'arrêtant devant un globe

sous lequel est la bourse que

Maximilien a baisée en arrivant

Non ; je me demandais seulement ce que c'était que cette bourse, qui, d'un côté, renferme un papier, ce me semble, et, de l'autre, un assez beau diamant.

MAXIMILIEN, gravement

Cette bourse, monsieur le comte, c'est le plus précieux de nos trésors de famille.

MONTE-CRISTO

En effet, ce diamant est fort beau.

JULIE

Oh ! mon frère ne vous parle pas du prix de la pierre, quoi qu'elle soit estimée cent mille francs, monsieur le comte ; il veut seulement vous dire que les objets qui sont renfermés dans cette bourse sont les reliques de l'ange dont nous vous parlions tout à l'heure.

MONTE-CRISTO

Voilà ce que je ne saurais comprendre, madame, et cependant ce que je n'ose pas vous demander. Pardonnez-moi, je n'ai pas voulu être indiscret.

JULIE

Indiscret ? Oh ! que vous nous rendez heureux au contraire, monsieur le comte, en nous offrant une occasion de nous étendre sur ce sujet ; si nous cachions comme un secret la belle action que rappelle cette bourse, nous ne l'exposerions pas ainsi à la vue. Oh ! nous voudrions pouvoir la publier dans tout l'univers, pour qu'un tressaillement de notre bienfaiteur inconnu nous révélât sa présence.

MONTE-CRISTO

Oh ! vraiment !

MAXIMILIEN, prenant la bourse  
et la portant à ses lèvres

Monsieur le comte, cette bourse, que je baise avec respect et reconnaissance, a touché la main d'un homme par lequel mon père a été sauvé de la mort, nous de la ruine, et notre nom de la honte ; d'un homme grâce auquel, nous autres, pauvres enfants voués à la misère et aux larmes, nous pouvons entendre des gens s'extasier sur notre bonheur. (Maximilien tire une lettre de la bourse.) Cette lettre fut écrite par lui, un jour où mon père avait pris une résolution bien désespérée. Et ce diamant fut donné en dot à ma sœur par ce généreux inconnu.

MONTE-CRISTO ouvre la lettre et lit

« Rendez-vous à l'instant même aux allées de Meilhan ; entrez dans la maison n° 15 ; demandez à la concierge la clef de la chambre du cinquième ; entrez dans cette chambre ; prenez sur le coin de la cheminée une bourse en filet de soie rouge et apportez cette bourse à votre père. Il est important qu'il l'ait avant onze heures. Vous avez promis de m'obéir aveuglément, je vous rappelle votre promesse. SYNDBAD LE MARIN. »

MAXIMILIEN

Et dans cette bourse, monsieur, il y avait, d'un côté, une traite acquittée, une traite de deux cent quatre-vingt-sept mille cinq cents francs, qui était cause que mon père allait se brûler la cervelle, et, de l'autre, le diamant qui y est encore, avec ces trois

mots écrits sur un petit morceau de parchemin : *Dot de Julie*.

MONTE-CRISTO

Et l'homme qui vous a rendu service vous est resté inconnu ?

MAXIMILIEN

Oui, monsieur ; nous n'avons jamais eu le bonheur de serrer sa main ; ce n'est pas faute, cependant, d'avoir demandé à Dieu cette faveur.

JULIE

Oh ! moi, je n'ai pas encore perdu tout espoir de baiser cette main, comme je baise cette bourse, qu'elle a touchée, il y a quatre ans. Pénélon était à Trieste, lorsqu'il vit sur le quai un Anglais qui allait s'embarquer sur un brick... Pardon, vous ne savez pas ce que c'était que Pénélon ; c'était un vieux marin qui montait *le Pharaon* quand *le Pharaon* fit naufrage. Eh bien, il reconnut, dans cet Anglais, celui qui vint chez mon père le 5 juin 1829, et qui m'écrivit le 5 septembre. C'était bien le même, à ce qu'il assure ; malheureusement, il n'osa point lui parler.

MONTE-CRISTO

Un Anglais, dites-vous ? c'était un Anglais ? Alors, cet Anglais ne serait-il pas un homme auquel votre père aurait rendu lui-même quelque grand service, et qui, avec le conseil de Dieu, aurait trouvé ce moyen de s'acquitter envers vous ?

MAXIMILIEN

Ma sœur, ma sœur, rappelle-toi, je t'en prie, ce que nous a dit souvent notre bon père : « Non, ce n'est pas un Anglais qui nous a fait ce bonheur. »

MONTE-CRISTO

Votre père vous disait cela, monsieur Morel ?

MAXIMILIEN

Mon père, monsieur, voyait dans cette action un miracle. Mon père croyait à un bienfaiteur sorti pour nous de la tombe. Oh ! la touchante superstition que celle-là, monsieur, et comme, tout en la repoussant moi-même, j'étais loin de vouloir détruire cette croyance dans son cœur ! Aussi, combien de fois y rêva-t-il en

prononçant tout bas un nom d'ami bien cher, un nom d'ami perdu ! Et, lorsqu'il fut près de mourir, lorsque l'approche de l'éternité eut donné à son esprit quelque chose de l'illumination de la tombe, cette pensée, qui, jusque-là, n'avait été qu'un doute, devint une conviction, et les dernières paroles qu'il prononça en mourant furent celles-ci : « Maximilien ! c'était Dantès ! »

MONTE-CRISTO, très ému

Dantès ! Dantès !

JULIE

Maximilien, voilà encore un nom inconnu à M. le comte...

MAXIMILIEN

Que tous ces détails intéressent peu, d'ailleurs...

MONTE-CRISTO

Oh ! non, vous vous trompez.

MAXIMILIEN

Et monsieur, qui sait compatir au malheur, ne resterait pas indifférent au nom que je viens de prononcer, s'il savait combien Dantès a souffert.

MONTE-CRISTO

Ah ! ce... cet homme a souffert beaucoup ?

MAXIMILIEN

Tout ce que Dieu, inépuisable dans sa colère comme dans sa bienfaisance, peut verser de douleurs et d'agonies sur une seule tête !

JULIE

Pauvre Edmond !

MONTE-CRISTO

Vraiment ?

MAXIMILIEN

Edmond Dantès était le second d'un bâtiment dont mon père était l'armateur. Il avait vingt ans ; il était le plus loyal, le plus pur, le plus joyeux des hommes. La vie lui souriait, il souriait à la vie. Edmond adorait son père, un bon vieillard spirituel et doux comme ceux de l'ancien temps. Il était fiancé à une jeune fille des Catalans, la plus belle de Marseille, et qui l'aimait de toute

son âme.

MONTE-CRISTO

Ah !...

JULIE

Ne s'appelait-elle pas Mercédès ?

MAXIMILIEN

Mercédès, oui, un nom charmant, n'est-ce pas, comte ?

MONTE-CRISTO

Un nom charmant.

MAXIMILIEN

Edmond venait, au retour d'un voyage, d'être nommé par mon père capitaine de navire. Il serrait la main du vieux Dantès. Il baisait la main de sa fiancée, quand des gendarmes vinrent l'arrêter. Il avait été dénoncé à un magistrat comme faisant partie d'un complot politique. Dénoncé par qui ? on l'ignore. Ce magistrat trouva, dit-on, des charges si fortes contre Edmond Dantès, qu'il dut l'envoyer au château d'If. Hélas ! le prisonnier fut oublié !

MONTE-CRISTO

Ah ! personne ne le réclama ?

MAXIMILIEN

Mon père, nos amis, tout ce qui s'intéressait à ce pauvre jeune homme. Nous fîmes une demande pour qu'il fût jugé, nous offrîmes des garanties...

MONTE-CRISTO

Et cette demande ?...

MAXIMILIEN

Fut oubliée comme le prisonnier. Le temps s'écoula. Il étendit son crêpe noir sur cette famille qui s'était vue si heureuse ! Le père Dantès succomba le premier, tous les jours attendant son fils, à chaque heure l'appelant ; à bout de ressources, trop fier pour demander, trop malheureux pour désirer de vivre, il s'enferma dans sa pauvre maison déserte, et, un soir que les voisins ne l'entendirent plus marcher lentement dans sa chambre, on monta... Il était mort, mort de douleur, mort de faim !

MONTE-CRISTO, suffoquant

Oh !...

MAXIMILIEN

Quant à la fiancée du pauvre Edmond, elle succomba.

MONTE-CRISTO, surpris

Elle mourut ?

MAXIMILIEN

Non, elle se maria, et elle quitta le pays. Ce pauvre prisonnier, on a dit qu'il tenta de fuir, et qu'en se précipitant du haut des terrasses du château d'If, il se brisa sur les rochers. La mer engloutit son corps. Dieu a gardé le secret de ses douleurs ! C'est égal, je suis sûr que, si Edmond, comme l'a cru mon père, avait échappé miraculeusement à la prison, à la mort, et trouvé sous d'autres cieux une nouvelle vie, une nouvelle fortune, je suis sûr que la mort de ce vieillard et la trahison de Mercédès sont deux souvenirs qui l'eussent empêché à jamais d'être bon et d'être heureux.

MONTE-CRISTO

C'est vrai. Mais le magistrat dont la... sévérité a causé tant de malheurs, qu'est-il devenu ? vit-il ?

JULIE

Riche, honoré, aux premiers rangs de la magistrature !

MONTE-CRISTO

Qui est-ce donc, madame ?

JULIE

C'est....

MAXIMILIEN, vivement

Ma sœur, oublions ! ma sœur, je t'en prie, ne nommons personne !

MONTE-CRISTO

M. Maximilien a raison ; ce nom-là, prononcé tout haut, réveillerait peut-être la colère de Dieu.

MAXIMILIEN

Qu'avez-vous ?

MONTE-CRISTO

Rien ; l'histoire de ce pauvre marin m'a ému. C'est bien naturel, n'est-ce pas, madame ? (À Emmanuel, saluant.) Monsieur... Maximilien... Mes amis...

MAXIMILIEN

Vous partez ?...

MONTE-CRISTO

Oui ; mais permettez-moi de venir quelquefois vous rendre mes devoirs, madame, mes amitiés. J'aime votre maison et je vous suis reconnaissant de votre accueil ; car voici la première fois, oui, la première fois que je m'étais oublié depuis bien des années. Adieu ! adieu !

Scène IV

Les mêmes, hors Monte-Cristo.

EMMANUEL

Quel homme étrange !

MAXIMILIEN

Étrange ou non, il a un cœur excellent, et je suis sûr qu'il nous aime.

DEUXIÈME TABLEAU

*Le jardin de la maison d'Auteuil. – À droite, au deuxième plan, un pavillon. Au fond, sur la droite, la grille d'entrée.*

Scène première

Monte-Cristo et le notaire, apparaissant au haut du perron.

MONTE-CRISTO

Dame, monsieur, ce n'est ni beau ni neuf ; mais, en dépensant trois ou quatre cent mille francs là-dedans, ce sera habitable.

LE NOTAIRE

J'ai suivi en tout point les instructions de M. le comte. Il m'a dit d'acheter, à quelque prix que ce soit, la maison n° 28, rue de la Fontaine, à Auteuil, et je l'ai achetée.

MONTE-CRISTO

Oui, j'avais envie de cette maison, on m'en avait parlé ; d'ailleurs, on peut se passer un caprice, quand ce caprice ne coûte que cinquante mille francs.

LE NOTAIRE

Quarante mille, monsieur.

MONTE-CRISTO

Oh ! je dis cinquante, parce qu'avec les frais d'enregistrement, les honoraires, etc., etc...

LE NOTAIRE

Vous vous trompez, monsieur le comte : tous frais compris, cela montera à quarante-trois mille cinq cents francs seulement.

MONTE-CRISTO

Oh ! que vous êtes chicaneur, monsieur ! Tenez, voilà un bon de cinquante mille francs sur le Trésor.

LE NOTAIRE

Mais j'ai l'honneur de faire observer à M. le comte...

MONTE-CRISTO

C'est bon ; s'il y a une différence, ce sera pour l'étude. – Ali ! Ali !

## Scène II

Les mêmes, Ali.

LE NOTAIRE, s'inclinant

Monsieur le comte...

MONTE-CRISTO

Allez, monsieur !... (Quand le notaire a disparu.) Ali ! tu m'as souvent parlé de ton adresse à lancer le lasso ? (Ali fait signe que oui.) Ainsi, avec ton lasso, tu arrêterais un taureau, un tigre, un lion ? (Ali fait signe que oui.) Plus facilement encore, par conséquent, deux chevaux emportés ? (Ali sourit.) Eh bien, écoute. Tout à l'heure, une voiture passera, emportée par deux chevaux gris pommelés. Dusses-tu te faire écraser, il faut que tu arrêtes tout cela devant cette porte. (Ali ouvre la porte, ramasse une pierre et trace une ligne.) C'est bien, la voiture ne passera pas cette ligne. Je

comprends. Prépare donc ton lasso, et tiens-toi prêt. (Ali salue et s'avance vers la porte où il a tracé une ligne.) Monsieur Bertuccio ! monsieur Bertuccio !

### Scène III

Monte-Cristo, Bertuccio.

MONTE-CRISTO

Monsieur Bertuccio ! mais venez donc quand on vous appelle. Oh ! mon Dieu, comme vous êtes pâle !

BERTUCCIO

Monsieur le comte, par grâce...

MONTE-CRISTO

Eh ! qu'y a-t-il donc, bon Dieu ?

BERTUCCIO

Excusez, Excellence, mais c'est que ce jardin... Oh ! tenez, je voudrais aller plus loin, mais cela m'est impossible.

MONTE-CRISTO

Hein ! qu'est-ce à dire ?

BERTUCCIO

Oh ! monsieur le comte, il y a là-dessous complot ou fatalité.

MONTE-CRISTO

Complot ou fatalité ! Voilà de bien grands mots, monsieur, pour un si petit personnage que vous êtes. Voyons, en quoi y a-t-il complot, en quoi y a-t-il fatalité contre M. Bertuccio ?

BERTUCCIO

Mais vous voyez bien, monsieur le comte, que ce n'est point une chose naturelle, qu'ayant une maison à acheter aux environs de Paris, vous l'achetiez justement à Auteuil, et que, l'achetant à Auteuil, cette maison soit le n° 28 de la rue de la Fontaine. Oh ! j'ai eu un pressentiment quand j'ai entendu M. le comte parler du désir qu'il avait de se fixer à Auteuil et de l'acquisition qu'il y avait faite. Et cependant j'espérais que la maison achetée par M. le comte était une autre maison que celle-ci, comme s'il y avait à Auteuil une autre maison que celle de l'assassinat !

MONTE-CRISTO

Oh ! quel vilain mot vous venez de prononcer là, monsieur Bertuccio ! Vilain homme ! Corse enraciné, va ! toujours des mystères et des superstitions ! Allons, venez, et, si vous avez peur de tomber, asseyez-vous sur ce banc.

BERTUCCIO

Jamais ! jamais, monsieur le comte !

MONTE-CRISTO

Et pourquoi cela ?

BERTUCCIO

Parce que ce banc... ce banc est justement celui sur lequel il est tombé avant de rouler à terre.

MONTE-CRISTO

Mon cher Bertuccio, revenez à vous ; je vous y engage. Nous ne sommes point ici à Sarthènes ni à Corte. Ceci n'est point un maquis, c'est un jardin, mal entretenu, sans doute, mais qu'il ne faut point calomnier pour cela. (S'asseyant sur le banc.) Allons, venez, je vous attends.

BERTUCCIO

Jamais, monseigneur ! jamais ! Oh ! que ne vous ai-je tout dit avant de rentrer en France ! que ne vous ai-je tout avoué avant d'entrer ici !

MONTE-CRISTO

Que m'eussiez-vous dit ? que m'eussiez-vous avoué ? Voyons : qu'en véritable Corse que vous êtes, vous n'avez pu pardonner à M. de Villefort la mort de votre frère, condamné par lui ?

BERTUCCIO

Mon Dieu !

MONTE-CRISTO

Que vous l'avez suivi de Nîmes à Paris ; qu'à Paris, au milieu d'un bal, vous lui avez déclaré la vendetta ; que, le même soir, sachant qu'il avait affaire dans cette maison, vous vous êtes embusqué là, derrière cet arbre ?

BERTUCCIO

Mon Dieu ! mon Dieu !

MONTE-CRISTO

Et qu'au pied de cet autre arbre où je suis, au moment où il enterrait un trésor, vous l'avez frappé d'un coup de poignard ; après quoi, en homme qui ne perd pas la tête, vous l'avez emporté tout courant ? Voleur !

BERTUCCIO

Oh ! mais ce que Votre Excellence ne sait pas, c'est que ce coffre renfermait...

MONTE-CRISTO

Un enfant... Eh ! mon Dieu, si, je sais cela.

BERTUCCIO

Je n'ai jamais dit la chose qu'à un moine.

MONTE-CRISTO

Au père Busoni.

BERTUCCIO

Eh bien, oui, au père Busoni. Mais ce n'est pas le tout : j'ai emporté l'enfant ; je l'ai élevé ; je comptais en faire mon propre fils.

MONTE-CRISTO

Quand il s'est sauvé de Rogliano, en emportant la bourse du voisin Vasilio. Oh ! c'était un gaillard qui avait des dispositions que ce cher Benedetto... C'était Benedetto qu'il s'appelait, n'est-ce pas ?

BERTUCCIO

Oh ! Excellence, épargnez-moi. Non, en vérité, le Seigneur, qui nous jugera tous un jour, vivants ou morts, le Seigneur n'est pas mieux instruit que vous ne l'êtes. Et vous savez où il est, le malheureux ?

MONTE-CRISTO

Mais n'est-il pas pour trois ans encore aux environs de Toulon, dans un établissement philanthropique où la justice prend la peine de mettre elle-même une chaîne à la jambe des gens qui vont trop vite ; et, par économie sans doute, pour utiliser l'autre

bout de cette chaîne, n'y a-t-on pas attaché un de vos amis, un certain Caderousse, qui tenait, sur la route de Nîmes à Beaucaire, l'auberge du *Pont-du-Gard*, auberge dans laquelle, pendant une nuit d'orage, il a assassiné un brave juif auquel il venait de vendre un diamant quarante-cinq mille livres, et cela dans le but d'avoir à la fois les quarante-cinq mille livres et le diamant ? Ah ! par ma foi ! vous avez là de bien belles connaissances, monsieur Bertuccio.

BERTUCCIO

Oh ! pardon, monseigneur, pardon !

MONTE-CRISTO

Que je vous pardonne ? Mais c'est fait depuis longtemps. Est-ce que je vous eusse gardé à mon service si vous n'étiez point pardonné ?

BERTUCCIO

Oh ! monseigneur...

MONTE-CRISTO

Et maintenant, retenez bien mes paroles, monsieur Bertuccio. À tous les maux il est deux remèdes, le temps et le silence. Laissez-moi me promener un instant dans ce jardin ; ce qui est une émotion poignante pour vous, acteur dans cette terrible scène, sera pour moi une sensation presque douce et qui donnera un double prix à cette propriété. Les arbres, voyez-vous, monsieur Bertuccio, ne plaisent que parce qu'ils font de l'ombre, et l'ombre elle-même ne plaît que parce qu'elle est pleine de rêveries et de visions. Voilà que j'ai acheté un jardin, croyant acheter un simple enclos fermé de murs, et tout à coup cet enclos se trouve être un jardin tout plein de fantômes qui ne sont point portés sur le contrat. Or, j'aime les fantômes, moi ; car je n'ai jamais entendu dire que les morts eussent fait, en six mille ans, autant de mal que les vivants en font en un jour. Rentrez donc, monsieur Bertuccio, et dormez en paix. Allez, monsieur Bertuccio, allez !

(Bertuccio s'incline et sort.)

## Scène IV

Monte-Cristo, seul.

Ici, près de ce platane, la fosse où l'enfant fut déposé ; là-bas, la petite porte par laquelle on entrait dans le jardin ; à cet angle, l'escalier dérobé qui conduit à la chambre à coucher. Je ne crois pas avoir besoin d'inscrire tout cela sur mes tablettes, car voilà devant mes yeux, autour de moi, sous mes pieds, le plan vivant... (On entend un grand bruit.) Qu'est-ce que cela ? Il me semble que c'est notre attelage gris pommelé qui fait des siennes. (On entend un grand bruit de gens qui crient : « Arrêtez ! arrêtez ! » des cris de femme, un roulement de voiture, puis quelque chose comme le bruit d'une voiture qui verse.) Courez donc, monsieur Bertuccio ! courez donc ! Vous voyez bien qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire derrière cette porte.

(Bertuccio, qui allait disparaître, court ouvrir la porte.)

BERTUCCIO

Une femme, un enfant, monsieur le comte.

MONTE-CRISTO, à part

Ce sont eux, en vérité ! Ali est un adroit coquin. (À madame de Villefort, qui entre précipitamment, suivie d'Ali, portant dans ses bras Édouard évanoui.) Ne craignez rien, madame, vous êtes sauvée.

## Scène V

Les mêmes, madame de Villefort, Édouard.

MADAME DE VILLEFORT

Oh ! ce n'est pas pour moi que je crains, monsieur ; c'est pour cet enfant.

MONTE-CRISTO

Oui, madame, je comprends ; mais, soyez tranquille, il n'est arrivé aucun mal à votre fils, et c'est la peur seule qui l'a mis dans cet état. (À Bertuccio.) Ma boîte à flacons, monsieur Bertuccio.

MADAME DE VILLEFORT

Ah ! monsieur, ne dites-vous point cela pour me rassurer ?

Voyez comme il est pâle ! Mon enfant, mon fils, mon Édouard, réponds donc à ta mère... Ah ! monsieur, un médecin, je vous en prie, un médecin !

MONTE-CRISTO

C'est inutile, madame ; je suis un peu médecin moi-même, et, grâce à quelques gouttes de cette liqueur...

(Il prend un flacon dans la boîte.)

MADAME DE VILLEFORT

Oh ! donnez, donnez, je vous en supplie.

MONTE-CRISTO

Oh ! pardon, madame, moi seul connais la dose à laquelle cette liqueur peut être donnée... Voyez, je vous le disais bien, madame, que ce charmant enfant n'était qu'évanoui.

MADAME DE VILLEFORT

Ah ! où suis-je, monsieur, et à qui dois-je d'avoir surmonté une pareille épreuve ?

MONTE-CRISTO

Vous êtes, madame, chez un homme bien fier d'avoir pu vous épargner un chagrin, chez le comte de Monte-Cristo.

MADAME DE VILLEFORT

Et moi, monsieur, je suis la femme de M. de Villefort, que vous connaissez peut-être de nom.

(Monte-Cristo s'incline.)

BERTUCCIO, à part

La femme de M. de Villefort ? Mon Dieu !

MADAME DE VILLEFORT

Ah ! monsieur le comte, que mon mari vous sera reconnaissant ! car, enfin, vous lui aurez sauvé son fils.

MONTE-CRISTO

J'admire cette abnégation maternelle, madame. Vous ne pensez pas que le danger était pour vous comme pour cet enfant. Vous l'aimez donc bien ?

MADAME DE VILLEFORT

Si je l'aime ! si j'aime mon fils !... Ah ! monsieur ! que tous les maux de l'humanité viennent me frapper demain, que mon

cœur cesse de battre, que tout sur la terre cesse de vivre, mais que mon fils soit épargné ! Que, misérable en ce monde, je sois maudite encore dans l'autre, mais que mon fils soit heureux ; qu'il vive riche, joyeux, tout-puissant, fût-ce au prix de ma vie terrestre, fût-ce au prix de ma vie éternelle !

MONTE-CRISTO

Hélas ! madame, je n'ai pas le bonheur de vous avoir rendu directement service, et voilà votre véritable sauveur.

(Il montre Ali.)

MADAME DE VILLEFORT

Oh ! j'espère que vous me permettrez bien de récompenser le dévouement de cet homme ?

MONTE-CRISTO

Madame, ne me gêtez point Ali, je vous prie, ni par les louanges ni par les récompenses. Ce sont des habitudes que je ne veux pas qu'il prenne. Ali est mon esclave. En vous sauvant, il me sert, et c'est son devoir de me servir.

MADAME DE VILLEFORT

Mais il a risqué sa vie.

MONTE-CRISTO

J'ai acheté cette vie, madame, et, par conséquent, elle m'appartient. Un mot de moi suffira. – Je suis content de toi, Ali.

MADAME DE VILLEFORT

Édouard, vois-tu ce bon serviteur ? Il a été bien courageux, car il a exposé sa vie pour arrêter les chevaux qui nous emportaient et la voiture qui allait se briser. Remercie-le donc, mon enfant ; car probablement, sans lui, à cette heure, nous serions morts tous deux.

ÉDOUARD

Il est trop laid.

MONTE-CRISTO

Entends-tu, Ali ? cet enfant, à qui tu viens de sauver la vie, dit que tu es trop laid pour qu'il te remercie. (À Édouard, qui joue avec les flacons.) Oh ! ne touchez pas à cela, mon ami ; quelques-unes de ces liqueurs sont dangereuses.

MADAME DE VILLEFORT, écartant son fils

Oh ! dangereuses, dites-vous, monsieur ?

MONTE-CRISTO

J'aurais dû dire mortelles.

MADAME DE VILLEFORT

Mais cette liqueur dont vous avez versé une goutte sur ses lèvres n'est point malfaisante ?

MONTE-CRISTO

C'est la plus dangereuse de toutes.

MADAME DE VILLEFORT

Ah !

MONTE-CRISTO

Voilà pourquoi j'ai si vivement écarté le flacon de sa main.

MADAME DE VILLEFORT

En vérité, monsieur, plus je vous regarde et plus je vous écoute...

MONTE-CRISTO

Plus il vous semble, madame, que ce n'est point la première fois que nous nous rencontrons ?

MADAME DE VILLEFORT

En effet, monsieur, il me semble que cette conversation n'est que la suite d'une conversation commencée ailleurs. Mais j'ai beau interroger mes souvenirs... J'ai honte de mon peu de mémoire.

MONTE-CRISTO

Je vais vous aider... C'était à Pérouse, en Italie, dans le jardin de la poste. Pendant une journée brûlante, vous voyageiez avec mademoiselle Valentine et cet enfant. Édouard courait après un paon.

MADAME DE VILLEFORT

Ah ! je m'en souviens.

MONTE-CRISTO

L'enfant courait après un beau paon. Vous, vous étiez à demi couchée sous une treille en berceau. Mademoiselle Valentine s'éloigna dans les profondeurs du jardin... Votre fils disparut,

courant après l’oiseau.

ÉDOUARD

Oui, et je l’ai attrapé, et je lui ai arraché trois plumes de la queue.

MONTE-CRISTO

Vous, madame, vous demeurâtes sous le berceau de vigne.

MADAME DE VILLEFORT

C’est vrai ! c’est vrai !

MONTE-CRISTO

Ne vous souvient-il donc plus d’avoir causé assez longuement avec quelqu’un ?

MADAME DE VILLEFORT

Oui, vraiment ! avec un homme enveloppé d’un long manteau de laine... un médecin, je crois.

MONTE-CRISTO

Justement, madame... Cet homme, c’était moi. Depuis quinze jours, j’habitais dans cette hôtellerie. J’avais guéri mon valet de chambre de la fièvre, de sorte que l’on me regardait comme un grand docteur. Nous causâmes longtemps de différentes choses, de choses d’art ; puis, de l’art, nous passâmes à la science, à la chimie. Vous êtes chimiste, madame, et même chimiste fort savante pour une femme. Je me rappelle que vous faisiez des recherches sur cette fameuse aqua-tofana qu’on prétend être le poison des Borgia, et dont quelques personnes, vous avait-on dit, conservaient le secret à Pérouse.

MADAME DE VILLEFORT

Oui, et j’avais cherché vainement !

MONTE-CRISTO

Lorsque vous m’interrogeâtes à mon tour, j’eus le bonheur, je me le rappelle, de vous donner, au sujet de la composition de ce poison terrible, tous les renseignements que vous me demandiez.

MADAME DE VILLEFORT

Oui, vous avez raison, je crois.

MONTE-CRISTO

Oh ! cette circonstance, vous devez vous la rappeler ; vous

prîtes la recette sur un petit carnet d'écaille orné d'un chiffre en or, d'un H et d'un V, Herminie de Villefort, n'est-point cela ?

MADAME DE VILLEFORT

Vous avez bonne mémoire, monsieur ; eh bien, oui, c'est vrai. Les principales études de ma jeunesse ont été la botanique et la chimie ; et, bien souvent, j'ai regretté, je l'avoue, de n'être pas un homme pour devenir un Flammel, un Fontana ou un Cabanis.

MONTE-CRISTO

D'autant plus, madame, que certains peuples, les Orientaux par exemple, se font du poison un bouclier ou un poignard. Mithridate...

ÉDOUARD

*Mithridates, rex ponticus*, celui qui déjeunait tous les matins avec une tasse de poison à la crème.

MADAME DE VILLEFORT

Édouard, taisez-vous, méchant enfant !

MONTE-CRISTO

Mais c'est son *Cornelius* que récite M. Édouard, et cette situation prouve que son précepteur n'a pas perdu son temps avec lui.

ÉDOUARD

Maman, allons-nous-en ; maman, je m'ennuie.

MONTE-CRISTO

Voici un charmant enfant, madame, qui me priverait trop tôt du bonheur de vous voir si je n'avais l'espoir que vous me permettiez de me présenter chez vous pour prendre de vos nouvelles.

MADAME DE VILLEFORT

Comment donc, monsieur ! mais c'est moi qui vous en prie, et, si cela ne suffit pas, M. de Villefort viendra vous en prier lui-même.

MONTE-CRISTO

S'il m'accordait cet honneur, madame, comme je ne veux pas lui faire faire le voyage d'Auteuil, il me trouverait dans ma maison de Paris, rue des Champs-Élysées, n° 30.

MADAME DE VILLEFORT

Monsieur, ma calèche est brisée, et, vraiment, je n'ose...

MONTE-CRISTO

Madame, on a dû, d'après mon ordre, atteler vos chevaux à ma voiture, et Ali, ce garçon si laid, va vous reconduire chez vous, tandis que votre cocher restera ici pour faire raccommoder la calèche.

MADAME DE VILLEFORT

Oh ! mais, avec les mêmes chevaux, je n'oserai jamais m'en aller.

MONTE-CRISTO

Vous allez voir que, sous la main d'Ali, ils vont devenir doux comme des agneaux. (Ouvrant la grille.) Tenez...

MADAME DE VILLEFORT

Puisque vous me répondez de tout, je me hasarde.

## Scène VI

Monte-Cristo, puis Bertuccio.

MONTE-CRISTO

Allons ! allons ! voilà une bonne terre, et le grain qu'on y laisse tomber n'y avortera pas. – Monsieur Bertuccio !

BERTUCCIO

Excellence ?

MONTE-CRISTO

J'attendais deux étrangers. Sont-ils arrivés ?

BERTUCCIO

Oui, Excellence !

MONTE-CRISTO

Les avez-vous vus ?

BERTUCCIO

Non, Excellence... C'est Baptistin qui les a reçus.

MONTE-CRISTO

Il les a fait entrer dans deux endroits séparés, comme j'en avais donné l'ordre ?

BERTUCCIO

Oui, Excellence ; ils attendent depuis une demi-heure.

MONTE-CRISTO

Faites d'abord entrer le major Timoteo Cavalcanti. À tout seigneur tout honneur !

UN LAQUAIS, annonçant

Le major Cavalcanti.

## Scène VII

Monte-Cristo, le major.

MONTE-CRISTO

Je vous attendais, monsieur le major.

LE MAJOR

Vraiment, Votre Excellence m'attendait ?

MONTE-CRISTO

N'êtes-vous pas M. le marquis Timoteo Cavalcanti ?

LE MAJOR

Timoteo Cavalcanti, c'est bien cela.

MONTE-CRISTO

Major au service de l'Autriche ?

LE MAJOR

Est-ce major ou sergent ?

MONTE-CRISTO

Major, marquis, major !

LE MAJOR

Major, soit, monsieur le comte ; je suis trop poli pour vous démentir.

MONTE-CRISTO

D'ailleurs, vous ne venez pas ici de votre propre mouvement, n'est-ce pas ?

LE MAJOR

Oh ! non ; de mon propre mouvement, je n'aurais jamais osé.

MONTE-CRISTO

Vous m'êtes adressé par cet excellent père Busoni.

LE MAJOR

Du moins, la lettre que j'ai reçue est signée de ce nom ; voyez !

MONTE-CRISTO

C'est bien cela. « Le major Cavalcanti... »

LE MAJOR

Sergent.

MONTE-CRISTO

« Patricien de Lucques, descendant des Cavalcanti de Florence... »

LE MAJOR

Eh ! eh !

MONTE-CRISTO

Vous êtes bien leur descendant ?

LE MAJOR

Un peu descendu, c'est vrai.

MONTE-CRISTO

« Et jouissant d'une fortune de trois à quatre millions... »

LE MAJOR

Y a-t-il trois ou quatre millions ?

MONTE-CRISTO

Dame, c'est écrit en toutes lettres.

LE MAJOR

Va pour quatre millions.

MONTE-CRISTO

Vous ne croyiez pas être si riche ?

LE MAJOR

Ma parole d'honneur, non !

MONTE-CRISTO

C'est que votre intendant vous vole.

LE MAJOR

Vous venez de m'éclairer, mon cher monsieur ; je mettrai le drôle à la porte. Continuez, je vous prie.

MONTE-CRISTO

« Et auquel il ne manquait qu'une chose pour être heureux... »

LE MAJOR

Oh ! mon Dieu, oui, qu'une seule.

MONTE-CRISTO

« De retrouver un fils adoré... »

LE MAJOR, soupirant

Heu !

MONTE-CRISTO

« Enlevé dès son enfance, soit par des bohémiens, soit par un ennemi de sa noble famille... » Pauvre père !...

LE MAJOR

Heu !

MONTE-CRISTO

« Mais je lui rends l'espoir et la vie en lui annonçant, monsieur le comte, que vous pouvez lui faire retrouver ce fils qu'il cherche en vain depuis quinze ans... »

LE MAJOR

Heu ! le pouvez-vous, monsieur ?

MONTE-CRISTO

Je le puis.

LE MAJOR

Mais cette lettre était donc vraie ?

MONTE-CRISTO

Jusqu'au bout.

LE MAJOR

Post-scriptum compris ?

MONTE-CRISTO

Ah ! il y a un post-scriptum ?

LE MAJOR

Une misère !

MONTE-CRISTO

« Pour ne pas causer au major Cavalcanti l'embarras de déplacer des fonds de chez son banquier, je lui envoie une somme de deux mille francs pour ses frais de voyage, et le crédite sur vous d'une autre somme de quarante-huit mille francs. » Très-bien !

LE MAJOR, à part

Il a dit : « Très-bien ! » (Haut.) Ainsi le post-scriptum... ?

MONTE-CRISTO

Le post-scriptum ?

LE MAJOR

Est accueilli aussi favorablement que le reste ?

MONTE-CRISTO

Sans doute.

LE MAJOR

De sorte que vous me remettrez ces quarante-huit mille francs ?

MONTE-CRISTO

À votre première réquisition. Mais que fais-je donc ! je vous tiens debout depuis un quart d'heure.

LE MAJOR

Ne faites pas attention, et, du moment que le post-scriptum...

MONTE-CRISTO

Maintenant, voulez-vous prendre quelque chose, un verre de porto, de mancenilla ou d'alicante ?

LE MAJOR

D'alicante, c'est mon vin de prédilection.

MONTE-CRISTO

J'en ai là d'excellent. N'est-ce pas, avec un biscuit ?

LE MAJOR

Avec un biscuit, puisque vous m'y forcez.

(Monte-Cristo frappe deux coups sur le timbre. Baptistin paraît.)

MONTE-CRISTO, au laquais

Bertuccio n'est-il point là ?

BERTUCCIO

Me voilà, Excellence.

MONTE-CRISTO

Un verre de vin d'Alicante et des biscuits au major. (Allant à Baptistin, tandis que Bertuccio va vers le major.) Vous avez fait entrer M. Andrea dans ce pavillon ?

LE LAQUAIS

Oui, Excellence !

MONTE-CRISTO

Bien, allez ! (Au major.) Ainsi, vous habitez Lucques ; vous étiez riche ; vous jouissiez de la considération générale...

LE MAJOR

Je jouissais de la considération générale.

MONTE-CRISTO

Enfin, vous aviez tout ce qui peut rendre un homme heureux ; il ne manquait qu'une chose à votre bonheur, c'était de retrouver votre enfant.

LE MAJOR

Oui, il ne me manquait que cette chose ; mais elle me manquait bien !

MONTE-CRISTO

Buvez donc, cher monsieur Cavalcanti ; l'émotion vous étouffe... À propos, vous apportez tous vos papiers bien en règle ?

LE MAJOR

Quels papiers ?

MONTE-CRISTO

Mais votre acte de mariage avec sa mère ?

LE MAJOR

Ah ! avec sa mère ?...

MONTE-CRISTO

Oui... Plus l'acte de naissance de l'enfant ?

LE MAJOR

L'acte de naissance de l'enfant ?

MONTE-CRISTO

Sans doute, de votre fils, d'Andrea Cavalcanti. Ne se nommait-il pas Andrea ?

LE MAJOR

Je crois que oui.

MONTE-CRISTO

Comment, vous croyez ?

LE MAJOR

Dame, il y a si longtemps qu'il est perdu !

MONTE-CRISTO

C'est vrai ! Enfin, vous avez tous ces papiers ?

LE MAJOR

Monsieur le comte, c'est avec regret que je vous annonce que, n'étant pas prévenu de me munir de toutes ces pièces, j'ai négligé de les apporter avec moi.

MONTE-CRISTO

Ah ! diable !

LE MAJOR

Étaient-elles donc tout à fait nécessaires ?

MONTE-CRISTO

Indispensables... Vous comprenez ! si on allait élever ici quelques doutes sur la validité de votre mariage, sur la légitimité de votre enfant...

LE MAJOR

C'est juste. On pourrait élever des doutes.

MONTE-CRISTO

Oh ! ce serait fâcheux pour le jeune homme.

LE MAJOR

Ce serait fatal !

MONTE-CRISTO

Cela pourrait lui faire manquer un magnifique mariage que j'avais rêvé pour lui.

LE MAJOR

Un mariage ?

MONTE-CRISTO

Avec la fille d'un banquier.

LE MAJOR

Riche ?

MONTE-CRISTO

Millionnaire !

LE MAJOR

Oh ! *peccato* !

MONTE-CRISTO

Ainsi, vous n'avez pas ces papiers ?

LE MAJOR

Hélas, non !

MONTE-CRISTO

Heureusement, je les ai, moi.

LE MAJOR

Vous ?

MONTE-CRISTO

Oui.

LE MAJOR

Ah ! par exemple, voilà un bonheur !

MONTE-CRISTO

Tenez !

LE MAJOR, prenant les papiers

Tout est en règle, par ma foi.

MONTE-CRISTO

Eh bien, maintenant que tout est en règle, que vos souvenirs, remis à neuf, ne vous trahiront point, vous avez deviné sans doute que je veux vous ménager une surprise.

LE MAJOR

Agréable ?

MONTE-CRISTO

Ah ! le cœur d'un père ne se trompe pas.

LE MAJOR

Hein !

MONTE-CRISTO

Vous avez deviné qu'il était ici.

LE MAJOR

Qui ?

MONTE-CRISTO

Votre enfant, votre fils, votre Andrea.

LE MAJOR

Je l'ai deviné.

MONTE-CRISTO

Je comprends toute votre émotion. Il faut vous donner le temps de vous remettre ; je veux aussi préparer le jeune homme à cette entrevue tant désirée. Rentrez dans la chambre, je ne vous demande que cinq minutes.

LE MAJOR

Alors, vous me l'amènerez, vous pousserez la bonté jusqu'à me l'amener vous-même ?

MONTE-CRISTO

Non ! je ne veux pas me placer entre un père et son fils ; vous serez seul, monsieur le major.

LE MAJOR

À propos, vous saurez que je n'ai emporté avec moi que les deux mille francs que le père Busoni m'avait fait toucher à Livourne. Là-dessus, j'ai fait le voyage, et...

MONTE-CRISTO

Et vous avez besoin d'argent ?

LE MAJOR

Oui.

MONTE-CRISTO

C'est trop juste, cher monsieur Cavalcanti, et voilà, pour faire un compte, huit billets de mille francs chcaun.

LE MAJOR

Huit !

MONTE-CRISTO

C'est quarante mille francs que je vous redois.

LE MAJOR

Votre Excellence veut-elle un reçu ?

MONTE-CRISTO

Vous me donnerez un reçu général en allant toucher les quarante mille francs chez mon banquier, M. Danglars.

LE MAJOR

Est-ce que ce banquier serait le père de la jeune personne ?

MONTE-CRISTO

Allons, je vois qu'il ne faut pas vous répéter deux fois la

même chose, mon cher monsieur Cavalcanti. Maintenant, me permettez-vous une petite observation ?

LE MAJOR

Comment donc ! mais je la sollicite.

MONTE-CRISTO

Il n'y aurait pas de mal à ce que vous quittassiez votre polonaise.

LE MAJOR

Vraiment ?

MONTE-CRISTO

Oui, cela se porte encore à Lucques ; mais à Paris...

LE MAJOR

Ah ! c'est dommage !

MONTE-CRISTO

Si vous y tenez absolument, vous la reprendrez en quittant la France.

LE MAJOR

Mais, en attendant, que mettrai-je, moi ?

MONTE-CRISTO

Ce que vous trouverez dans vos malles.

LE MAJOR

Comment, dans mes malles ? Mais je n'ai qu'un portemanteau.

MONTE-CRISTO

Parce que vous avez envoyé vos malles en avant ; mais, soyez tranquille, vos malles sont arrivées à l'hôtel des *Princes*, rue de Richelieu ; c'est là que vous logez.

LE MAJOR

Très-bien.

MONTE-CRISTO

Et maintenant, cher monsieur Cavalcanti, passez dans cette chambre, et affermissiez votre cœur contre les sensations trop vives qui vous attendent, en achevant ces biscuits et en finissant cette bouteille. – Monsieur Bertuccio, portez ces biscuits et cette bouteille dans la chambre de M. le major.

(Le major sort.)

Scène VIII

Monte-Cristo, Bertuccio.

Monte-Cristo va pour ouvrir la porte du pavillon  
où est Andrea, Bertuccio revient vivement et l'arrête.

BERTUCCIO

Excellence !

MONTE-CRISTO

Eh bien, quoi ?

BERTUCCIO

On vous trompe.

MONTE-CRISTO

Comment, on me trompe ?

BERTUCCIO

Oui, cet homme...

MONTE-CRISTO

Cet homme qui vient d'entrer là ? Eh bien ?

BERTUCCIO

Eh bien, il n'est pas marquis, il n'est pas major, il n'est pas noble. C'est un misérable que j'ai vu croupier aux eaux de Lucques.

MONTE-CRISTO

Eh bien, moi aussi ; après ?

BERTUCCIO

Comment ! Son Excellence sait... ?

MONTE-CRISTO

Son Excellence sait ce qu'elle fait, monsieur Bertuccio, et n'a de comptes à rendre à personne.

BERTUCCIO

Excusez, Excellence.

MONTE-CRISTO

Allez, allez, monsieur. (Bertuccio sort.) Ce pauvre Bertuccio !  
(Il ouvre la porte.)

Scène IX  
Monte-Cristo, Andrea.

MONTE-CRISTO

Venez, monsieur.

ANDREA

J'ai l'honneur de parler, je crois, à M. le comte de Monte-Cristo ?

MONTE-CRISTO

Et moi, à M. le comte Andrea Cavalcanti ?

ANDREA

Oui, monsieur.

MONTE-CRISTO

En ce cas, vous devez avoir une lettre qui vous accrédite près de moi.

ANDREA

De la maison Thompson et French, de Rome.

MONTE-CRISTO

Très-bien. Maintenant, monsieur le comte, aurez-vous la bonté de me donner quelques renseignements sur votre famille ?

ANDREA

Très-volontiers, monsieur. Je suis le comte Andrea Cavalcanti, descendant des Cavalcanti, inscrits au livre d'or de Florence. Notre famille, très-riche encore, puisque mon père possède deux cent mille livres de rente, a éprouvé bien des malheurs, et moi-même, monsieur, depuis l'âge de cinq ans, j'ai été enlevé, livré et vendu aux ennemis de ma famille par un gouverneur infidèle, de sorte que, depuis quinze ans, je n'ai pas revu l'auteur de mes jours. Enfin, je désespérais de le revoir jamais, lorsque je reçus cette lettre du mandataire de la maison Thompson et French, de Rome, qui me facilitait les moyens de venir à Paris, et qui m'autorisait à m'adresser à vous pour avoir des nouvelles de ma noble famille.

MONTE-CRISTO, à part

Allons, il sait admirablement sa leçon. (Haut.) En vérité, mon-

sieur, ce que vous me racontez là est on ne peut plus intéressant, et vous avez bien fait de vous rendre à l'invitation de la maison Thompson et French ; car monsieur votre père est en effet ici et vous cherche.

ANDREA, vivement

Mon père ! mon père ici !... Bertuccio ?

MONTE-CRISTO

Oui, votre père, le major Timoteo Cavalcanti.

ANDREA

Ah ! c'est vrai ! Et vous dites qu'il est ici, ce cher père ?

MONTE-CRISTO

Oui, monsieur. Vous étiez dans le midi de la France quand vous avez reçu cette lettre qui vous accréditait près de moi ?

ANDREA

Dans le midi de la France, oui, sur les bords de la Méditerranée.

MONTE-CRISTO

Entre Marseille et Hyères.

ANDREA

C'est bien cela, monsieur.

MONTE-CRISTO

Une voiture devait vous attendre à Nice ?

ANDREA

Et elle m'a conduit de Nice à Gênes, de Gênes à Turin, de Turin à Chambéry, de Chambéry à Lyon et de Lyon à Paris. Ce n'était pas le chemin le plus court.

MONTE-CRISTO

Non ; mais c'était peut-être le plus sûr.

ANDREA

C'est possible. Eh bien, me voilà, monsieur.

MONTE-CRISTO

Et, comme vous voyez, vous êtes le bienvenu. Une seule chose inquiète cependant le major Cavalcanti.

ANDREA

Laquelle ?

MONTE-CRISTO

Dame, c'est délicat à dire.

ANDREA

Oh ! dites.

MONTE-CRISTO

Vous êtes resté longtemps dans une position fâcheuse ; j'ignore laquelle. Je connais la philanthropie de celui qui vous en a tiré, et je ne lui ai fait aucune question. Je ne suis pas curieux.

ANDREA

Ah !

MONTE-CRISTO

Eh bien, votre père désirerait savoir si vous vous croyez vous-même en état de soutenir dignement dans le monde le nom qui vous appartient.

ANDREA

Voilà tout ce qu'il veut savoir ?

MONTE-CRISTO

Oh ! mon Dieu, oui ; et, si vous me dites vous-même que le monde dans lequel vous allez entrer n'a rien qui vous effraye...

ANDREA

Rien, monsieur... D'ailleurs, s'il y avait en moi quelque défaut d'éducation, on aurait, je suppose, l'indulgence de m'excuser en considération des malheurs qui ont accompagné ma naissance et poursuivi ma jeunesse.

MONTE-CRISTO

Et puis, vous le savez, comte, une grande fortune fait passer sur bien des choses.

ANDREA

Le major Cavalcanti est donc réellement riche ?

MONTE-CRISTO

Millionnaire, mon cher monsieur.

ANDREA

Alors, je vais me trouver dans une position agréable ?

MONTE-CRISTO

Des plus agréables. Il vous fait cinquante mille francs de rente

pendant tout le temps que vous resterez à Paris.

ANDREA

Mais j'y resterai toujours, en ce cas.

MONTE-CRISTO

Eh ! qui peut répondre des circonstances ? L'homme propose et Dieu dispose.

ANDREA

Hélas ! c'est bien vrai.

MONTE-CRISTO

Maintenant, comte, êtes-vous préparé ?

ANDREA

À quoi ?

MONTE-CRISTO

À embrasser ce digne major.

ANDREA

En doutez-vous, monsieur ?

MONTE-CRISTO

En ce cas (il ouvre la porte), venez, major, venez !

ADREA

Vous vous retirez ?

MONTE-CRISTO

Par discrétion.

(Monte-Cristo sort. Le major entre.)

### Scène X

Le major, Andrea.

ANDREA

Ah ! monsieur et cher père, est-ce bien vous ?

LE MAJOR

Bonjour, monsieur et cher fils !

ANDREA

Ne nous embrassons-nous point ?

LE MAJOR

Comme vous voudrez.

ANDREA

Alors, embrassons-nous ; cela ne peut pas faire de mal. Ainsi donc, nous voilà réunis !

LE MAJOR

Nous voilà réunis.

ANDREA

Et vous m'apportez les papiers à l'aide desquels il me sera possible de constater le sang dont je sors ?

LE MAJOR

J'ai fait trois cents lieues dans ce seul but.

ANDREA

Et ces papiers ?

LE MAJOR

Les voilà.

ANDREA, regardant les papiers

Ah çà ! mais il n'y a donc pas de galères en Italie ?

LE MAJOR

Et pourquoi cela ?

ANDREA

Qu'on y fabrique impunément de pareilles pièces ! Pour la moitié, très-cher père, en France, on vous enverrait prendre l'air à Toulon pendant cinq ans.

LE MAJOR, majestueusement

Plaît-il, jeune homme ?

ANDREA

Mon cher monsieur Cavalcanti, combien vous donne-t-on par an pour être mon père ?... Chut ! Je vais vous donner l'exemple de la confiance. À moi, on me donne cinquante mille francs par an pour être votre fils... Eh ! soyez donc tranquille, nous sommes seuls.

LE MAJOR

Eh bien, à moi, on me donne cinquante mille francs pour être votre père.

ANDREA

Une fois donnés ?

LE MAJOR

Une fois donnés.

ANDREA

Ce n'est pas payé.

LE MAJOR

N'importe ! Je trouve cela fort joli.

ANDREA

Monsieur le major, croyez-vous aux contes de fées ?

LE MAJOR

Autrefois, je n'y croyais pas. Mais, aujourd'hui, il faut bien que j'y croie.

ANDREA

Avez-vous des preuves ?

LE MAJOR, tirant ses billets

Palpables.

ANDREA

Des billets carrés ?

LE MAJOR

Un à-compte.

ANDREA

Et ils ne sont pas comme vos papiers ?

LE MAJOR

Jeune homme !

ANDREA

Alors, vous arrivez de Lucques ?

LE MAJOR

Et vous de... ?

ANDREA

Et moi de... Je ne veux pas vous le dire.

LE MAJOR

Pourquoi cela ?

ANDREA

Parce qu'alors vous seriez aussi savant que moi, ce qui est inutile.

LE MAJOR

Et qui vous a donné avis de revenir ?

ANDREA

Une lettre.

LE MAJOR

C'est comme moi.

ANDREA

Faites voir cette lettre.

LE MAJOR

À la condition que vous me ferez voir la vôtre.

ANDREA, tirant sa lettre

Donnant ! donnant !

(Chacun d'eux passe sa lettre à l'autre.)

ANDREA, lisant

« Vous êtes pauvre, une vieille malheureuse vous attend. Voulez-vous devenir, sinon riche, du moins indépendant ? Partez pour Paris à l'instant même, et allez réclamer à M. le comte de Monte-Cristo, à Auteuil, rue de la Fontaine, n° 28, un fils que vous devez avoir eu de la marquise Oliva Corsinari. Ce fils, qui vous a été enlevé à l'âge de cinq ans, se nomme Andrea Cavalcanti. Pour que vous ne révoquiez pas en doute l'intention qu'a le soussigné de vous être agréable, vous trouverez ci-joints : 1° un bon de deux mille quatre cents livres toscanes, payables chez M. Gozzi, banquier, à Livourne ; 2° une lettre d'introduction pour M. le comte de Monte-Cristo, laquelle vous crédite sur lui de la somme de quarante-huit mille francs de France. Soyez chez le comte le 26 juillet à une heure de l'après-midi. – Le père BUSONI. »

LE MAJOR

À mon tour, vous permettez ?

ANDREA

Comment donc !

LE MAJOR, lisant

« Vous êtes pauvre, vous n'avez qu'un avenir misérable. Voulez-vous avoir un nom, être libre et riche ? Prenez la chaise de poste que vous trouverez tout attelée en sortant de Nice par la

porte de Gênes. Passez par Turin, Chambéry, Lyon. Ne vous arrêtez point à Paris et faites-vous conduire tout droit à Auteuil, rue de la Fontaine, n° 28, chez M. le comte de Monte-Cristo, le 26 juillet, à une heure de l'après-midi, et demandez-lui votre père. Vous êtes le fils du major Timoteo Cavalcanti et de la marquise Oliva Corsinari, ainsi que le constatent les papiers qui vous seront remis par le major lui-même, et qui vous permettront de vous présenter dans le monde. Quant à votre rang, un revenu de cinquante mille francs vous mettra à même de le soutenir. Ci-joint un bon de deux mille francs sur M. Torrea, banquier, à Nice, et une lettre de recommandation pour M. le comte de Monte-Cristo, chargé de subvenir à vos besoins. – YORICK, mandataire de la maison Thompson et French. »

LE MAJOR

C'est fort beau !

ANDREA

N'est-ce pas ?

LE MAJOR

Y comprenez-vous quelque chose ?

ANDREA

Ma foi, non !

LE MAJOR

Seulement, il y a une dupe dans tout cela.

ANDREA

Ce n'est ni vous ni moi.

LE MAJOR

Non.

ANDREA

Eh bien, alors, allons jusqu'au bout et jouons serré.

LE MAJOR

Soit ; vous verrez que je suis digne de faire votre partie.

ANDREA

Je n'en ai jamais douté, mon très-cher père.

LE MAJOR

Vous me faites honneur, mon très-cher fils.

Scène XI  
Les mêmes, Monte-Cristo.

ANDREA

Chut ! (Ils se regardent et se jettent dans les bras l'un de l'autre.)  
Ah !

MONTE-CRISTO

Eh bien, monsieur le major, il paraît que vous avez retrouvé un fils selon votre cœur ?

LE MAJOR

Ah ! monsieur le comte, je suffoque de joie !

MONTE-CRISTO

Et vous, jeune homme ?

ANDREA

Ah ! monsieur le comte, j'étouffe de bonheur.

MONTE-CRISTO

Heureux père ! heureux enfant !... Et maintenant, voyons, jeune homme, confessez-vous.

ANDREA

Que je me confesse ? À qui ?

MONTE-CRISTO

Mais à votre père. Dites-lui l'état de vos finances.

ANDREA

Ah ! monsieur, vous touchez là la corde sensible.

MONTE-CRISTO

Entendez-vous, major ?

LE MAJOR

Sans doute que je l'entends.

MONTE-CRISTO

Eh bien ?

LE MAJOR

Que voulez-vous que j'y fasse ?

MONTE-CRISTO

Que vous lui donniez de l'argent, pardieu !

LE MAJOR

Moi ?

MONTE-CRISTO

Oui, vous. (Il passe entre eux deux.) Tenez, comte.

(Il donne des billets à Andrea.)

ANDREA

Qu'est-ce que cela ?

MONTE-CRISTO

La réponse de votre père. Il me charge de vous remettre cela.

ANDREA

Ah ! cher père !

MONTE-CRISTO

Silence ! Vous voyez bien qu'il ne veut pas que vous sachiez que la chose vient de lui.

ANDREA

J'apprécie cette délicatesse.

MONTE-CRISTO

C'est bien. Allez, maintenant.

ANDREA

Et quand aurons-nous l'honneur de vous revoir ?

LE MAJOR

Ah ! oui, et quand aurons-nous cet honneur ?

MONTE-CRISTO

D'aujourd'hui en huit jours, si vous voulez. D'aujourd'hui en huit, je donne à dîner, ici, à M. Danglars, un banquier...

LE MAJOR

Un banquier ? Ah ! diable !

MONTE-CRISTO

À M. de Villefort, un magistrat illustre.

ANDREA

Un magistrat ? Diable !

LE MAJOR

Alors, grande tenue ?

MONTE-CRISTO

Grande tenue : uniforme, brochette, culottes courtes.

ANDREA

Et moi ?

MONTE-CRISTO

Oh ! vous, très-simplement : pantalon noir, bottes vernies, gilet blanc, habit noir. Moins vous afficherez de prétention dans votre mise, étant riche comme vous l'êtes, mieux cela vaudra. Si vous achetez des chevaux, prenez-les chez Devedeux ; si vous achetez une voiture, prenez-la chez Baptistin. Pas trop de diamants ; un solitaire de deux à trois mille francs au petit doigt, c'est tout ce que je vous permets.

ANDREA

C'est bien, monsieur le comte. Et à quelle heure pourrions-nous nous présenter ?

MONTE-CRISTO

Mais à six heures et demie.

LE MAJOR

C'est bien ; on y sera, monsieur le comte. Venez, mon cher fils.

ANDREA

Venez, mon cher père.

(Ils sortent en se tenant par-dessous le bras.)

## Scène XII

Monte-Cristo, seul, les regardant s'éloigner.

Voilà, en vérité, deux bien grands misérables. C'est bien malheureux que ce ne soit pas le père et le fils !

## Scène XIII

Monte-Cristo, Bertuccio.

BERTUCCIO, se précipitant

Monsieur le comte ! monsieur le comte !

MONTE-CRISTO

Eh bien, que diable avez-vous encore, monsieur Bertuccio ?

BERTUCCIO

Monsieur le comte, ce jeune homme...

MONTE-CRISTO

Eh bien ?

BERTUCCIO

Ce jeune homme, que vous croyez s'appeler Andrea Cavalcanti...

MONTE-CRISTO

Après ?

BERTUCCIO

Que vous croyez être le fils du major...

MONTE-CRISTO

Après ?

BERTUCCIO

Que vous croyez arrivé d'Italie...

MONTE-CRISTO

Après ?

BERTUCCIO

C'est Benedetto, mon fils, ou plutôt le fils de M. de Villefort, et qui s'est sauvé du bagne.

MONTE-CRISTO

Où il était attaché à la même chaîne que votre ami Caderousse. C'est possible.

BERTUCCIO

Comment ?

MONTE-CRISTO

Mon cher monsieur Bertuccio, vous avez une mauvaise habitude, c'est de reconnaître les gens qui veulent rester inconnus.

BERTUCCIO

Mon Dieu !

MONTE-CRISTO

Tenez, voilà un mendiant qui se présente à la grille pour demander l'aumône. Eh bien, je ne serais pas étonné que ce fût encore quelqu'un de votre connaissance.

(La porte s'ouvre, un mendiant paraît.)

## Scène XIV

Les mêmes, le mendiant.

LE MENDIANT, à part

Rue de la Fontaine, n° 28 ; un savoyard m'a dit qu'il y avait là un bon seigneur, bien généreux. (Apercevant Monte-Cristo.) Ah ! mon bon seigneur, la charité, s'il vous plaît !

MONTE-CRISTO

Tenez, monsieur Bertuccio, voici un louis ; portez-le à ce pauvre diable... « Qui donne aux pauvres prête à Dieu », a dit un grand poète.

BERTUCCIO, allant au mendiant

Tenez, mon ami... (Le regardant.) Caderousse !

CADEROUSSE

Bertuccio !... Ah !

BERTUCCIO, chancelant

Ah ! j'en deviendrai fou !

ACTE DEUXIÈME  
TROISIÈME TABLEAU

*Un jardin chez M. de Villefort. – À droite, un mur avec une brèche.  
Au deuxième plan, au milieu du théâtre, un bosquet à jour.*

Scène première  
Maximilien, sur la brèche ; Valentine, près de lui.

MAXIMILIEN

Ne craignez rien, Valentine ; d'ici, je vois jusqu'au fond de l'allée qui conduit à votre maison. S'il venait quelqu'un, je vous avertirais. Ne craignez rien.

VALENTINE

C'est bien imprudent à moi d'avoir quitté le salon, d'avoir laissé ma grand'mère qui souffre, et qui peut s'étonner de mon absence. Oh ! c'est plus qu'imprudent, c'est mal.

MAXIMILIEN

Valentine ! ne me reprochez pas les quelques minutes que vous m'accordez.

VALENTINE

Et vous-même... Si, de l'autre côté, l'on nous voyait.

MAXIMILIEN

De l'autre côté ?... par là ?... Valentine, par là, je suis chez moi.

VALENTINE

Comment, chez vous ?

MAXIMILIEN

Depuis ce matin, j'ai loué ce terrain désert. J'y puis faire bâtir, si je veux, une cabane ; j'y puis vivre le jour, j'y puis rester la nuit. Je puis, à toute heure, sans cesse, sans crainte, vous guetter, vous attendre, vous voir, vous parler, vous dire que je vous aime, que je vis par vous, pour vous !

VALENTINE

Est-ce possible !

MAXIMILIEN

Quel bonheur !... Oh ! Valentine ! Que Dieu est bon !

VALENTINE

Trop bon, Maximilien !...

MAXIMILIEN

Pourquoi vous plaindre de ce que tout conspire à nous rendre les plus heureux du monde, même les malheurs qui vous frappent ? N'est-ce pas à l'affreux malheur qui vous a frappée, à la mort de votre grand-père, M. de Saint-Méran, que nous devons notre repos depuis cinq mois ?... Ces projets de mariage qui avaient failli me rendre fou, votre deuil les a interrompus. Depuis trois mois, nous n'avons plus entendu dire que M. Frantz d'Épinay fût destiné à devenir l'époux de Valentine. Depuis trois mois, M. d'Épinay est en Italie.

VALENTINE

Vous voulez donc que je croie au bonheur, Maximilien ! vous voulez donc que je revive à l'espérance ! Oh ! cela est si doux d'aimer, cela est si doux d'espérer, que vous n'aurez pas grand-peine à me convaincre, et à me faire dire avec vous : Dieu est souverainement bon ! Béni soit Dieu pour le bonheur qu'il nous donne ! Mais ne le tentons pas !... n'abusons pas !... À présent que nous allons être libres, trop libres, gardons-nous d'une sécurité qui nous perdrait.

MAXIMILIEN

Oh ! vous êtes injuste ; fut-il jamais un esclave plus soumis que moi ! Vous m'avez permis de vous parler, de vous regarder, vous m'avez donné ce mur pour limite. Ce mur, ridicule obstacle pour ma jeunesse et pour ma force, l'ai-je jamais franchi ! ai-je jamais touché votre main, effleuré le bas de votre robe ? Je ne sais pas, Valentine, si vous serez jamais aimée par quelqu'un plus que vous ne l'êtes par moi... je défie que vous soyez respectée davantage.

VALENTINE

Bon Maximilien !... Tenez, en ce moment, vous ressemblez

aux mendiants qui se plaignent pour qu'on double l'aumône ! Eh bien, quoi donc ?

MAXIMILIEN

Valentine ! il vient quelqu'un dans l'allée.

VALENTINE

Vite, vite !

MAXIMILIEN

J'avais tant de choses à vous dire !

VALENTINE

C'est Barrois...

MAXIMILIEN

Je vais attendre qu'il soit parti...

VALENTINE

Soit, allez !

MAXIMILIEN

Et madame de Villefort avec lui !...

(Il part.)

VALENTINE

Madame de Villefort ! que vient-elle faire ? Me soupçonnerait-elle ?... Que tient-elle à la main ?

BARROIS, arrivant le premier

Mademoiselle ! mademoiselle !

## Scène II

Valentine, madame de Villefort, Barrois.

MADAME DE VILLEFORT

Ah ! vous voici, mademoiselle ; j'étais bien sûre qu'on vous trouverait ici.

VALENTINE

Je sais que M. de Villefort aime à venir prendre ici son café après le dîner, et j'étais venue...

MADAME DE VILLEFORT

C'est vrai. Barrois, débarrassez-vous de ce plateau.

VALENTINE

Oui, Barrois, disposez les tasses sur cette table. À propos,

madame de Saint-Méran, ma grand' mère, a-t-elle tout ce dont elle a besoin ?

BARROIS

Mademoiselle sait que madame de Saint-Méran ne veut boire que de l'eau de chicorée.

VALENTINE

Bonne maman descendra-t-elle ?

BARROIS

Elle a dit qu'elle ferait son possible pour cela.

MADAME DE VILLEFORT

C'est bien, Barrois, retournez à la maison, et veillez à ce que madame de Saint-Méran ne manque de rien.

(Barrois sort.)

### Scène III

Valentine, madame de Villefort.

VALENTINE

Vous avez quelque chose à me dire, madame ?

MADAME DE VILLEFORT

Oui, Valentine, une chose assez importante.

VALENTINE

Ah !

MADAME DE VILLEFORT

Une chose qui intéresse votre avenir ; et, comme je suis pour vous une amie, presque une mère, j'ai voulu vous parler la première, et savoir votre pensée.

VALENTINE

De quoi s'agit-il donc, madame ?

MADAME DE VILLEFORT

Lisez.

VALENTINE

Une lettre de M. d'Épinay.

MADAME DE VILLEFORT

Adressée à votre père, Valentine, et que j'ai voulu vous communiquer avant de la lui rendre à lui-même.

VALENTINE

Ah ! mon Dieu !

MADAME DE VILLEFORT

Eh bien, vous ne lisez pas ?

VALENTINE

Oh ! madame, je devine.

MADAME DE VILLEFORT

Votre deuil est expiré... M. d'Épinay réclame l'exécution de vos promesses ; il sera demain à Paris.

VALENTINE

Pauvre Maximilien ! nous nous sommes réjouis trop vite !

MADAME DE VILLEFORT

Plaît-il ?... Vous êtes pâle, vous avez des larmes dans les yeux.

VALENTINE

Moi, madame ? Mais...

MADAME DE VILLEFORT

Mais ?... Voyons, nous sommes seules ; j'ai bien quelques droits à votre confiance. Ma démarche vous le prouve. Ouvrez-moi votre cœur, dites-moi ce que vous pensez...

VALENTINE

Ce que je pense, madame, c'est que j'ai bien du chagrin.

MADAME DE VILLEFORT

Valentine, vous n'avez pas à vous plaindre de moi, je pense ?

VALENTINE

Oh ! madame.

MADAME DE VILLEFORT

Votre bonne maman vous aime de toute son âme.

VALENTINE

Bonne maman est bien malade, madame, depuis la mort de mon grand-père.

MADAME DE VILLEFORT

Cette maladie cessera. Il n'y a pas de quoi vous affliger ainsi. Votre douleur a une autre cause.

VALENTINE

Non...

MADAME DE VILLEFORT

C'est ce mariage, peut-être. Vous savez, Valentine, que l'idée n'est pas venue de moi, mais de votre père. Vous savez qu'il tient à vous établir, et qu'il a choisi lui-même votre futur époux. Je n'ai pas influencé M. de Villefort ; vous ne le croyez pas, au moins ?

VALENTINE

Madame, je ne vous accuse pas.

MADAME DE VILLEFORT

« Je ne vous accuse pas !... » En vérité, Valentine, vous êtes étrange avec moi qui m'empresse d'être tout affectueuse avec vous ; c'est de l'injustice.

VALENTINE

Ah ! madame, je vous en conjure, n'interprétez pas mal mes paroles, et surtout ne les redites pas à mon père ; il est déjà froid, indifférent pour moi, et c'est bien naturel à cause de l'amour qu'il a pour vous.

MADAME DE VILLEFORT

Quoi ! vous supposeriez que M. de Villefort vous ôte l'affection qu'il m'accorde ?

VALENTINE

Non, madame, je ne suppose rien ; je disais cela parce que mon père aime si tendrement votre fils Édouard...

MADAME DE VILLEFORT

Mon fils Édouard ! mais c'est votre frère, c'est le fils de votre père ; faut-il donc qu'il n'aime pas son fils ?...

VALENTINE

Voilà que vous vous fâchez, madame ; que j'ai de malheur, je ne puis me faire comprendre ! Madame, comprenez-moi, je suis bien à plaindre, allez ! J'ai eu ma mère qui m'aimait beaucoup, je l'ai perdue ; mon grand-père Saint-Méran est mort. Bonne maman, hélas ! j'ai bien peur de ne pas la conserver longtemps ; je n'ai plus qu'elle, voyez-vous ; personne ne m'aimera plus quand elle sera partie, personne ! Mon père a tant de devoirs à remplir, il est si grave, si sévère ! vous, je ne vous suis rien, vous

avez votre fils... Eh bien, est-ce que je ne suis pas seule au monde ? est-ce que l'avenir n'est pas bien sombre pour moi ? est-ce que je n'ai pas derrière moi la tombe de ma mère et de mon aïeul, devant moi une autre tombe qui attend ? Oh ! madame, avouez-le, vous qui tout à l'heure vous appeliez mon amie, quand tout mon bonheur en ce monde est suspendu à cette frêle existence de ma bonne vieille mère, avouez-le, j'ai bien le droit de vous dire que je suis destinée à être malheureuse.

MADAME DE VILLEFORT

Si j'avoue cela, Valentine, vous avouerez aussi que le devoir d'un bon père et d'une bonne mère est de donner un protecteur à une jeune fille qui se dit ainsi abandonnée. Quelle meilleure protection que celle d'un époux ?

VALENTINE

Oh !...

MADAME DE VILLEFORT

C'est l'avis de votre bonne maman elle-même ; l'autre jour encore, elle le disait devant vous.

VALENTINE

Oh ! s'il n'y avait que bonne maman pour me forcer à ce mariage...

MADAME DE VILLEFORT

Vous forcer... On vous force donc ?... Qui vous force ? Est-ce moi ?... Mais quel intérêt puis-je avoir ?... Valentine, soyez donc sincère.

VALENTINE

Je le suis.

MADAME DE VILLEFORT

Soyez confiante !

VALENTINE

Confiante !

MADAME DE VILLEFORT

Dites-moi que vous avez de la répugnance pour M. d'Épinay ; dites-moi que vous avez d'autres pensées, d'autres sympathies...

VALENTINE

Madame...

MADAME DE VILLEFORT

Eh bien ?...

VALENTINE

Je vous assure que vous vous trompez.

MADAME DE VILLEFORT

Bien ; j'oubliais que vous ne vous appelez pas ma fille, et que, si vous avez des secrets, vous les gardez pour votre grand'mère.

VALENTINE

Madame !

MADAME DE VILLEFORT

Adieu, Valentine ; pardonnez-moi si j'ai été indiscrète. Je retourne porter à mon mari la lettre de M. d'Épinay ; il a reçu notre parole pour le 15 de ce mois ; nous sommes aujourd'hui le 5. Adieu.

(Elle sort.)

## Scène IV

Valentine, seule.

Ce mariage !... cette haine, que je sens vivace et menaçante sous son éternel sourire... Ah ! bonne grand'mère, seras-tu assez forte pour défendre ton enfant contre cette femme ?... Mais j'oubliais, j'ai encore un protecteur, j'ai encore un ami. (Appelant à la grille.) Maximilien ! Maximilien !... Le malheur est immense, mais il y a là un brave cœur qui m'aidera à en porter la moitié !

## Scène V

Maximilien, Valentine.

MAXIMILIEN

Me voici.

VALENTINE

Venez, Maximilien, venez !

MAXIMILIEN

Près de vous ?... là ?...

VALENTINE

Oui.

MAXIMILIEN, sautant dans le jardin

Mais c'est donc un jour de joie, un jour d'ivresse, le jour heureux parmi tous les autres !

VALENTINE

C'est le jour du malheur et du désespoir, Maximilien ; c'est un jour si douloureux, si fatal, que la jeune fille peut elle-même vous appeler à ses côtés et vous dire : Venez ! Regardez-moi ! serrez cette main que vous n'avez jamais touchée ; dans quelques heures vous ne me verrez plus, dans quelques heures cette main ne sera plus à vous.

MAXIMILIEN

Valentine...

VALENTINE

M. d'Épinay arrive demain, il m'épouse dans dix jours.

MAXIMILIEN

Oh ! oh !...

VALENTINE

Le coup est mortel, n'est-ce pas ? Vous voilà, comme moi, anéanti.

MAXIMILIEN

Valentine, écoutez-moi, répondez-moi comme à quelqu'un qui attend de vous la mort ou la vie ; que comptez-vous faire ?

VALENTINE

Moi ?

MAXIMILIEN

Il y a des gens qui courbent le front sous leur malheur, d'autres qui luttent.

VALENTINE

Lutter contre la volonté de mon père, contre une parole qu'il a donnée, contre le vœu de ma grand'mère mourante. Ah ! Maximilien !

MAXIMILIEN

Je ne suis pas un gentilhomme, moi ; mais je suis un bon sol-

dat, fils de braves gens, j'ai de l'avenir dans l'armée, j'ai une belle fortune ; pourquoi ne vous demanderais-je pas à votre père ?

VALENTINE

Parce que vous êtes d'une famille dont mon père abhorre les opinions politiques, parce qu'il veut M. d'Épinay pour gendre, et que ce qu'il veut, il le fait. Ah ! Maximilien, si ce moyen de nous réunir eût été possible, c'est moi qui vous l'eusse indiqué. Tout nous sépare, ne luttons pas ! Dieu m'en préserve ! ce serait un sacrilège ! Affliger mon père, troubler les derniers moments de mon aïeule ? Jamais ! jamais !

MAXIMILIEN

Ainsi, vous vous sacrifiez ; ainsi, vous me sacrifiez moi-même plutôt que de tenter un effort !... Ce serait un sacrilège que de nous sauver l'un et l'autre... Vous avez peut-être raison, mademoiselle...

VALENTINE

Mademoiselle !... c'est ainsi que vous me parlez ?

MAXIMILIEN

Ainsi, entourée d'égoïstes, entourée d'ennemis, seule, vous ne cherchez pas même un appui, un conseil chez celui que vous appeliez votre ami tout à l'heure ?

VALENTINE

Un conseil ! un appui ! mais lequel ?

MAXIMILIEN

Oh ! je vois bien que je parlerais en vain ; mieux vaut que je me taise !

VALENTINE

Vous me torturez à plaisir ! le temps passe, on va venir, il va falloir nous séparer, et vous ne me dites rien !

MAXIMILIEN

Voyons, mon amie ! mon seul amour ! la vie est longue pour le désespoir, elle peut être longue aussi pour le bonheur ; ce que je vais vous dire, Valentine, Dieu l'entend ; il sait mon respect, il sait ma religion pour vous, Valentine ; ce conseil que vous me demandez, le voici : vous ne devez pas épouser M. Frantz d'Épi-

nay, vous devez fuir le malheur qu'on vous prépare ; vous avez chez votre père, Valentine, une ennemie mortelle, oh ! j'en suis sûr ! Suivez-moi chez ma sœur, qui vous aimera comme une sœur, et, sur la mémoire de mon père, Valentine, je vous le jure, avant que mes lèvres aient touché votre front, vous serez ma femme...

VALENTINE

Non.

MAXIMILIEN

Nous passerons en Angleterre, en Amérique ; nous attendrons que les obstacles se soient aplanis.

VALENTINE

Non.

MAXIMILIEN

Vous refusez ?

VALENTINE

Que diriez-vous si quelqu'un donnait à votre sœur le conseil que vous me donnez ?

MAXIMILIEN

Vous avez raison, j'étais un fou, pardonnez-moi.

(Il s'éloigne.)

VALENTINE

Qu'allez-vous faire ?

MAXIMILIEN

Vous souhaiter tant de bonheur, que vous n'ayez pas même un regret de moi, et étouffer jusqu'au souvenir d'un amour que vous ne partagez pas. Adieu !

VALENTINE

Je ne vous aime pas !

MAXIMILIEN

Adieu !

VALENTINE

Où allez-vous ? pourquoi me quittez-vous ?

MAXIMILIEN, revenant

Avez-vous changé de résolution ?

VALENTINE

Vous savez bien que je ne le peux pas !

MAXIMILIEN

Adieu, donc !...

VALENTINE

Oh ! vous ne partirez pas ainsi. Je lis d'affreux projets dans votre regard.

MAXIMILIEN

Ne craignez rien. Je ne m'en prendrai pas à M. d'Épinay. Est-il coupable, lui ? Non.

VALENTINE

C'est donc moi qui le suis ? c'est donc à moi que vous en voulez ?

MAXIMILIEN

Celle qu'on aime est sacrée ! on ne s'en prend pas à elle, Valentine.

VALENTINE

Alors, c'est à vous ?...

MAXIMILIEN

Sans doute.

VALENTINE

Maximilien !...

MAXIMILIEN

Qu'ai-je fait ? J'avais attendu, j'avais espéré ; M. d'Épinay pouvait se dédire, il pouvait mourir en voyage. Vous pouviez, s'il revenait, vous résoudre à faire ce que je vous ai proposé. Il revient, vous l'acceptez pour époux...

VALENTINE

Je l'accepte !... oh !...

MAXIMILIEN

Assurément... Eh bien, je n'ai plus rien à faire dans ce monde, moi ; rien ne m'y retenait que vous ; je vous perds, c'est fini.

VALENTINE

Vous allez ?...

MAXIMILIEN

Je vais écrire à ma sœur, à mon beau-frère, les deux seuls amis que j'aie ; et, demain, quand vous serez fiancée à M. d'Épinay, au coin de quelque bois, sur le revers de quelque fossé, au bord de quelque rivière, aussi vrai que je suis le fils du plus honnête homme de France, je me ferai sauter la cervelle. Adieu, Valentine !

VALENTINE

Ah ! par pitié, par pitié, vivez !

MAXIMILIEN

Non !

VALENTINE

Je vous en prie ! je vous en prie ! je vous en prie !

MAXIMILIEN

Non !

VALENTINE

Mon ami ! mon frère ! mon amant ! sois courageux ! subis la douleur sur la terre, nous serons réunis au ciel.

MAXIMILIEN

Adieu !

VALENTINE

Mon Dieu ! vous le voyez, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour garder l'honneur et le respect de mes parents, j'ai résisté, j'ai prié, j'ai imploré à genoux !... Mon Dieu ! je vous atteste qu'il a douté de mon courage et de mon amour et que j'ai persisté ; mais je ne puis le laisser mourir, n'est-ce pas, mon Dieu ? ce serait un crime ! Vous voulez bien que je meure de honte, vous ne voulez pas que je meure de mes remords ! Je cède ; vivez, Maximilien, je ne serai pas à M. d'Épinay, je serai à vous, je vous suivrai... À quelle heure ? à quel moment ? est-ce tout de suite ? Parlez, ordonnez ! me voici, je suis prête.

MAXIMILIEN

Oh ! si c'est avec ces larmes, avec ce désespoir que vous me dites de vivre, Valentine, si vous m'épargnez par humanité, laissez-moi, laissez-moi, j'aime mieux mourir.

VALENTINE

Au fait, qui est-ce qui m'aime sur la terre ? Lui ! qui m'a consolée de toutes mes douleurs ? Lui ! sur qui reposent mes seules espérances ? Sur lui ! Oh ! tu as raison à ton tour, Maximilien ; pour toi, je quitterai la maison paternelle ; pour toi, je quitterai ma bonne mère ; tout, tout... (Pleurant.) Ma bonne grand'mère... Oh ! ingrate que je suis !...

(Elle sanglote.)

MAXIMILIEN

Chère ! chère Valentine !

VALENTINE

Écoute ! l'amour m'a persuadée, je ne lutterai plus ; mais j'ai toute ma raison, écoute.

MAXIMILIEN

Parle ! parle !

VALENTINE

Un dernier effort pour garder notre honneur à tous deux... Ma grand'mère va venir, je vais me jeter à ses pieds, je vais tout lui dire ; elle m'aime tant, elle pardonnera, elle me défendra, peut-être ! Je suis son héritière ; elle est riche, et mon père tient beaucoup à ne pas lui déplaire. Qui sait ? peut-être obtiendra-t-elle pour moi...

MAXIMILIEN

Oh ! Valentine, si elle refuse, si elle n'obtient rien ?

VALENTINE

Maximilien, dans deux heures, j'aurai fait la tentative ; dans deux heures, je saurai de madame de Saint-Méran ce que nous avons à espérer. Revenez dans deux heures, mon ami ; si j'ai été exaucée, je puis rester ici, vous ne craignez plus ; si l'on m'a refusée...

MAXIMILIEN

Eh bien ?...

VALENTINE

Je n'ai qu'une parole comme je n'ai qu'un cœur, Maximilien, et ce cœur est à vous, et cette parole, je vous la donne.

MAXIMILIEN

Merci ! merci !

VALENTINE

On vient ! fuyez !

MAXIMILIEN, escaladant le mur

Adieu, ma femme !

VALENTINE

Votre femme, oui ! Adieu !

MAXIMILIEN

Dans deux heures, ici ?

VALENTINE

Dans deux heures ! Voici Édouard, vite ! vite !... Pardonnez-moi, mon Dieu ! n'est-ce pas que vous me pardonnez ?

### Scène VI

Valentine, puis Villefort et Monte-Cristo.

ÉDOUARD, courant à la brèche

Madame monte à sa tour,

Mironton, ton, ton mirontaine.

VALENTINE, l'arrêtant

Édouard !

ÉDOUARD

Ah ! un moineau sur l'arbre.

(Il ramasse une pierre et la jette dans l'enclos.)

VALENTINE

Édouard, Édouard, que faites-vous ?

(Villefort et Monte-Cristo paraissent.)

VILLEFORT

Valentine, ma fille, monsieur le comte ! (Présentant Monte-Cristo à Valentine.) M. le comte de Monte-Cristo.

ÉDOUARD

Roi de la Chine ! empereur de la Cochinchine !

VILLEFORT

Emmène cet enfant, Valentine.

VALENTINE

Viens !

ÉDOUARD

Je ne veux pas m'en aller, moi.

VILLEFORT

Édouard, obéissez !

(L'enfant s'éloigne en pleurant et en battant sa sœur.)

MONTE-CRISTO

Toujours charmant, cet enfant !

VILLEFORT

Pardon de ne pas vous avoir tenu compagnie pendant tout le temps de votre visite, monsieur le comte, mais, vous le savez, mes occupations sont graves, pas un de mes moments ne m'appartient.

MONTE-CRISTO

Vous accomplissez une noble tâche, monsieur, et cependant j'étais venu dans l'espérance de vous enlever pendant quelques heures à vos travaux. J'inaugure, dans cinq ou six jours, une petite maison que j'ai achetée à Auteuil ; aurai-je le bonheur de vous compter au nombre de mes convives ?...

VILLEFORT

Je suis un triste convive, monsieur, et peu fait pour égayer un repas... Mais n'importe, je me ferai un véritable bonheur de répondre à votre invitation... Dans quelle rue est située votre maison, monsieur le comte ?

MONTE-CRISTO

Mais vous devez connaître cette maison, monsieur ; car mon notaire m'a dit qu'elle avait appartenu autrefois à M. de Saint-Méran.

VILLEFORT

Serait-ce vous, monsieur, qui auriez acheté la maison n° 28 ?

MONTE-CRISTO

Rue de la Fontaine, oui, monsieur.

VILLEFORT, troublé

En ce cas, je ne puis vous répondre...

MONTE-CRISTO

Auriez-vous des motifs de ne pas rentrer dans cette maison, monsieur ?

VILLEFORT

Aucun, non, monsieur.

MONTE-CRISTO

Je puis donc compter sur vous ?

VILLEFORT

Comptez-y, monsieur.

MONTE-CRISTO

Oh ! c'est que, comme le notaire m'avait dit que jamais on ne vous avait revu à Auteuil, depuis je ne sais quelle blessure... N'avez-vous pas failli être assassiné, monsieur ?

VILLEFORT

Oui... Mais n'importe, monsieur, je n'ai aucun motif, aucune raison...

MONTE-CRISTO

Alors, à jeudi prochain ?

VILLEFORT

À jeudi prochain.

MONTE-CRISTO

Quelque chose qui arrive ?

VILLEFORT

Comptez sur moi.

(Il veut reconduire Monte-Cristo.)

MONTE-CRISTO

Oh ! je vous supplie.

(Il sort.)

### Scène VII

Villefort, Valentine, madame de Saint-Méran,  
Barrois, puis madame de Villefort.

VILLEFORT

Voilà un homme étrange ; il faut que je sache qui il est et d'où il vient.

VALENTINE, sous les arbres,  
à madame de Saint-Méran  
Êtes-vous bien ici, bonne maman ?

MADAME DE SAINT-MÉRAN

Je serai bien partout où je pourrai causer tranquillement avec toi et avec ton père.

VALENTINE, à part

Irait-elle au-devant de mes vœux ? (Haut.) Vous entendez, monsieur, ma bonne mère désire causer avec vous.

VILLEFORT, s'approchant

Comment vous trouvez-vous, marquise ?

MADAME DE SAINT-MÉRAN

Mal, monsieur, mal... Voilà pourquoi une conversation devient urgente.

VILLEFORT

Il fallait nous faire appeler dans votre chambre, madame.

MADAME DE SAINT-MÉRAN

Non, pas dans une chambre... Dans une chambre, il y a des portes, des tapisseries ; on croit être seul, et on ne l'est pas.

VALENTINE, bas

Vous entendez, Barrois, ma bonne maman souffre ; allez, sans rien dire, chercher notre médecin, M. d'Avrigny ; qu'il vienne comme pour une visite amicale.

BARROIS

Bien, mademoiselle, je comprends.

MADAME DE SAINT-MÉRAN

Barrois, apportez-moi donc mon eau de chicorée.

BARROIS

La voici, madame.

VALENTINE

Est-elle fraîche ?

BARROIS

On vient de la préparer à l'instant même.

VALENTINE

Allez, Barrois, allez.

VILLEFORT

Eh bien, nous voilà seuls, madame.

MADAME DE SAINT-MÉLAN

Monsieur, je n'emploierai ni circonlocutions ni détours, et j'aborderai franchement ce que j'ai à vous dire. Je voudrais, avant ma mort, voir cette enfant mariée.

VALENTINE

Oh ! bonne mère...

MADAME DE SAINT-MÉLAN

Tais-toi, enfant, et laisse-moi continuer.

VILLEFORT

Avant votre mort, avez-vous dit, madame ? Mais, alors, nous avons du temps devant nous, je l'espère.

MADAME DE SAINT-MÉLAN

Vous vous trompez, monsieur : quand la mort se met dans une famille, elle ne la quitte pas aussi facilement que vous dites... Voyez M. de Saint-Méran, il y a un an qu'il est mort ; lui aussi croyait avoir encore de longues années à vivre. Eh bien, moi, je sens que je ne tarderai pas à le rejoindre.

VILLEFORT

Vous vous frappez à tort, madame.

VALENTINE

Bonne mère, vous vous inquiétez sans raison.

MADAME DE SAINT-MÉLAN

Monsieur, je vous dis qu'il faut que l'on se hâte de marier cette enfant, afin qu'elle ait au moins sa bonne grand'mère pour bénir son mariage... Je suis la seule qui lui reste du côté de ma chère Renée, que vous avez si vite oubliée, monsieur.

VILLEFORT

Eh ! madame, vous ne songez point qu'il fallait donner une mère à cette enfant, qui n'en avait plus.

MADAME DE SAINT-MÉLAN

Une belle-mère n'est pas une mère, monsieur ! Mais ce n'est point de cela qu'il s'agit : il s'agit de Valentine... Laissons les morts tranquilles... Revenons donc à ce que je disais ; je veux

voir ma Valentine mariée avant de mourir, entendez-vous ! mais bien mariée ; je le veux !

(Madame de Villefort traverse le jardin et vient écouter.)

VILLEFORT

Eh bien, cela tombe à merveille, marquise ! M. Frantz d'Épinay est arrivé aujourd'hui d'Italie.

VALENTINE, s'appuyant à un arbre

Mon Dieu !

VILLEFORT

Et, comme nous n'attendions que son retour...

MADAME DE SAINT-MÉRAN

Alors, qu'on le fasse venir dès ce soir ; je veux le connaître ; je veux lui ordonner de rendre ma petite-fille heureuse ; je veux qu'il s'y engage par un serment terrible, afin que je n'aie le droit de me lever du fond de mon sépulcre et de venir le trouver, s'il n'était pas pour cette enfant tout ce qu'il doit être.

VILLEFORT

Marquise, éloignez ces idées exaltées, qui touchent au delà de la vie ; les morts, une fois couchés dans leur tombeau, y dorment sans se relever jamais.

VALENTINE

Oh ! oui, calme-toi, bonne mère, calme-toi.

MADAME DE SAINT-MÉRAN

Et moi, monsieur, je vous dis qu'il n'en est point ainsi que vous croyez... Cette nuit, cette nuit, j'ai dormi d'un sommeil terrible ! car je me voyais en quelque sorte dormir, comme l'âme voit dormir le corps quand elle le quitte... Mes yeux, que je m'efforçais d'ouvrir, se refermaient malgré moi, et cependant... oh ! je sais bien que cela va vous paraître impossible, à vous surtout, monsieur ; eh bien, avec mes yeux fermés, j'ai vu, venant de l'angle de ma chambre où il y a une porte donnant dans le cabinet de toilette de madame de Villefort, j'ai vu entrer sans bruit une forme blanche.

MADAME DE VILLEFORT, à part

Elle m'a vue !

VALENTINE

Oh !

VILLEFORT

C'était la fièvre qui vous agitait, madame.

MADAME DE SAINT-MÉRAN

Doutez, si vous voulez, incrédule ; mais je sais ce que j'ai vu ; j'ai vu un fantôme, vous dis-je. Qui donc serait entré dans ma chambre, sinon un fantôme ?

MADAME DE VILLEFORT, à part

Elle ne m'a pas reconnue.

MADAME DE SAINT-MÉRAN

Et, comme si Dieu eût craint que je récusasse le témoignage d'un seul de mes sens, j'ai entendu remuer mon verre ; tenez, celui-là même qui est là près de la carafe, et qui était sur la table près de mon lit.

VALENTINE

Oh ! bonne mère, c'était un rêve.

MADAME DE SAINT-MÉRAN

C'était si peu un rêve, que j'ai étendu la main vers la sonnette, et qu'alors l'ombre a disparu... Eh bien, cette ombre, c'était celle de la pauvre Renée, monsieur, qui venait m'avertir de veiller sur sa fille.

(Barrois rentre.)

VALENTINE

Eh bien ?

BARROIS

Le médecin me suit.

VILLEFORT

Oh ! madame, ne vous abandonnez pas à de pareilles pensées, vous vivrez longtemps encore, vous vivrez au milieu de nous.

MADAME DE SAINT-MÉRAN

Et je vous dis, moi, que je n'ai peut-être pas vingt-quatre heures à vivre... Aussi, Barrois ! Barrois !

BARROIS

Madame la marquise ?

MADAME DE SAINT-MÉRAN

Vous irez chercher mon notaire.

VILLEFORT

Votre notaire ?

MADAME DE SAINT-MÉRAN

Oui, tout de suite ; je veux que le contrat de mariage soit dressé ce soir, je veux m'assurer que mon testament est fait en bonne forme, je veux être certaine que tout ce qui reviendra à Valentine...

VALENTINE

Ma mère, ma mère, vous avez la fièvre ; ce n'est point un notaire qu'il faut appeler, c'est un médecin.

MADAME DE SAINT-MÉRAN

Un médecin ? Je ne souffre pas ; j'ai soif, voilà tout...  
Donnez-moi à boire, Barrois.

VALENTINE

Tenez, ma bonne mère.

MADAME DE SAINT-MÉRAN

Merci !

VALENTINE

Êtes-vous mieux ?

MADAME DE SAINT-MÉRAN

C'est étrange ! au lieu de me calmer, il me semble que cette boisson me brûle... Oh ! de l'eau, de l'eau fraîche puisée à une source, à une fontaine... Valentine, mon enfant ! mon Dieu ! mon Dieu !

VALENTINE

Ma mère, ma bonne mère ! Au secours, Barrois !... M. d'Avrigny !

BARROIS

Le voilà ! le voilà !

VALENTINE, à son père

Monsieur, conduisons ma bonne maman dans sa chambre.

Scène VIII  
Les mêmes, M. d'Avrigny.

M. D'AVRIGNY

Eh bien, madame, me voici ! Qu'éprouvez-vous ? que désirez-vous ?

MADAME DE SAINT-MÉRAN

De l'eau ! de l'eau !

M. D'AVRIGNY

Venez, madame la marquise, venez !

(Ils sortent.)

Scène IX  
Maximilien, madame de Villefort.

Madame de Villefort, sortant de l'endroit où elle était cachée, s'avance sur la pointe du pied, vide ce qui reste d'eau de chicorée dans la carafe, et disparaît.

MAXIMILIEN, à la brèche

Valentine ! Valentine !... Il me semble que j'ai entendu des cris, qu'on appelait au secours... Oh ! lui serait-il arrivé malheur ?... Oui, oui, il me semble qu'il y a un grand mouvement dans la maison... Oh ! je ne puis résister à mon inquiétude, il faut que je sache, il faut que je voie par moi-même... (Il franchit le mur.) D'ailleurs, personne ne viendra ici, ils sont tous occupés dans la maison... Oh ! ces lumières qui courent éperdues de fenêtre en fenêtre... Il se passe quelque chose de terrible, cela ressemble aux maisons dans lesquelles la mort vient d'entrer... Valentine ! Valentine ! (Il fait quelques pas.) Oh ! ce que je fais est insensé, mais n'importe... Valentine ! Valentine !... Ah ! la porte s'ouvre... Quelqu'un !...

(Il recule jusque dans un massif.)

## Scène X

Maximilien, caché ; Villefort, M. d'Avrigny.

VILLEFORT

Oh ! cher docteur, le ciel se déclare décidément contre notre maison ; quel coup de foudre ! N'essayez pas de me consoler, il n'y a pas de consolation pour un pareil malheur, la plaie est trop vive et trop profonde... Morte ! morte !

MAXIMILIEN, à lui-même

Morte ! qui donc cela ?

M. D'AVRIGNY

Mon cher monsieur de Villefort, je ne vous amène pas ici pour vous consoler... tout au contraire.

VILLEFORT

Que voulez-vous dire ?

M. D'AVRIGNY

Je veux dire que, derrière le malheur qui vient de vous arriver, il en est un autre plus grand encore, peut-être.

VILLEFORT

Oh ! mon Dieu !

M. D'AVRIGNY

Sommes-nous bien seuls, mon ami ?

VILLEFORT

Oui, bien seuls ; mais que signifient toutes ces préparations ?

M. D'AVRIGNY

Elles signifient que j'ai une confiance terrible à vous faire.

VILLEFORT

Asseyons-nous, les jambes me manquent... Parlez, docteur.

M. D'AVRIGNY

Madame de Saint-Méran était bien âgée, mais d'une santé excellente, n'est-ce pas ?

VILLEFORT

Le chagrin l'a tuée, docteur ! Depuis la mort de son mari, mort aussi inattendue que celle qui vient de la frapper elle-même...

MAXIMILIEN, respirant

Ah !

M. D'AVRIGNY

Ce n'est pas le chagrin, mon cher Villefort ; le chagrin ne tue pas en quatre mois, en un an, en dix ans même...

VILLEFORT

Alors ?

M. D'AVRIGNY

Vous êtes resté là pendant l'agonie ?

VILLEFORT

Oui ; car vous m'aviez dit tout bas de ne pas m'éloigner.

M. D'AVRIGNY

Avez-vous suivi cette agonie dans ses trois périodes ?

VILLEFORT

Oui, certainement ; la malade a eu trois attaques successives, à quelques secondes les unes des autres, et, à chaque fois, plus rapprochées et plus graves... À la troisième, elle expira. Depuis la fin de la première crise, j'avais reconnu le tétanos, et vous me confirmâtes dans cette opinion.

M. D'AVRIGNY

Oui, devant tout le monde ; mais, maintenant que nous sommes seuls...

VILLEFORT

Qu'allez-vous me dire, mon Dieu !

M. D'AVRIGNY

Que les symptômes de l'empoisonnement par certaines substances sont absolument les mêmes.

VILLEFORT, se levant

Docteur, songez-vous bien à ce que vous me dites là ?

M. D'AVRIGNY

Si bien que, dans ma conviction, non-seulement je dis : madame de Saint-Méran est morte empoisonnée, mais encore je dirai quel poison l'a tuée.

VILLEFORT

Monsieur ! monsieur !...

M. D'AVRIGNY

Madame de Saint-Méran a succombé à une forte dose de poison que, par hasard, sans doute, par erreur peut-être, on lui a administrée.

VILLEFORT

Oh ! c'est impossible ; je rêve, mon Dieu ! c'est effroyable d'entendre dire de pareilles choses à un homme comme vous. Au nom du Ciel, je vous en supplie, cher docteur, dites-moi que vous pouvez vous tromper.

M. D'AVRIGNY

Sans doute je le peux, puisque je suis homme ; mais...

VILLEFORT

Mais... ?

M. D'AVRIGNY

Je ne me trompe pas...

VILLEFORT

Mais madame de Saint-Méran n'a bu que son eau de chicorée, là, tout à l'heure.

M. D'AVRIGNY

Là, dites-vous ?

VILLEFORT

Oui, la carafe doit y être encore.

M. D'AVRIGNY

A-t-elle tout bu ?

VILLEFORT

Un verre à peine.

M. D'AVRIGNY

Et la carafe... ?

VILLEFORT

Était aux trois quarts.

M. D'AVRIGNY

Où est cette carafe ?

VILLEFORT

Là, vous dis-je. Tenez, la voici.

M. D'AVRIGNY

Donnez.

VILLEFORT

Vide !... elle est vide !

M. D'AVRIGNY

C'est cela ! l'empoisonneur a eu le temps de faire disparaître la trace du crime.

VILLEFORT

Mon ami, mon ami, à ma place, que feriez-vous ?... Seulement, réfléchissez avant de me répondre... Je sais bien que mon devoir comme chef de famille est de faire une enquête. Mais, docteur, introduire dans ma maison le scandale après le deuil. Oh ! ma femme et ma fille en mourraient... Et moi, moi, docteur, vous le savez, un homme n'en arrive pas où je suis, un homme n'a pas rempli les sévères fonctions dont j'ai été chargé pendant vingt-cinq ans sans amasser bon nombre d'ennemis. J'en ai beaucoup, je le sais ; cette affaire ébruitée sera pour eux un triomphe qui les fera tressaillir de joie, et qui, moi... moi, me couvrira de honte. Docteur, pardonnez-moi mes idées mondaines... Si vous étiez un prêtre, je n'oserais vous dire cela ; mais vous êtes un homme, vous connaissez les autres hommes... Docteur, docteur, vous n'avez rien vu, vous ne m'avez rien dit, n'est-ce pas ?

M. D'AVRIGNY

Mon cher monsieur de Villefort, mon premier devoir est l'humanité. J'eusse sauvé madame de Saint-Méran s'il eût été au pouvoir de la science de le faire ; je l'eusse sauvée même en vous perdant tous. Elle est morte, je me dois aux vivants : ensevelissons au plus profond de nos cœurs ce terrible secret. Seulement, vous voilà prévenu, Villefort... Madame de Saint-Méran est morte empoisonnée.

VILLEFORT

Oh !

M. D'AVRIGNY

Madame de Saint-Méran est morte empoisonnée !

VILLEFORT

Oh !

M. D'AVRIGNY

Vous ne voulez pas de bruit, pas de scandale, pas d'enquête...  
Si une troisième personne meurt...

VILLEFORT

Eh bien ?

M. D'AVRIGNY

Eh bien, monsieur de Villefort, celle-là... c'est vous qui l'au-  
rez tuée.

VILLEFORT

Monsieur !

M. D'AVRIGNY

J'ai promis de me taire, je me tairai... Venez !

VILLEFORT, à part

Est-ce que tout cela serait une punition du ciel ?

(Ils s'éloignent.)

Scène XI

Maximilien, seul.

Oh ! Valentine, je comprends pourquoi vous n'êtes pas  
venue !... Valentine, Dieu nous protège d'une terrible façon !

## QUATRIÈME TABLEAU

*Une chambre chez Caderousse.*

Scène première

Andrea, madame Grignon, tenant  
des fruits dans une feuille de chou.

ANDREA, passant la tête par la porte

Dites donc, la grosse maman ?

MADAME GRIGNON

Qu'y a-t-il, mon joli garçon ?

ANDREA

Au troisième au-dessus de l'entre-sol ?

MADAME GRIGNON

Vous y êtes.

ANDREA

M. Pailletin, boulanger retiré ?

MADAME GRIGNON

C'est ici !

ANDREA

Est-il chez lui ?

## Scène II

Les mêmes, Caderousse.

CADEROUSSE

Un peu qu'il y est.

MADAME GRIGNON

Tenez, voilà votre dessert, monsieur Pailletin.

CADEROUSSE

Combien vous dois-je ?

MADAME GRIGNON

Cinq sous.

CADEROUSSE

Assiette comprise ?

MADAME GRIGNON

Farceur !

CADEROUSSE

Voilà vos vingt-cinq centimes.

MADAME GRIGNON

Voilà un locataire qui n'aime pas les dettes criardes, il paye tout comptant.

CADEROUSSE

Et maintenant, madame Grignon, comme c'est monsieur que j'attendais, que je n'attends plus personne et que je n'ai plus besoin de vous...

MADAME GRIGNON

C'est ça, vous me renvoyez ?

CADEROUSSE

Non pas ; seulement, je vous reconduis.

MADAME GRIGNON

Merci de la peine, ne vous dérangez pas.

(Caderousse ferme la porte au verrou et se retourne vers Andrea.)

## Scène III

Caderousse, Andrea.

ANDREA

Nous voilà seuls ; que me voulez-vous ?

CADEROUSSE

Eh bien, mais ce que l'on se veut entre vieilles connaissances, se dire un petit bonjour.

ANDREA

Voyons, pourquoi venez-vous troubler ma tranquillité ?

CADEROUSSE

Mais, toi-même, mon pauvre garçon, pourquoi te défies-tu toujours de moi ?

ANDREA

En quoi me suis-je défié de vous ?

CADEROUSSE

En quoi, tu me le demandes ? Grâce à cet Anglais qui nous prend en amitié, qui nous donne une lime et à qui tu voles sa bourse, nous sortons de là-bas ensemble. Nous courons ensemble jusqu'au pont du Var. Tu me dis que tu vas voyager en Piémont, et pas du tout, tu viens à Paris.

ANDREA

Cela vous gêne donc, que je sois à Paris ?

CADEROUSSE

Patience donc, salpêtre ! J'arrive à Paris de mon côté ; je n'ose y demeurer, il faut être riche pour demeurer à Paris. J'exploite la banlieue, j'arrive à Auteuil, j'interroge un savoyard sur les ressources du pays. Ce savoyard, il semblait posté là exprès pour me donner des renseignements. Il m'indique, rue de la Fontaine, n° 28, un grand seigneur italien que l'on dit fort géné-

reux ; je me rends rue de la Fontaine, n° 28 ; je regarde qui entre et qui sort chez ce grand seigneur, si généreux. Qui sort ? C'est toi, mon petit Andrea. Avec qui ? Je n'en sais rien, avec un beau monsieur, vêtu d'une polonaise, à qui tu dis en sortant : « C'est bien, nous nous retrouverons hôtel des *Princes*, puisque nous y logeons tous les deux. » Je me dis alors à moi-même : « Bravo ! si le petit loge à l'hôtel des *Princes*, c'est qu'il est riche, et, s'il est riche, moi, je n'ai plus besoin de rien. »

ANDREA

Eh bien, vous m'avez écrit à l'hôtel des *Princes* ; vous m'avez donné rendez-vous au télégraphe, j'y ai été ; vous m'avez demandé cent cinquante francs par mois pour vivre, je vous en ai accordé deux cents ; est-ce vrai ?

CADEROUSSE

C'est vrai !

ANDREA

Qu'avez-vous répondu ? Allons, voyons ! qu'avez-vous répondu ?

CADEROUSSE

J'ai répondu : « Tu es bien bon... » Je vais louer une chambre dans une maison honnête, et j'ai déjà trouvé la chambre, rue des Deux-Écus, n° 15. Je vais me couvrir d'un habit décent, je vais me raser tous les jours, aller lire les journaux au café, le soir ; j'entrerai au spectacle avec une contremarque, j'aurai l'air d'un boulanger retiré, c'est mon rêve, chacun le sien ; ton rêve, à toi, n'était-il pas d'avoir un singe ?

ANDREA

Votre rêve est accompli, vous avez touché votre argent, vous avez votre chambre, vous avez l'air d'un geindre retiré ; alors, que veut dire cette lettre que j'ai reçue hier au soir ?

CADEROUSSE, prenant la lettre et lisant

« Tu sais où je demeure, je t'attends demain à neuf heures du matin... » Eh bien, elle veut dire que je t'attendais.

ANDREA

Après ?

CADEROUSSE

Et que, puisque te voilà, je ne t'attends plus.

ANDREA

Voyons, que me veux-tu ?

CADEROUSSE

Mais te voir, le petit, pas autre chose... Tiens, regarde un peu le bon déjeuner que nous avons : rien que des choses que tu aimes, tron de l'air !... (Il se met à éplucher des oignons.) Que t'en semble ? est-ce que ça n'embaume pas l'ayoli ?

ANDREA

Si c'est pour déjeuner avec toi que tu me déranges, et que tu me forces à prendre la livrée de mon groom, que le diable t'emporte !

CADEROUSSE, sentencieusement

Mon fils, en mangeant, on cause, et, en causant, on s'instruit... Mais tu n'as donc pas de plaisir à voir ton ami ?... Moi, je pleure. (Il s'essuie les yeux.)

ANDREA

Tais-toi donc, hypocrite ! tu m'aimes, toi ?

CADEROUSSE

Allons donc ! si je ne t'aimais pas, est-ce que je supporterais la vie misérable que tu me fais ?... Regarde un peu, tu as sur ton dos l'habit de ton domestique... Donc, tu as un domestique... moi, je n'en ai pas ; ce qui fait que je suis obligé d'éplucher mes légumes moi-même ; tu fais fi de ma cuisine parce que tu dînes à l'hôtel des *Princes* ou au café de *Paris*... Eh bien, moi aussi, je pourrais avoir un domestique ; moi aussi, je pourrais avoir un tilbury ; moi aussi, je pourrais dîner où je voudrais... Eh bien, pourquoi est-ce que je m'en prive ? Pour ne pas faire de peine à mon petit Benedetto. Allons, avoue seulement que je le pourrais, hein ?

ANDREA

Bon ! mettons que tu m'aimes.

CADEROUSSE

Mais tu es venu pour déjeuner, n'est-ce pas ? Eh bien, déjeunons. Ah ! oui, tu regardes ma chambre, mes quatre chaises de paille, mes images à dix sous le cadre... Dame, que veux-tu ! ce n'est pas l'hôtel des *Princes*.

ANDREA

Allons, te voilà dégouté à présent, toi qui ne demandais qu'à avoir l'air d'un boulanger retiré ?

CADEROUSSE

Un boulanger retiré, mon pauvre Benedetto, c'est riche, ça a des rentes.

ANDREA

Pardieu ! tu en as, des rentes.

CADEROUSSE

Moi ?

ANDREA

Oui, toi, puisque tu te fais deux cents francs par mois.

CADEROUSSE

Et tu me les reproches !... En vérité, c'est humiliant, de recevoir de l'argent donné ainsi à contre-cœur, de l'argent qui peut manquer du jour au lendemain !

ANDREA

Comment, du jour au lendemain ?

CADEROUSSE

Eh ! mon ami, la fortune est inconstante, comme disait l'aumônier du... régiment... et ta prospérité peut ne pas durer... Je sais bien qu'elle est immense, ta prospérité, scélérat ! tu vas épouser la fille de Danglars.

ANDREA

Comment, de Danglars ?

CADEROUSSE

Eh ! certainement, de Danglars ; ne faut-il pas que je dise du baron Danglars... comme si je disais le vicomte de Benedetto ?

ANDREA

Allons donc ! la jalousie te fait voir des arcs-en-ciel, Cade-

rousse.

CADEROUSSE

C'est bon, c'est bon, on sait ce qu'on dit ; peut-être qu'un jour on mettra son habit des dimanches, et qu'on ira dire à des portes cochères : « Le cordon, s'il vous plaît ! » En attendant, mets-toi là et déjeunons... Ah ! ah ! il paraît que tu te raccommodes avec ton maître d'hôtel ?

ANDREA

Ma foi, oui !

CADEROUSSE

Et tu trouves cela bon, coquin ?

ANDREA

Si bon, que je ne comprends pas qu'un homme qui fricasse et qui mange de si bonnes choses puisse trouver la vie mauvaise.

CADEROUSSE

Vois-tu, c'est que mon bonheur est gâté par une seule pensée.

ANDREA

Laquelle ?

CADEROUSSE

C'est que je vis au dépens d'un ami ! moi qui ai toujours bravement gagné ma vie.

ANDREA

Oh ! qu'à cela ne tienne ! j'en assez pour deux, ne te gêne pas.

CADEROUSSE

Non, mais, tu me croiras si tu veux, à la fin de chaque mois, j'aurai des remords.

ANDREA

Bon Caderousse !

CADEROUSSE

Et puis il m'est venu une idée.

ANDREA

Ah !

CADEROUSSE

Vois-tu, c'est misérable d'être toujours à attendre la fin d'un mois.

ANDREA

Et moi, ma vie ne se passe-t-elle pas aussi à attendre cette fin de mois ?... Eh bien, je prends patience.

CADEROUSSE

Oui, parce qu'au lieu d'attendre deux misérables cents francs, tu en attends cinq ou six mille, peut-être dix, peut-être douze même, car tu es un cachotier, toi... Là-bas, tu avais des boursicots, des tirelires que tu essayais de soustraire au pauvre ami Caderousse... Heureusement qu'il a le nez fin, l'ami Caderousse en question.

ANDREA

Allons, voilà que tu vas te remettre à divaguer.

CADEROUSSE

Tu as raison, revenons aux affaires... Je voulais donc dire que, si j'étais à ta place...

ANDREA

Eh bien, que ferais-tu ?

CADEROUSSE

Je réaliserais...

ANDREA

Comment, tu réaliserais ?

CADEROUSSE

Oui, je demanderais un semestre d'avance, sous prétexte que je veux devenir éligible ; puis, avec mon semestre, je décamperais.

ANDREA

Tiens, ce n'est pas si mal pensé. Eh bien, pourquoi ne suis-tu pas toi-même le conseil que tu me donnes ? pourquoi ne réalises-tu pas un semestre, une année même, et ne te rends-tu pas à Bruxelles ? Au lieu d'avoir l'air d'un boulanger retiré, tu aurais l'air d'un banquier retiré dans l'exercice de ses fonctions ; c'est très-bien porté.

CADEROUSSE

Et comment diable veux-tu que je me retire avec douze cents francs ?... Impossible ! mais voyons, toi, retire-toi avec cinquante

mille, et emmène-moi.

ANDREA

Je ferais une belle sottise !

CADEROUSSE

En m'emmenant ?

ANDREA

Non, en me retirant.

CADEROUSSE

Comment cela ?

ANDREA

Parce qu'en me retirant avec cinquante mille francs, j'escompterais un capital de cinq cent mille.

CADEROUSSE

De cinq cent mille ?

ANDREA

Oui, et il faut que j'attende.

CADEROUSSE

Quoi ?

ANDREA

Sa mort.

CADEROUSSE

Quelle mort ?

ANDREA

La mort de mon prince... celui qui me fait mes rentes, celui que tu as vu l'autre jour au télégraphe.

CADEROUSSE

Il t'a donc porté sur son testament ?

ANDREA

Tu l'as dit.

CADEROUSSE

Vrai ?

ANDREA

Parole d'honneur.

CADEROUSSE

Pas possible !

ANDREA

Caderousse, tu es mon ami !

CADEROUSSE

À la vie, à la mort.

ANDREA

Mais chut !

CADEROUSSE

Muet comme une carpe.

ANDREA

Eh bien, je crois...

CADEROUSSE

N'aie pas peur, nous sommes seul.

ANDREA

Je crois que j'ai retrouvé mon père.

CADEROUSSE

Tu me l'as déjà dit.

ANDREA

Mais mon vrai père.

CADEROUSSE

Pas le père Cavalcanti, alors ?

ANDREA

Non, puisqu'il va repartir, celui-là.

CADEROUSSE

Alors, le vrai, le vrai ?

ANDREA

Oui.

CADEROUSSE

Et ce père, c'est... ?

ANDREA

Eh bien, Caderousse, c'est le comte de Monte-Cristo.

CADEROUSSE

Bah !

ANDREA

Tu comprends, il ne pouvait m'avouer tout haut, après les malheurs qui m'étaient arrivés ; mais il m'a fait reconnaître par

M. Cavalcanti, à qui il a donné cinquante mille francs pour cela.

CADEROUSSE

Cinquante mille francs pour être ton père ! Comment n'as-tu pas pensé à moi, ingrat ! j'aurais fait la chose à moitié prix.

ANDREA

Est-ce que je savais cela ? Tout était arrangé quand je suis arrivé à Paris. Je suis même sûr que c'est lui qui nous a fait éva-der de là-bas.

CADEROUSSE

Et tu dis que par son testament... ?

ANDREA

Il me laisse cinq cent mille livres.

CADEROUSSE

Tu en es sûr ?

ANDREA

Il me l'a montré ; mais ce n'est pas tout.

CADEROUSSE

Ce n'est pas tout ?

ANDREA

Il y a un codicille.

CADEROUSSE

Et dans ce codicille... ?

ANDREA

Il me reconnaît comme son fils et me laisse sa maison de Paris ; car il a acheté une maison à Paris.

CADEROUSSE

Où cela ?

ANDREA

Avenue des Champs-Élysées, n° 30 ; mitoyenne de celle de M. de Villefort.

CADEROUSSE

Oh ! quelle drôle d'idée qu'il a comme cela de te laisser une maison si près d'un homme qui, d'un jour à l'autre, peut lancer un mandat d'amener contre son voisin.

ANDREA

C'est vrai ; mais n'importe, il me la laisse.

CADEROUSSE

Oh ! le brave homme de père, le bonhomme de père, l'honnête homme de père ! Et le testament, il est bien signé ?

ANDREA

Signé et parafé par-devant notaire.

CADEROUSSE

De sorte que, si l'on voulait, aujourd'hui, il y aurait un bon coup à faire...

ANDREA

Caderousse, à la santé du comte de Monte-Cristo !

CADEROUSSE

Et il est richissime ?

ANDREA

Richissime ! il ne connaît pas sa fortune.

CADEROUSSE

Est-ce possible !

ANDREA

Écoute : avant-hier, c'était un garçon de banque qui lui apportait cinquante mille francs en papier joseph, dans un portefeuille gros comme ta serviette ; hier, un banquier qui lui apportait cent mille francs en or.

CADEROUSSE

Et tu vas dans cette maison-là ?...

ANDREA

Quand je veux.

CADEROUSSE

Et il demeure, dis-tu, avenue des Champs-Élysées ?

ANDREA

N° 30... Une belle maison entre cour et jardin ; tu ne connais que cela.

CADEROUSSE

C'est possible ; mais ce n'est pas l'extérieur qui m'occupe.

ANDREA

C'est l'intérieur, n'est-ce pas ?

CADEROUSSE

Les beaux meubles qu'il doit y avoir là-dedans !

ANDREA

As-tu vu les Tuileries ?

CADEROUSSE

Non.

ANDREA

Eh bien, c'est plus beau que les Tuileries !

CADEROUSSE

Dis donc, tu devrais me conduire un jour dans cette maison-là.

ANDREA

Impossible ! et à quel titre ?

CADEROUSSE

Tu as raison ; mais il faut pourtant que je voie cela.

ANDREA

Pas de bêtises, Caderousse !

CADEROUSSE

Je me présenterai comme frotteur.

ANDREA

Il y a des tapis partout.

CADEROUSSE

Tâche au moins de me faire comprendre la distribution, hein ?

ANDREA

Comment veux-tu ?

CADEROUSSE

En me faisant un petit plan ; j'ai manqué ma vocation, je devais être architecte.

ANDREA

Il me faudrait de l'encre, du papier, une plume.

CADEROUSSE

Attends, je vais t'aller chercher tout cela.

ANDREA, à part

Il coupe dedans !

CADEROUSSE

Voilà.

ANDREA

Tiens, vois-tu, voilà le jardin, voilà la maison.

CADEROUSSE

De grands murs au jardin ?

ANDREA

Non, huit ou dix pieds tout au plus.

CADEROUSSE

Voilà qui n'est pas prudent ; et qu'y a-t-il dans le jardin ?

ANDREA

Des caisses d'orangers, des pelouses, des massifs, des fleurs.

CADEROUSSE

Pas de pièges à loup ?

ANDREA

Non.

CADEROUSSE

Voyons le rez-de-chaussée.

ANDREA

Le rez-de-chaussée n'est pas intéressant.

CADEROUSSE

Pas intéressant ?

ANDREA

Non.

CADEROUSSE

Passons au premier, alors... Un escalier ?...

ANDREA

Deux : un petit et un grand...

CADEROUSSE

Des fenêtres ?...

ANDREA

Magnifiques ! nous passerions tous les deux ensemble par le même carreau.

CADEROUSSE

À quoi bon deux escaliers, quand on a des fenêtres pareilles ?

ANDREA

Que veux-tu ! le luxe !...

CADEROUSSE

Mais des volets ?...

ANDREA

Dont on ne se sert jamais... Un original, ce comte de Monte-Cristo ! il aime à voir le ciel pendant la nuit.

CADEROUSSE

Et les domestiques, où couchent-ils ?

ANDREA

Ils ont leur maison à eux.

CADEROUSSE

À part ?

ANDREA

Oui, à part, avec des sonnettes correspondant aux chambres.

CADEROUSSE

Ah ! diable ! des sonnettes ?

ANDREA

Tu dis ?...

CADEROUSSE

Moi ? Rien ; je dis que ça coûte très-cher à poser, des sonnettes ; et à quoi cela sert-il, je te le demande ?... Et pas de chien ?

ANDREA

Non, il dit que cela mord.

CADEROUSSE

Pas prudent ! pas prudent !

ANDREA

C'est ce que je lui disais hier : « Monsieur le comte, quand vous allez coucher à Auteuil, vous emmenez vos domestiques, et la maison de Paris reste seule... Pas prudent ! »

CADEROUSSE

Et qu'a-t-il répondu ?

ANDREA

« Pas prudent !... Pourquoi ? — Parce qu'un jour on vous volera... — Eh bien, a-t-il dit, qu'est-ce que ça me fait, qu'on me

vole ? »

CADEROUSSE

Andrea, il a quelque secrétaire à mécanique !

ANDREA

À mécanique ?

CADEROUSSE

Oui, qui prend le voleur dans une grille, et qui lui joue un air... On m'a dit qu'il y en avait un comme cela à la dernière exposition.

ANDREA

Non ; il a tout bonnement un secrétaire en acajou.

CADEROUSSE

Et ce secrétaire est au premier ?

ANDREA

Oui.

CADEROUSSE

Fais-moi donc le plan du premier, le petit !

ANDREA

C'est facile ! Vois-tu, il y a antichambre, salon, chambre à coucher, cabinet de toilette... C'est dans la chambre à coucher qu'est le fameux secrétaire.

CADEROUSSE

Et les fenêtres ?

ANDREA

Une là !...

CADEROUSSE

Donnant ?...

ANDREA

Sur le jardin.

CADEROUSSE

Et va-t-il souvent à Auteuil, ton comte ?

ANDREA

Deux ou trois fois par semaine ; après-demain par exemple, il doit y passer la journée et la nuit.

CADEROUSSE

Et tu en es sûr ?

ANDREA

Il m'a invité à y aller dîner.

CADEROUSSE

Tu iras ?...

ANDREA

Oui.

CADEROUSSE

Et, quand tu y dînes, y couches-tu ?

ANDREA

Quand cela me fait plaisir ; je suis chez le comte comme chez moi.

CADEROUSSE

Dis donc, Benedetto, le jour où tu tiendras ton héritage ?...

ANDREA

On se souviendra des amis.

CADEROUSSE

Oui, avec cela que tu as de la mémoire !

ANDREA

Que veux-tu ! j'ai cru d'abord que tu voulais me rançonner.

CADEROUSSE

Oh ! quelle idée ! Moi qui ne te donne, au contraire, que des conseils d'ami... Ah ça ! mais tu veux donc nous faire prendre, malheureux ?

ANDREA

Pourquoi cela ?

CADEROUSSE

Que tu viens me voir déguisé en domestique, et avec un pareil diamant au doigt, un diamant de deux mille francs.

ANDREA

Diable ! tu estimes juste. Pourquoi ne te fais-tu pas commissaire-priseur ?

CADEROUSSE

C'est que je me connais en diamants, j'en ai eu.

ANDREA

Oui, je te conseille de t'en vanter.

CADEROUSSE

J'espère que tu ne vas pas t'en aller avec celui-là ?

ANDREA

Non, tu préfères que je le laisse ici, n'est-ce pas ?

CADEROUSSE

Je crois que c'est plus prudent. Est-ce qu'il serait faux ?

ANDREA

Essaye sur un carreau... Essaie.

CADEROUSSE essaye le diamant sur une vitre

Que veux-tu ! ces voleurs de joailliers imitent si bien les diamants à cette heure, qu'on n'ose plus voler chez eux... Encore une branche de commerce paralysée.

ANDREA

Eh bien, tu le gardes ?

CADEROUSSE

Puisque tu me l'as donné.

ANDREA

As-tu encore quelque chose à me demander ? Te faut-il ma redingote ? Veux-tu ma casquette ? Ne te gêne pas, pendant que tu y es.

CADEROUSSE

Non ; tu es un bon camarade, au fond.

ANDREA

Je puis m'en aller, alors ?

CADEROUSSE

Quand tu voudras... Attends que je te reconduise.

ANDREA

Ce n'est pas la peine.

CADEROUSSE

Si fait.

ANDREA

Pourquoi cela ?

CADEROUSSE

Parce qu'il y a un petit secret à la porte. C'est une mesure de précaution que j'ai cru devoir ajouter... Serrure Huret et Fichet, revue et corrigée par Gaspard Caderousse... Je t'en confectionnerai une quand tu seras capitaliste.

ANDREA

C'est dit ; je te ferai prévenir huit jours d'avance.

(Il sort.)

Scène IV

Caderousse, revenant prendre le plan.

Ce cher Benedetto ! je crois qu'il ne sera pas fâché d'hériter, et que celui qui avancera le jour où il doit palper ses cinq cent mille livres ne sera pas son plus méchant ennemi !

(Il sort.)

ACTE TROISIÈME  
CINQUIÈME TABLEAU

*Même décoration qu'au deuxième acte, moins le pavillon de droite. – La maison est remise à neuf.*

Scène première  
Danglars, madame Danglars, puis Monte-Cristo,  
Maximilien et Debray.

MADAME DANGLARS, à part

Oh ! je ne me trompe pas ! Mon Dieu ! mon Dieu ! après la maison, le jardin.

DANGLARS

Eh bien, qu'avez-vous donc, baronne ?

MADAME DANGLARS

Rien.

DANGLARS

Alors, venez.

MONTE-CRISTO, arrivant avec Maximilien et Debray

Excusez-moi, madame, mais c'est au seuil de la porte que j'eusse dû vous recevoir... Je prenais le soleil avec ces messieurs. Mais qu'a donc madame Danglars, baron ?

DANGLARS

Est-ce que je sais cela, moi ?

MONTE-CRISTO

Elle semble souffrante.

DANGLARS

Elle a ses nerfs, probablement.

MONTE-CRISTO

Asseyez-vous donc, baronne.

MADAME DANGLARS

Merci.

BAPTISTIN, annonçant

M. le major Cavalcanti ! M. le comte Andrea Cavalcanti !

## Scène II

Les mêmes, le major, Andrea.

DANGLARS

Voici les deux seigneurs italiens dont je vous ai parlé. Soyez aimable avec eux, je vous en prie.

MADAME DANGLARS

J'y ferai mon possible, monsieur.

MAXIMILIEN, à Debray

Cavalcanti ! Peste ! un beau nom qui a son arbre généalogique dans *la Divine Comédie*.

DEBRAY

C'est vrai, ces Italiens se nomment bien, mais ils s'habillent mal.

MAXIMILIEN

Vous êtes difficile, monsieur Debray : leurs habits sont tout flambant neufs.

DEBRAY

Chut ! les voici.

MONTE-CRISTO, à madame Danglars

Madame, voulez-vous me permettre d'empiéter sur les droits du baron, en vous présentant MM. Cavalcanti, qui essayent de manger, sans en venir à bout, une fortune fabuleuse ?

DANGLARS

Madame est déjà prévenue que ce sont des clients que nous espérons voir devenir nos amis.

LE MAJOR

Nous ne demandons pas mieux, monsieur le baron. Je ne vous ai encore vu qu'une fois ; mais vous m'avez reçu de manière...

DANGLARS

Parbleu ! je crois bien, je vous ai compté quarante mille francs.

MONTE-CRISTO

Quarante mille francs ! la belle bagatelle pour le major !

LE MAJOR

C'est vrai ! c'est vrai ! mais je n'aime pas à avoir de trop fortes sommes à la maison.

ANDREA

Ce cher père, il a toujours peur des voleurs. On lui a dit que Paris était une ville fertile en événements désastreux, de sorte qu'il se resserre.

DANGLARS

Mais il parle très-bien français, le jeune vicomte.

MONTE-CRISTO

Il a été élevé dans un collège du midi de la France, à Toulon, je crois. – En tout cas, si votre père a peur des voleurs, comte, je vais le mettre en relations avec un magistrat...

ANDREA

Ah ! ah !

MONTE-CRISTO

Auquel il pourra les dénoncer ; c'est la terreur de ces messieurs.

BAPTISTIN, annonçant

M. et madame de Villefort.

### Scène III

Les mêmes, Villefort, madame de Villefort.

MONTE-CRISTO

Justement, le voici. (À Villefort.) Venez donc, monsieur ! quoique votre promesse fût positive, je n'osais, en vérité, compter sur vous. Et madame vous accompagne ! En vérité, c'est un surcroît de bonheur.

VILLEFORT

Monsieur le comte, vous ne devez pas douter du plaisir que nous avons à venir vous assurer une fois encore de notre reconnaissance.

MAXIMILIEN, à Debray

Oh ! mon Dieu, les Villefort ici ! mais il y a trois ou quatre jours à peine que madame de Saint-Méran est morte.

DEBRAY

Madame de Saint-Méran ne leur était rien. Madame de Saint-Méran était tout bonnement la mère de mademoiselle Renée de Saint-Méran, première femme de M. de Villefort et mère de mademoiselle Valentine.

MADAME DE VILLEFORT, à Monte-Cristo

Oh ! la charmante retraite que vous vous êtes ménagée ici, monsieur !

MAXIMILIEN

Et en huit jours, c'est un prodige ! En huit jours, le comte a fait, d'une vieille maison, une maison neuve.

DEBRAY

Oh ! c'est bien vrai, cela. Je me rappelle avoir été chargé de la visiter par un de mes ministres, qui avait des goûts classiques et qui voulait avoir une maison où Boileau en avait eu une ; il y a de cela trois ou quatre ans, quand M. de Saint-Méran la mit en vente.

MADAME DE VILLEFORT

Ah ! M. de Saint-Méran ! (À Villefort.) Voilà donc cette maison qui vous appartenait, monsieur, et où vous n'avez jamais voulu me conduire ? Comment donc avez-vous vendu cette maison, monsieur ? Mais elle est charmante !

DEBRAY

Écoutez, je vous déclare que M. de Villefort a eu raison. Vous jugez la maison d'après ce qu'elle est et non d'après ce qu'elle était. Rien de plus triste que cette habitation, avec ses persiennes fermées, ses fenêtres closes, son jardin inculte, son herbe poussant dans les cours. En vérité, si elle n'eût pas appartenu au beau-père d'un magistrat, on eût pu la prendre pour une de ces maisons maudites où un grand crime a été commis.

MONTE-CRISTO

Eh bien, c'est bizarre, monsieur, mais la même idée m'est venue, à moi, la première fois que j'y suis entré. C'est au point que je ne l'eusse pas achetée, si mon intendant n'eût fait la chose

pour moi, et, depuis...

VILLEFORT

Depuis ?...

MONTE-CRISTO

Eh bien, monsieur de Villefort, j'ai acquis une certitude étrange : c'est que je ne m'étais pas trompé.

MADAME DE VILLEFORT

Prenez garde, monsieur le comte ! ne parlez pas trop haut de crime ; nous avons ici M. de Villefort.

MONTE-CRISTO

Eh bien, puisque cela se rencontre ainsi, madame, je profiterai de la circonstance pour faire ma déclaration.

VILLEFORT

Votre déclaration ?

MONTE-CRISTO

En face de témoins, même.

DEBRAY

Tout cela est fort intéressant, savez-vous, mesdames ? et, s'il y a réellement crime, rien ne manquera à notre dîner.

MONTE-CRISTO

Il y a crime, je vous le répète. Venez, monsieur de Villefort : pour qu'une déclaration soit valable, il faut qu'elle soit faite aux autorités compétentes.

MADAME DANGLARS, à part

Mon Dieu ! mon Dieu ! que va-t-il dire ?

MONTE-CRISTO

Imaginez-vous qu'ici, à cette place, pour rajeunir un peu ces arbres déjà vieux, j'ai fait creuser et mettre du terreau. Eh bien, mes travailleurs, en creusant, ont déterré un coffre, ou plutôt les ferrures d'un coffre, au milieu desquelles était le squelette d'un enfant nouveau-né.

DEBRAY

Un enfant nouveau-né ? Diable ! cela devient sérieux.

VILLEFORT

Mais qui dit que c'est un crime ?

MONTE-CRISTO

Comment ! un enfant enterré vivant dans ce jardin, ce n'est pas un crime ? De quel nom appelez-vous donc cela, monsieur de Villefort ?

VILLEFORT

Mais qui dit qu'il ait été enterré vivant ?

MONTE-CRISTO

Pourquoi enterrer là un enfant mort ? Ce jardin n'est point un cimetière.

LE MAJOR

De quelle peine punit-on les infanticides, dans ce pays-ci ?

MONTE-CRISTO

Je l'ignore, monsieur le major ; je ne suis pas Français.

DANGLARS

Pardieu ! on leur tranche la tête, tout bonnement.

MONTE-CRISTO

Demandez à M. de Villefort, il sait cela, lui !

VILLEFORT

Oui ; on les punit de mort.

MADAME DANGLARS

Oh ! messieurs, plus de ces horribles histoires, je vous prie ! elles m'ont bouleversée.

MONTE-CRISTO, à madame de Villefort

N'avez-vous pas un flacon de sels, madame ?

MADAME DE VILLEFORT

Pourquoi cela ?

MONTE-CRISTO

Voyez donc la baronne, elle est près de se trouver mal.

VILLEFORT, bas, à madame Danglars

Il faut que je vous parle.

MADAME DANGLARS

Quand cela ?

VILLEFORT

Le plus tôt possible.

MADAME DE VILLEFORT

Qu'avez-vous donc, chère amie ?

MADAME DANGLARS

Rien, un éblouissement ; mais je me sens mieux.

MONTE-CRISTO

Voulez-vous faire un tour du côté des serres, baronne ? Le parfum des fleurs vous remettra peut-être.

MADAME DANGLARS

Merci. Allez, je vous rejoins.

MONTE-CRISTO, à madame de Villefort

Accepterez-vous mon bras, madame ?

(Ils s'éloignent.)

DANGLARS, au major

On dit, monsieur le major, que l'on va établir un chemin de fer de Livourne à Florence, avec embranchement sur Pise ?

MONTE-CRISTO, se retournant

Je crois bien ! M. le major y est pour trois millions.

DANGLARS

Vraiment ! c'est donc une bonne affaire ?

LE MAJOR

Excellente !

ANDREA, à part

Le comte de Monte-Cristo vient de raconter là une histoire qui ressemble diablement à la mienne.

DEBRAY, à madame Danglars

Avez-vous besoin de moi ?

MADAME DANGLARS

Non, laissez-moi, je vous prie.

DEBRAY, en sortant

Vous êtes arrivé sur un bien beau cheval, monsieur Morel !

MAXIMILIEN

Oui, Médéah ; vous avez remarqué, c'est une bête magnifique.

## Scène IV

Villefort, madame Danglars.

VILLEFORT

Vous êtes seule ?

MADAME DANGLARS

Oui. Avez-vous entendu ?

VILLEFORT

Et vous, avez-vous compris ?

MADAME DANGLARS

Si j'ai compris ! Regardez-moi, monsieur, et voyez-moi pâle et tremblante.

VILLEFORT

Il est donc vrai que toutes nos actions laissent leurs traces, les unes sombres, les autres lumineuses, au travers de notre passé ! il est donc vrai que tous nos pas, dans cette vie, ressemblent à la marche du reptile sur le sable et font un sillon ! Comment est-il ressuscité, ce passé terrible ? comment, du fond de la tombe et du fond de nos cœurs où il dormait, vient-il de sortir comme un fantôme, pour faire pâlir nos joues et rougir nos fronts ?

MADAME DANGLARS

Le hasard, sans doute.

VILLEFORT

Détrompez-vous, madame, il n'y a point de hasard.

MADAME DANGLARS

N'est-ce point par hasard que le comte de Monte-Cristo a acheté cette maison ? n'est-ce point par hasard qu'il a fait creuser la terre ? n'est-ce point par hasard, enfin, que ce malheureux enfant, pauvre créature, notre enfant, monsieur, à qui j'ai pu donner un baiser, mais à qui j'ai donné bien des larmes, a été retrouvé là où vous l'aviez confié à la terre ? Oh ! toute mon âme a volé au-devant du comte lorsqu'il a parlé de cette chère dépouille, ensevelie sous des fleurs.

VILLEFORT

Eh bien, madame, voilà justement ce que j'ai de terrible à

vous dire, c'est qu'il n'y a pas eu d'enfant déterré. Non, il ne faut point pleurer ; pleurer, c'est trop peu : il faut gémir, il faut trembler.

MADAME DANGLARS

Que voulez-vous dire, monsieur ?

VILLEFORT

Je veux dire que le comte de Monte-Cristo, en creusant sous ces arbres, n'a pu trouver ni squelette d'enfant, ni ferrure de coffre, attendu qu'il n'y avait ni l'un ni l'autre.

MADAME DANGLARS

Ce n'est donc point là que vous aviez déposé cet enfant, monsieur ? Alors, pourquoi me tromper ? dans quel but ? Voyons, dites !

VILLEFORT

Écoutez-moi, je serai concis ; car, d'un moment à l'autre, ils peuvent revenir, et je veux que vous sachiez tout.

MADAME DANGLARS

Vous m'épouvantez, mais n'importe, dites, dites !

VILLEFORT

Vous vous rappelez cette nuit de douleurs, n'est-ce pas ? cette nuit, châtement de nos coupables amours. Vous aviez cherché asile dans ce pavillon, vous alliez devenir mère ; seule, je vous assistais dans ce terrible moment ; l'enfant naquit et me fut remis sans mouvement, sans souffle, sans voix ; nous le crûmes mort...

MADAME DANGLARS

Il ne l'était donc pas ?

VILLEFORT

Écoutez ! Nous le crûmes mort ; je le mis dans un coffre qui devait lui tenir lieu de cercueil, je descendis dans le jardin, je creusai une fosse, là ! là ! et je l'enfouis à la hâte. En ce moment, le bras de l'ennemi qui me guettait, le bras du Corse, s'étendit vers moi ; je vis comme une ombre se dresser, comme un éclair reluire, je sentis une douleur, je voulus crier, un frisson glacé courut par tout mon corps, je tombai mourant, je me crus tué !

MADAME DANGLARS

C'est à ce moment qu'ayant entendu votre cri, je m'élançai de mon lit et j'accourus.

VILLEFORT

Oui, et je n'oublierai jamais votre sublime courage ! c'est vous, qui aviez tant besoin de soins, c'est vous qui veillâtes sur moi ; mais il fallait garder le silence sur la terrible catastrophe ; vous eûtes la force de regagner votre maison, un duel fut le prétexte de ma blessure. Contre toute attente, le secret nous fut gardé ; mais une chose me tourmentait : à travers le voile de sang qui couvrait mes yeux, il me semblait avoir vu l'assassin se baisser, prendre le coffre et s'enfuir avec lui ! À peine eus-je la force de me tenir debout, qu'une nuit, malgré ma répugnance à rentrer dans ce jardin, je revins. L'herbe, pendant les trois mois qui venaient de s'écouler, avait poussé très-épaisse ; néanmoins une place moins garnie indiquait celle où j'avais fouillé la terre ; je me mis à l'œuvre et creusai à cette place... Rien, je ne trouvai rien ! Je continuai de creuser, d'élargir le trou... Rien ! toujours rien ! Le coffret n'y était plus.

MADAME DANGLARS

Le coffret n'y était plus ?

VILLEFORT

Je creusai jusqu'au matin ; le jour vint, que je creusais encore ; mais rien ! toujours rien !

MADAME DANGLARS

Oh ! il y avait de quoi devenir fou !

VILLEFORT

Je n'eus pas ce bonheur ; au contraire, je rappelai toutes mes idées, toute ma raison.

MADAME DANGLARS

Eh bien ?

VILLEFORT

Eh bien, il me vint une idée affreuse : c'est qu'en emportant le coffre, l'assassin crut emporter un trésor, et qu'en ouvrant ce coffre, il y trouva un enfant, non pas mort, mais vivant !

MADAME DANGLARS

Un enfant vivant ! Mais, alors, mon enfant vivait donc, monsieur ? Monsieur, s'il vit...

VILLEFORT

Eh bien, madame, s'il vit, nous sommes perdus, voilà tout !

MADAME DANGLARS

Comment cela ?

VILLEFORT

S'il vit, quelqu'un le sait ; ce quelqu'un a notre secret, et, puisque M. de Monte-Cristo a acheté cette maison, puisqu'il nous a invités à venir, puisqu'il a parlé devant nous d'un enfant déterminé, là où cet enfant ne pouvait être, ce secret, c'est lui qui l'a.

MADAME DANGLARS

Dieu juste ! Dieu vengeur !

VILLEFORT

Silence ! le voici.

## Scène V

Les mêmes, Monte-Cristo, madame de Villefort,  
le major, Andrea, Debray, Maximilien.

MADAME DE VILLEFORT

Eh bien, chère amie, vous trouvez-vous mieux ?

MADAME DANGLARS

Oh ! bien, parfaitement bien.

BAPTISTIN, sur le perron

Son Excellence est servie.

BERTUCCIO, remettant un billet à Monte-Cristo

Très-pressé, Excellence !

MONTE-CRISTO

Morel, offrez donc le bras à madame de Villefort. Monsieur de Villefort, faites-vous le cavalier de madame Danglars. Monsieur Danglars, je vous recommande MM. Cavalcanti. (Chacun s'arrange et monte le perron. – À Bertuccio.) Qui t'a remis cette lettre ?

BERTUCCIO

Un commissionnaire ; mais il m'a dit qu'elle était très-pressée.

MONTE-CRISTO, lisant

« M. le comte de Monte-Cristo est prévenu que, cette nuit même, un homme s'introduira chez lui, à Paris, pour soustraire des papiers importants qu'il croit enfermés dans le secrétaire de sa chambre à coucher. On sait M. le comte de Monte-Cristo assez brave pour se faire justice lui-même sans recourir à l'intervention de la police, intervention qui pourrait compromettre gravement celui qui lui donne cet avis. » C'est bien... Monsieur Bertuccio, tout le monde couche ce soir ici. Je passerai la nuit à ma maison de Paris, avec Ali seulement. (Rentrant.) Ah ! diable ! voilà un incident que je n'avais pas prévu.

## SIXIÈME TABLEAU

*Chez Monte-Cristo. – D'un côté,  
la chambre à coucher de l'autre, le cabinet.*

Scène première  
Monte-Cristo, Ali.

MONTE-CRISTO, dans le cabinet

On ne veut pas me voler, on veut m'assassiner. Ce ne sont pas des voleurs, ce sont des meurtriers, soit. Je ne veux pas que M. le préfet de police se mêle de mes affaires particulières. Je suis assez riche pour dégrever en ceci le budget de son administration... C'est toi, Ali ? (Ali fait signe que oui.) Pose là ces armes. Bien. Arrache les gâches de cette porte. Ah ! ah ! l'heure sonne. Ce doit être onze heures. (Il regarde à sa montre.) Oui. (Ali vient à Monte-Cristo et l'appelle vers la fenêtre à gauche du spectateur.) Ah ! oui, un homme, un homme caché dans un angle de la ruelle. C'est sans doute notre voleur. (Pendant ce temps, on entend claquer une vitre. Ali fait signe à Monte-Cristo qu'il se passe quelque chose dans la chambre à côté.) Ah ! ils sont deux ! (Il ferme la porte, dont Ali a

enlevé les gâches, et soulève la toile d'un tableau, ce qui lui permet de voir d'une chambre dans l'autre. Caderousse colle un papier contre le carreau, l'enfonce, passe son bras, ouvre la fenêtre et entre.) Voilà un hardi coquin, par exemple ! C'est lui qui agira, l'autre guette.

(Il fait signe à Ali de ne pas perdre de vue l'homme du dehors.)

## Scène II

Les mêmes, Caderousse.

CADEROUSSE

Ah ! ah ! nous y voilà. Le plan du petit, il était exact. Pas de pièges à loup, pas de chiens. Au premier, la chambre à coucher : nous voilà dans la chambre à coucher. Voyons, est-ce bien ici ? Le secrétaire à gauche, du même côté que la fenêtre. Eh ! le voilà !

MONTE-CRISTO

Décidément, est-ce un assassin ? est-ce un voleur ?

CADEROUSSE

Voyons, commençons par fermer les portes ; les portes fermées, on est chez soi. (Il va pousser les verrous, et, ne s'apercevant pas que les gâches ont été enlevées, il croit avoir fermé la porte.) Maintenant, comme il n'y a pas de clef, il va falloir lui jouer un air, à cette petite serrure.

MONTE-CRISTO

Ce n'est qu'un voleur.

CADEROUSSE

Décidément, il faut un peu de clarté.

(Il tire de sa poche une lanterne sourde  
et examine ses rossignols.)

MONTE-CRISTO

Mais je ne me trompe pas, c'est... (Ali présente une arme à Monte-Cristo.) Ne bouge pas, et laisse là ta hache ; nous n'avons pas besoin d'armes, ici.

(Il ôte vivement sa redingote et son gilet, et tire d'une armoire une soutane, un chapeau de prêtre, le costume du père Busoni, enfin.)

CADEROUSSE

Je crois que voilà mon affaire. Ah ! ah ! voyons, petite serrure, ma mie, ne fais pas trop la difficile ; c'est un ami, voyons !... Ah ! ce n'est pas bien, cela ; tu sais que je ne voudrais pas me fâcher.

MONTE-CRISTO, s'habillant

Oui, oui, va, tu les useras tous les uns après les autres avant d'y arriver.

CADEROUSSE

Oh ! oh ! celui qui a fabriqué cette serrure était un malin ; je lui signerai son brevet quand il voudra. Mais, tron de l'air ! elle ne s'ouvrira donc pas, cette maudite serrure !

MONTE-CRISTO, à Ali

Demeure ici, et, quelque chose qui se passe, quelque bruit que tu entendes, n'entre et ne te montre que si je t'appelle par ton nom.

(Monte-Cristo, déguisé en moine, une bougie à la main, entre dans la chambre où travaille Caderousse.

Caderousse voit la chambre qui s'éclaire, et se retourne.)

CADEROUSSE, se retournant

Le père Busoni !

MONTE-CRISTO

Eh bien, sans doute, le père Busoni lui-même en personne. Et je suis bien aise que vous me reconnaissiez, mon cher monsieur Caderousse ; cela prouve que vous avez bonne mémoire ; car, si je ne me trompe, voilà tantôt dix ans que nous ne nous sommes vus.

CADEROUSSE

Mon père ! mon père !

MONTE-CRISTO

Eh bien, nous venons donc voler le comte de Monte-Cristo ?

CADEROUSSE

Mon père, je vous prie de croire... Mon père, je vous jure...

MONTE-CRISTO

Un carreau coupé, une lanterne sourde, un trousseau de rossignols, un secrétaire à demi-forcé ; allons ! je vois que vous êtes

toujours le même, monsieur l'assassin ! Vous avez donc fini votre temps, que je vous voie en train de vous faire reconduire d'où vous venez ?

CADEROUSSE

Mon père, je n'avais pas fini mon temps.

MONTE-CRISTO

Comment êtes-vous ici, au lieu d'être là-bas, alors ; à Paris, au lieu d'être à Toulon ?

CADEROUSSE

Mon père, j'ai été délivré par quelqu'un.

MONTE-CRISTO

Ce quelqu'un-là a rendu un fameux service à la société. Ainsi, vous êtes forçat évadé ?

CADEROUSSE

Hélas ! oui, mon père.

MONTE-CRISTO

Mauvaise récidive ! cela vous conduira tout droit à la place Saint-Jacques, mon cher monsieur Caderousse.

CADEROUSSE

Mon père, je cède à un entraînement.

MONTE-CRISTO

Tous les criminels disent cela.

CADEROUSSE

Le besoin...

MONTE-CRISTO

Laissez donc ! le besoin ne peut pas conduire un homme à venir forcer un secrétaire ! Et, quand le bijoutier Joannès venait de vous compter quarante-cinq mille francs en échange du diamant que je vous avais donné, et que vous l'avez tué pour avoir l'argent et le diamant, était-ce aussi le besoin ?

CADEROUSSE

Pardon, mon père ! vous m'avez déjà sauvé une première fois, sauvez-moi encore une seconde.

MONTE-CRISTO

Cela ne m'encourage pas, vous comprenez bien.

CADEROUSSE

Êtes-vous son ami, mon père, ou bien avez-vous là des gendarmes tout prêts à me prendre ?

MONTE-CRISTO

Je suis seul, et j'aurai encore pitié de vous, et je vous laisserai aller, au risque des nouveaux malheurs que peut entraîner ma faiblesse, si vous me dites toute la vérité.

CADEROUSSE

Oh ! mon père, je puis bien dire que vous êtes mon sauveur, vous !

MONTE-CRISTO

Comment vous êtes-vous évadé du bagne ?

CADEROUSSE

Eh bien, voilà : nous travaillions à Saint-Mandrier, près de Toulon. Connaissez-vous Saint-Mandrier ?

MONTE-CRISTO

Oui.

CADEROUSSE

Eh bien, pendant qu'on dormait, de midi à une heure...

MONTE-CRISTO

Des forçats qui font la sieste ! plaignez donc ces gaillards-là !

CADEROUSSE

Dame, on ne peut pas toujours travailler, on n'est pas des chiens...

MONTE-CRISTO

Heureusement pour les chiens !

CADEROUSSE

Pendant donc qu'on faisait la sieste, nous nous sommes éloignés un peu, nous avons scié nos fers avec une lime que nous avait donné un Anglais, et nous nous sommes sauvés à la nage.

MONTE-CRISTO

Et qu'est devenu votre compagnon ?

CADEROUSSE

Benedetto ?

MONTE-CRISTO

Ah ! il se nommait Benedetto ?

CADEROUSSE

Oui. Ce qu'il est devenu, je n'en sais rien ; nous nous sommes séparés à Hyères, et nous ne nous sommes pas revus depuis.

MONTE-CRISTO

Vous mentez !

CADEROUSSE

Mon père !

MONTE-CRISTO

Cet homme est encore votre ami, votre complice, peut-être.

CADEROUSSE

Oh ! mon père !

MONTE-CRISTO

Depuis que vous avez quitté Toulon, comment avez-vous vécu ? Répondez !

CADEROUSSE

Comme j'ai pu.

MONTE-CRISTO

Vous mentez ! vous avez reçu de l'argent qu'il vous a donné.

CADEROUSSE

Eh bien, c'est vrai, Benedetto est devenu le fils d'un grand seigneur.

MONTE-CRISTO

Et comment nommez-vous ce grand seigneur ?

CADEROUSSE

Le comte de Monte-Cristo, celui-là chez qui nous sommes.

MONTE-CRISTO

Benedetto, le fils du comte ?

CADEROUSSE

Dame, il faut bien le croire, puisque le comte lui a trouvé un faux père, puisque le comte lui fait quatre mille francs par mois, puisque le comte lui laisse cinq cent mille francs par son testament.

MONTE-CRISTO

Ah ! ah ! je commence à comprendre... Et quel nom porte-t-il ?

CADEROUSSE

Il s'appelle Andrea Cavalcanti.

MONTE-CRISTO

Alors, c'est ce jeune homme que le comte de Monte-Cristo reçoit chez lui et qui va épouser mademoiselle Danglars ?

CADEROUSSE

Justement.

MONTE-CRISTO

Et vous souffrez cela, misérable, vous qui connaissez sa vie et ses flétrissures ?

CADEROUSSE

Pourquoi voulez-vous que j'empêche un camarade de réussir ?

MONTE-CRISTO

C'est juste ! ce n'est pas à vous de prévenir M. Danglars, c'est à moi.

CADEROUSSE

Ne faites pas cela, mon père.

MONTE-CRISTO

Et pourquoi ?

CADEROUSSE

Parce que c'est notre pain que vous nous ferez perdre.

MONTE-CRISTO

Et vous croyez que, pour conserver le pain à des misérables comme vous, je me ferai complice de leurs crimes ?

CADEROUSSE

Mon père !

MONTE-CRISTO

Je dirai tout.

CADEROUSSE

À qui ?

MONTE-CRISTO

À M. Danglars.

CADEROUSSE, frappant Monte-Cristo  
d'un coup de couteau

Tron de l'air ! tu ne diras rien... Ah ! mille tonnerres, il est  
cuirassé.

MONTE-CRISTO plie Caderousse sous lui  
et lui met le pied sur la tête

Je ne sais qui me retient de te briser le crâne, scélérat !

CADEROUSSE

Grâce ! grâce !

MONTE-CRISTO

Relève-toi.

CADEROUSSE

Tudieu ! quel poignet vous avez, mon père !

MONTE-CRISTO

Silence ! Dieu me donne la force de dompter une bête féroce  
comme toi ; souviens-toi de cela, misérable ! et t'épargner en ce  
moment est encore servir les desseins de Dieu !

CADEROUSSE

Ouf !

MONTE-CRISTO

Prends cette plume et ce papier, et écris ce que je vais te  
dicter.

CADEROUSSE

Je ne sais pas écrire.

MONTE-CRISTO

Tu mens ! Prends cette plume et écris.

CADEROUSSE

J'écris.

MONTE-CRISTO, dictant

« Monsieur, l'homme à qui vous destinez votre fille est un  
ancien forçat échappé avec moi du bagne de Toulon ; il portait le  
n° 59, et moi le n° 58. Il se nomme Benedetto ; mais il ignore son  
véritable nom, n'ayant jamais connu ses parents. » Signe.

CADEROUSSE

Mais vous voulez donc me perdre ?

MONTE-CRISTO

Si je voulais te perdre, imbécile, je te traînerais jusqu'au premier corps de garde. D'ailleurs, à l'heure où le billet sera rendu à son adresse, il est probable que tu n'auras plus rien à craindre.

CADEROUSSE, signant

Voilà.

MONTE-CRISTO

L'adresse maintenant. « À monsieur le baron Danglars, rue de la Chaussée-d'Antin. » (Il prend le billet.) C'est bien. Va-t'en maintenant.

CADEROUSSE

Par où ?

MONTE-CRISTO

Par où tu es venu.

CADEROUSSE

Vous voulez que je sorte par cette fenêtre ?

MONTE-CRISTO

Tu es bien entré par là.

CADEROUSSE

Vous méditez quelque chose contre moi, mon père.

MONTE-CRISTO

Imbécile ! que veux-tu que je médite ?

CADEROUSSE

Pourquoi ne pas m'ouvrir la porte ?

MONTE-CRISTO

À quoi bon réveiller le concierge ?

CADEROUSSE

Mon père, dites que vous ne voulez pas ma mort.

MONTE-CRISTO

Je veux ce que Dieu veut.

CADEROUSSE

Jurez-moi que vous ne me frapperez point tandis que je descendrai.

MONTE-CRISTO

Sot et lâche que tu es !

CADEROUSSE

Dites tout de suite ce que vous voulez faire de moi.

MONTE-CRISTO

J'en ai voulu faire un homme heureux, et je ne suis parvenu qu'à en faire un assassin.

CADEROUSSE

Mon père, tentez une dernière épreuve.

MONTE-CRISTO

Soit ; tu sais que je suis homme de parole !

CADEROUSSE

Oh ! oui.

MONTE-CRISTO

Écoute. Si tu rentres chez toi sain et sauf...

CADEROUSSE

À moins que ce ne soit de vous, qu'ai-je à craindre ?

MONTE-CRISTO

Si tu rentres chez toi sain et sauf, quitte Paris, quitte la France, et, partout où tu seras, tant que tu te conduiras honnêtement, je te ferai passer une petite pension ; car, si tu rentrez chez toi sain et sauf...

CADEROUSSE

Eh bien ?

MONTE-CRISTO

Je croirai que Dieu t'a pardonné, et je te pardonnerai aussi.

CADEROUSSE

Vrai ! vous me faites mourir de peur, mon père !

MONTE-CRISTO, lui montrant la fenêtre

Allons, va-t'en ! (Caderousse met le pied sur l'échelle.) Maintenant, descends.

(Il s'approche de Caderousse et l'éclaire.)

CADEROUSSE

Que faites-vous ! s'il passait une patrouille !

Scène III  
Monte-Cristo, Ali.

Ali vient toucher l'épaule de Monte-Cristo. Tous deux passent dans le cabinet, et regardent un instant à la fenêtre.

MONTE-CRISTO

Oui, je m'en doutais, cet autre homme qui guette, c'est Andrea ; c'est lui qui m'avait écrit, espérant que je tuerais le voleur sans explication, et qu'ainsi il serait débarrassé d'un complice, et, comme je ne l'ai pas tué, c'est lui-même qui va....

CADEROUSSE, du dehors

Au secours ! au meurtre ! à l'assassin !... Ah !...

MONTE-CRISTO

Ali, va chercher cet homme et apporte-le ici.

Scène IV  
Monte-Cristo, seul.

Ô Providence ! Providence !...

Scène V  
Monte-Cristo, Ali, Caderousse.

CADEROUSSE

Ah ! à moi ! au secours !

MONTE-CRISTO

Qu'y a-t-il ?

CADEROUSSE

À moi ! au secours ! on m'a assassiné !... Oh ! quels coups ! oh ! que de sang !

MONTE-CRISTO

Ali, va chercher M. de Villefort, et, en même temps, ramène un médecin.

(Ali sort.)

CADEROUSSE

Oui, un médecin, un médecin ! Je sais bien qu'il ne me sauvera point la vie ; mais peut-être me donnera-t-il des forces pour

faire ma déclaration. Je veux faire ma déclaration.

MONTE-CRISTO

Sur quoi ?

CADEROUSSE

Sur mon assassin !

MONTE-CRISTO

Vous le connaissez donc ?

CADEROUSSE

Oui, je le connais : c'est Benedetto. Oh ! qu'il vienne donc quelqu'un à qui je puisse dénoncer le misérable.

MONTE-CRISTO

Voulez-vous que j'écrive votre déposition ? Vous la signerez.

CADEROUSSE

Oh ! oui ! oui !

MONTE-CRISTO, écrivant

« Je meurs assassiné par mon compagnon de chaîne, à Toulon, sous le n° 59 ; il s'appelle Benedetto. »

CADEROUSSE

Dépêchez-vous ! dépêchez-vous ! je ne pourrai plus signer. (Il signe.) Vous raconterez le reste, mon père ; car vous saviez tout...

MONTE-CRISTO

Oui, je savais tout.

CADEROUSSE

Et vous ne m'avez pas averti ! Vous saviez que j'allais être tué en sortant d'ici, et vous ne m'avez pas averti !

MONTE-CRISTO

Non ; car, dans la main de Benedetto, je voyais la justice de Dieu !

CADEROUSSE

Oh ! la justice de Dieu ! Vous croyez donc à la justice de Dieu, vous ?

MONTE-CRISTO

Si j'avais eu le malheur de n'y pas croire jusqu'aujourd'hui, j'y croirais en te voyant.

CADEROUSSE, levant les poings au ciel

Oh !

MONTE-CRISTO

Tu nies la Providence ? Eh bien, la preuve qu'il y en a une, c'est que tu es là gisant, désespéré, reniant Dieu, et que, moi, je suis debout devant toi, riche, heureux, sain et sauf, joignant les mains vers ce Dieu auquel tu essayes de ne pas croire, et qui t'épouvante cependant au fond du cœur.

CADEROUSSE

Mais qui êtes-vous donc, alors ?

MONTE-CRISTO, approchant la bougie de son visage

Regarde-moi bien.

CADEROUSSE

Eh bien, le père Busoni. Après ?

MONTE-CRISTO

Regarde !

CADEROUSSE

Le comte de Monte-Cristo, que j'ai vu au télégraphe.

MONTE-CRISTO

Je ne dois être pour toi ni le père Busoni, ni le comte de Monte-Cristo. Regarde bien... Cherche plus loin dans tes souvenirs... Regarde ! regarde !

CADEROUSSE

En effet, il me semble que je vous ai vu déjà, il y a longtemps ; que je vous ai connu autrefois ; que je vous...

MONTE-CRISTO

Oui, tu m'as vu ; oui, tu m'as connu ; oui, tu m'as trahi.

CADEROUSSE

Attendez ! attendez donc !... Les allées de Meilhan... L'auberge de la Réserve... *Le Pharaon*... Vous êtes... vous êtes... vous êtes Edmond Dantès !

MONTE-CRISTO

Crois-tu maintenant ?

CADEROUSSE

Je crois !... je crois !... Mon Dieu, Seigneur, pardonnez-moi de

vous avoir renié... Mon Dieu, Seigneur, vous êtes bien le père et le juge des hommes sur la terre... Mon Dieu, Seigneur, pardonnez-moi. Je meurs ! je meurs !

(Il tombe mort.)

MONTE-CRISTO

Mort !

### Scène VI

Monte-Cristo, Villefort, M. d'Avrigny.

VILLEFORT

Vous nous avez appelé, monsieur le comte ?

MONTE-CRISTO

Oui ; mais vous arrivez trop tard.

M. D'AVRIGNY

Mort !

MONTE-CRISTO

Voilà ce qu'il a écrit avant de mourir ; tenez.

VILLEFORT

Caderousse ! Cet homme se nomme Caderousse ?

MONTE-CRISTO

Il paraît. Le connaissez-vous donc, monsieur de Villefort ?

VILLEFORT

Non ! non ! (À part.) Encore un souvenir de l'innocent que j'ai fait condamner à Marseille. Faites votre procès-verbal, monsieur d'Avrigny. Moi, je vais donner des ordres pour qu'on poursuive l'assassin.

MONTE-CRISTO, le regardant

Mon Dieu ! votre justice se fait parfois attendre ; mais alors elle ne descend du ciel que plus complète.

## ACTE QUATRIÈME

### SEPTIÈME TABLEAU

*Le cabinet de Monte-Cristo.*

#### Scène première

Monte-Cristo, assis devant une table sur laquelle est déployée une carte géographique ; Bertuccio, debout près de lui.

MONTE-CRISTO

Monsieur, les affaires qui m'ont amené à Paris s'avancent ; il se peut que je parte d'un moment à l'autre. Je veux, à compter d'aujourd'hui, des relais de six lieues en six lieues sur la route du Nord et sur la route du Midi, attendu que je ne sais pas encore laquelle des deux routes je prendrai. Allez ! (Bertuccio rencontre Baptistin.) Qu'y a-t-il ?

BERTUCCIO

M. de Villefort, qui fait demander si Son Excellence est visible.

MONTE-CRISTO

Allons, voilà votre tremblement qui vous reprend ! Passez par ici, voyons, j'ai pitié de vous. (Il fait sortir Bertuccio par une porte latérale. À Baptistin.) Introduisez M. de Villefort.

#### Scène II

Monte-Cristo, Villefort.

VILLEFORT

Je vous demande pardon, monsieur le comte, de vous déranger ; mais vous comprenez qu'après l'événement dont vous avez failli être la victime, j'aurai plus d'une fois besoin de recourir à vous pour des renseignements.

MONTE-CRISTO

Monsieur, je suis à vos ordres.

VILLEFORT

Je ne vous dérange pas ?

MONTE-CRISTO

Non, monsieur ; vous le voyez, je voyageais.

VILLEFORT

Sur la carte... Monsieur, je voulais vous demander si vous ne pouviez ajouter, sur l'assassin de votre assassin, quelques renseignements qui nous aident à le reconnaître.

MONTE-CRISTO

Est-ce que la police ne le tient pas encore ?

VILLEFORT

Elle croit être sur ses traces, monsieur.

MONTE-CRISTO

Diable, monsieur ! ses traces peuvent la mener loin, si l'assassin a toujours couru depuis le moment de l'assassinat ; je croyais cependant que, grâce aux deux billets qu'avait écrits le mourant, c'était chose facile que de mettre la main sur ce jeune Corse.

VILLEFORT

Deux billets, monsieur ! je n'ai connaissance que d'un seul : en avait-il écrit deux ?

MONTE-CRISTO

Comment ! je ne vous ai pas remis deux billets ?

VILLEFORT

Non, je vous jure.

MONTE-CRISTO

Excusez-moi, monsieur ; j'étais troublé sans doute ; comment donc ai-je fait cela ? Mais je suis certain, en vérité, qu'il y avait un second billet, un billet qui contenait l'adresse et même le nom du jeune homme ; car c'est un jeune homme.

VILLEFORT

Oh ! monsieur, ce billet est de la plus haute importance ; il faut, vous le comprenez bien, que ce billet se retrouve.

MONTE-CRISTO

Comment donc ! Aussi se retrouvera-t-il, j'en suis bien sûr. Je le ferai chercher, monsieur... Mais, pardon, je crois que l'on m'appelle !

VILLEFORT

Faites, monsieur, faites...

## Scène III

Les mêmes, Maximilien.

MAXIMILIEN

Monsieur le comte ! monsieur le comte !

MONTE-CRISTO, courant à lui

Morel ! qu'y a-t-il ?

MAXIMILIEN

Ah ! monsieur le comte !... si vous saviez !... quel malheur !

VILLEFORT

Un malheur !... Vous sortez de chez moi ?

MAXIMILIEN, stupéfait

M. de Villefort !

VILLEFORT

Parlez, monsieur ! parlez !

MAXIMILIEN

Oui, monsieur, j'étais chez vous... Je venais...

VILLEFORT

Eh bien ?

MAXIMILIEN

Monsieur !... Barrois, le vieux domestique... il s'appelle Barrois.

VILLEFORT

Barrois, oui...

MAXIMILIEN

Il a été pris d'un mal subit ; il s'est évanoui, il est mort.

VILLEFORT

Mort ! mort !... Oh !

(Il va pour s'élaner dehors.)

MAXIMILIEN

Mais ce n'est pas tout, monsieur ! ce n'est pas tout !

MONTE-CRISTO

Qu'y a-t-il donc ?

VILLEFORT

Ce n'est pas tout ?

MAXIMILIEN

Une autre personne... (À lui-même.) Oh ! mon Dieu, pourquoi est-il là ?

VILLEFORT

Une autre personne, dites-vous ?

MAXIMILIEN

Mademoiselle Valentine, monsieur ! elle vient de perdre connaissance ; elle est tombée inanimée.

VILLEFORT

Ma fille ! ma fille aussi !... (À part.) Oh ! qu'allais-je dire ? (Se remettant.) D'effroi sans doute, de saisissement ?

MAXIMILIEN

Je ne sais, monsieur ; mais, pour Barrois et mademoiselle Valentine, mêmes symptômes : des vertiges, des déchirements, des convulsions... Mademoiselle Valentine souffre bien, monsieur !

(Il suffoque.)

VILLEFORT

Oh ! mais c'est trop !... n'est-ce pas, messieurs ?... Trois morts, coup sur coup, dans cette maison... Et Valentine !... Valentine qui souffre !... On dirait que ma maison est maudite... Excusez-moi, messieurs, excusez-moi !... Je ne sais plus ce que je dis ! je ne sais plus ce que je fais !... Adieu !

(Il sort égaré.)

#### Scène IV

Monte-Cristo, Maximilien.

MONTE-CRISTO

L'œuvre a marché !... Eh bien, Maximilien, qu'y a-t-il ? Vous êtes pâle, votre front ruisselle de sueur.

MAXIMILIEN

Comte, nous sommes seuls, n'est-ce pas ?

MONTE-CRISTO

Oui.

MAXIMILIEN

Devant le malheureux père, je n'ai rien pu vous dire, comte ; Barrois est empoisonné ! Valentine est empoisonnée !

MONTE-CRISTO

Êtes-vous fou, Morel ?

MAXIMILIEN

Je vous dis que toutes ces morts ne sont point naturelles, je vous dis qu'il y a dans tout cela quelque manœuvre infernale, dont personne n'a le secret, excepté M. de Villefort, M. d'Avrigny et moi...

MONTE-CRISTO

Comment, vous, Morel ?

MAXIMILIEN

Écoutez : le soir de la mort de madame de Saint-Méran, le soir même où vous êtes venu dans la maison, j'étais caché dans un massif ; j'ai entendu M. d'Avrigny dire...

MONTE-CRISTO

Eh bien ?

MAXIMILIEN

Dire que cette mort, il fallait l'attribuer au poison.

MONTE-CRISTO

Ah !... Et M. de Villefort laisse empoisonner comme cela chez lui, sans s'en inquiéter autrement ? Je le croyais plus sévère que cela, notre magistrat.

MAXIMILIEN

Oui ; mais, cette fois, sans doute, il va s'émouvoir ; car, cette fois, M. d'Avrigny s'est non-seulement expliqué tout haut sur le genre de mort, mais encore il a nommé le poison.

MONTE-CRISTO

Et quel poison a-t-il nommé ?

MAXIMILIEN

De peur de l'oublier, je l'ai écrit sur mes tablettes. Lisez.

MONTE-CRISTO

Ah ! diable !

MAXIMILIEN

Ce poison est donc bien dangereux, comte ?

MONTE-CRISTO

Mortel !

MAXIMILIEN

Mortel... Oh ! mon Dieu ; que me dites-vous là ?

MONTE-CRISTO

Que vous importe donc, à vous, Morel, les malheurs qui frappent M. de Villefort ? Un ange exterminateur semble désigner cette maison à la colère du Seigneur ; qui vous dit que ce n'est point la colère de Dieu, ou plutôt sa justice, qui se promène dans cette maison ? Maximilien, Maximilien, détournez la tête, croyez-moi, et laissez passer la justice de Dieu.

MAXIMILIEN

Mais, comte, comte ! comprenez donc que je viens à vous au contraire pour sauver ce qui reste vivant de cette malheureuse maison, pour sauver Valentine, qui va mourir.

MONTE-CRISTO

Sauver Valentine ? Eh ! que m'importe à moi, qu'une jeune fille que je ne connais pas, que j'ai aperçue à peine, meure ou vive ! Que m'importe !... Assassin ou victime, dans la maison de M. de Villefort, je n'ai pas de préférence.

MAXIMILIEN

Mais moi, moi, comte, je l'aime !

MONTE-CRISTO, bondissant

Vous aimez qui ?

MAXIMILIEN

J'aime éperdument, j'aime en insensé, j'aime en homme qui donnerait tout son sang pour lui épargner une larme, j'aime Valentine de Villefort, qu'on assassine en ce moment ! Entendez-vous bien ? je l'aime et je demande à Dieu et à vous comment il faut faire pour la sauver.

MONTE-CRISTO

Oh ! malheureux ! malheureux ! tu aimes Valentine, cette fille d'une race maudite. Oh ! oh ! oh ! et tu ne m'as pas prévenu !

MAXIMILIEN

Comte ! comte ! je ne vous comprends pas.

MONTE-CRISTO

Oh ! moi qui regardais, spectateur impassible et curieux, moi qui regardais le développement de cette lugubre tragédie, moi qui, pareil au mauvais ange, riais peut-être du mal que font les hommes, voilà qu'à mon tour je me sens mordu par le serpent dont je regardais la marche tortueuse, et mordu au cœur.

MAXIMILIEN

Comte !

MONTE-CRISTO

Allons, ne perdons pas de temps ; dites-moi comment cela est arrivé, dites-moi où en est Valentine ?

MAXIMILIEN

Valentine a demandé, il y a une demi-heure, un verre d'eau sucrée qui lui a été apporté par la femme de chambre de madame de Villefort ; elle y a trempé ses lèvres à peine, et, trouvant un goût amer à cette eau, l'a rendue à la femme de chambre, qui l'a déposée dans le vestibule. En ce moment, Barrois revenait d'une course, il avait très-chaud, il a trouvé le verre, il l'a vidé ; voilà comment lui est mort et comment l'autre va peut-être mourir.

MONTE-CRISTO

Rien n'est perdu, puisqu'elle vit.

MAXIMILIEN

Faites attention, comte, que vous avez dit que rien n'était perdu.

MONTE-CRISTO

Retournez tranquillement chez vous, Maximilien ; je vous commande de ne pas tenter une démarche, de ne pas laisser flotter sur votre visage l'ombre d'une préoccupation.

MAXIMILIEN

Ah ! mon ami, sauvez Valentine !

MONTE-CRISTO

J'ai besoin d'être seul. Allez.

Scène V

Monte-Cristo, Bertuccio.

Le comte frappe deux fois sur un timbre.

MONTE-CRISTO

Bertuccio !... Monsieur Bertuccio, faites appeler mon architecte ; il a le plan de la maison voisine de celle-ci ; il faut qu'il me fasse une porte derrière ce tableau. Le reste me regarde. Je désire trouver la chose faite dans deux heures, vous entendez ?

BERTUCCIO, saluant

Oui, monsieur le comte !

HUITIÈME TABLEAU

*La chambre de Valentine.*

Scène première

Valentine, couchée ; madame Danglars,  
puis une garde-malade.

MADAME DANGLARS, entrant

Soyez tranquille, je ne reste que cinq minutes, le temps de lui demander de ses nouvelles et de lui faire tous les compliments d'Eugénie. Mais où est-elle donc ?

VALENTINE, écartant le rideau avec sa main

Ici, chère madame.

MADAME DANGLARS

Vous gardez le lit, ma belle ? Oh ! mon Dieu, c'est ce que l'on m'avait dit ; aussi ai-je voulu, si tard qu'il soit, entrer et vous embrasser. Mais qu'avons-nous donc ?

VALENTINE

Depuis la dernière visite que vous avez bien voulu nous faire, je suis souffrante.

MADAME DANGLARS

Vous avez la fièvre ?

VALENTINE

Et même parfois du délire. Oh ! c'est un état étrange, allez ! Il me semble que je vois, la nuit, les personnes que j'ai l'habitude de voir le jour ; alors, les meubles deviennent mobiles, les portes s'ouvrent sans bruit, les murailles elles-mêmes semblent craquer. Je vois entrer des ombres qui s'approchent de mon lit, qui s'en éloignent, les unes menaçantes, les autres avec le sourire sur les lèvres.

MADAME DANGLARS

Mais dormez-vous ou veillez-vous pendant ces visions ?

VALENTINE

Je ne sais, madame ; mon état tient à la fois de la veille et du sommeil.

LA GARDE-MALADE

Mademoiselle, voici votre potion pour la nuit. C'est M. d'Avrigny qui vous l'envoie. Il l'a préparée lui-même, et, vous le voyez, le cachet est intact.

VALENTINE

Merci, ma bonne.

MADAME DANGLARS

Oh ! que de précautions, ma chère enfant !

VALENTINE

Vous savez combien M. d'Avrigny nous aime, et il veut absolument que je vive.

MADAME DANGLARS

Il a bien raison ! et nous aussi, mon enfant, nous voulons que vous viviez. Dépêchez-vous donc de guérir, et, en attendant, au lieu de faire tous ces vilains rêves que vous dites, dormez, chère enfant, dormez !

LA GARDE-MALADE

Avez-vous encore besoin de moi, mademoiselle ?

VALENTINE

Non, de la nuit, madame.

MADAME DANGLARS

Bonne nuit, chère Valentine !

VALENTINE

Bonsoir.

## Scène II

Valentine, seule.

Bonne nuit !... Oui, la nuit serait bonne si, au milieu de toutes ces ombres que la fièvre secoue autour de moi, je voyais apparaître mon pauvre Maximilien. Pourquoi donc toutes ces précautions de M. d'Avrigny, ces bouteilles cachetées, ces potions préparées par lui-même ? Onze heures et demie. Mon Dieu ! mon Dieu ! voilà la fièvre qui me prend... Cette bibliothèque, il me semble qu'elle s'ouvre, que quelqu'un en sort, qu'une ombre s'avance vers mon lit. Buvons ! quand j'ai bu, pendant un instant, je souffre moins.

## Scène III

Valentine, Monte-Cristo.

MONTE-CRISTO, qui a ouvert la porte  
de la bibliothèque, et qui s'est avancé  
vers le lit, arrêtant la main de Valentine

Attendez ! (Il goûte la potion et lui donne le verre ensuite.) Buvez, maintenant.

VALENTINE

Oh ! c'est la première fois qu'une de mes visites me parle. Qui êtes-vous ?

MONTE-CRISTO, un doigt sur la bouche

Silence !... n'appellez pas, ne vous effrayez pas, n'ayez pas même au fond du cœur l'éclair d'un soupçon ou l'ombre d'une inquiétude. L'homme que vous voyez devant vous – car cette fois vous avez raison, Valentine, et ce n'est point une illusion –, cet homme est le plus tendre père et le plus respectueux ami que vous puissiez rêver.

VALENTINE

Mon Dieu !

MONTE-CRISTO

Écoutez-moi, ou plutôt regardez-moi ; voyez mes yeux rougis, voyez mon visage plus pâle que d'habitude ; c'est que, depuis trois nuits, je n'ai pas fermé l'œil un seul instant ; depuis trois nuits, je veille sur vous, je vous protège, je vous conserve à notre ami Maximilien.

VALENTINE

Maximilien ! Il vous a donc tout dit ?

MONTE-CRISTO

Oui ; quand il vous a quittée dans le jardin, au moment de la mort du pauvre Barrois, c'était pour venir chez moi, c'était pour tout me dire ; car il m'aime tant, pauvre Maximilien ! qu'il me croit une puissance surhumaine. Oui, il m'a tout dit, votre âme de vierge, votre cœur d'ange. Il m'a dit que votre vie était sa vie ; que, si vous mouriez, il se tuerait, et je lui ai promis, moi, que vous vivriez.

VALENTINE

Vous lui avez promis que je vivrais ?

MONTE-CRISTO

Oui.

VALENTINE

Vous venez de me parler de protection et de vigilance ; êtes-vous donc médecin ?

MONTE-CRISTO

Oui, et le meilleur que le ciel puisse vous envoyer en ce moment, croyez-moi.

VALENTINE

Vous dites que vous avez veillé. Où cela ? comment cela ? Je ne vous ai pas vu.

MONTE-CRISTO

Derrière la porte de cette bibliothèque.

VALENTINE

En effet, cette porte qui vous a donné passage. Comment

donc... cette porte... ?

MONTE-CRISTO

J'ai acheté la maison voisine, et, cette porte, je l'ai fait ouvrir.

VALENTINE

Monsieur ! ce que vous avez fait là...

MONTE-CRISTO

Valentine, pendant cette longue veille, j'ai vu quelles gens venaient chez vous, quels aliments on vous préparait, quelles boissons on vous a servies ; puis, quand ces boissons me paraissaient dangereuses, j'entrais comme je viens d'entrer, je vidais votre verre, et je substituais au poison un breuvage bienfaisant qui, au lieu de la mort qui vous était préparée, faisait circuler la vie dans vos veines.

VALENTINE

Le poison ! la mort ! que dites-vous donc là, monsieur ?

MONTE-CRISTO

Chut !... Voilà comment vous avez vécu trois nuits, Valentine ; mais moi, comment vivais-je ? Oh ! les cruelles heures que vous m'avez fait passer ! oh ! les effroyables tortures que vous m'avez fait subir, quand je voyais verser dans votre verre le poison mortel, quand je craignais que vous n'eussiez le temps de boire avant que je l'eusse répandu par la fenêtre.

VALENTINE

Mais, si vous avez vu verser le poison dans mon verre, vous avez vu la personne qui le versait ?

MONTE-CRISTO

Oui.

VALENTINE

Vous l'avez vue ?

MONTE-CRISTO

Oui.

VALENTINE

Oh ! ce que vous me dites est horrible, ce que vous me faites croire est infernal. Quoi ! dans la maison de mon père ! quoi ! dans ma chambre ! quoi ! sur mon lit de souffrance on continue

de m'assassiner !... Oh ! retirez-vous, monsieur ! vous tentez ma conscience, vous blasphémez la bonté divine ! Cela n'est pas !

MONTE-CRISTO

Êtes-vous la première que cette main frappe, Valentine ? N'avez-vous pas vu tomber autour de vous M. de Saint-Méran, madame de Saint-Méran, Barrois ? Voyons, ne connaissez-vous pas la personne qui en veut à votre vie ?

VALENTINE

Non. Pourquoi quelqu'un désirerait-il ma mort ?

MONTE-CRISTO

Vous ne le soupçonnez pas ?

VALENTINE

Non.

MONTE-CRISTO, écoutant

Vous allez la connaître, alors.

VALENTINE

Comment cela ?

MONTE-CRISTO

Parce que, ce soir, vous n'avez ni la fièvre ni le délire ; parce que, ce soir, vous êtes bien éveillée ; parce que voilà minuit qui va sonner, et que c'est l'heure des assassins.

VALENTINE, s'essuyant le front

Mon Dieu ! mon Dieu !

MONTE-CRISTO

Valentine, appelez toutes vos forces à votre secours, comprimez votre cœur dans votre poitrine, arrêtez votre voix dans votre gorge, feignez de dormir. Vous verrez ! vous verrez !

VALENTINE

J'entends du bruit, il me semble.

MONTE-CRISTO

Pas un geste, pas un mot ; qu'on vous croie endormie, sans quoi l'on vous tuerait peut-être avant que j'eusse le temps de vous secourir.

(Il rentre dans la bibliothèque.)

Scène IV  
Valentine, seule.

(Scène de silence pendant laquelle elle écoute minuit sonner à la pendule ; au dernier coup, la porte de madame de Villefort s'ouvre. Madame de Villefort apparaît. Valentine, soulevée sur son coude, se laisse retomber sur l'oreiller, puis attend. Madame de Villefort s'approche, verse dans le verre le contenu d'une fiole. Valentine fait un mouvement, madame de Villefort s'efface vivement à la tête du lit. Après un instant, elle avance la tête, regarde Valentine ; puis, pas à pas, presque à reculons, elle se retire.)

Scène V  
Valentine, Monte-Cristo.

Tandis que la porte de madame de Villefort se referme,  
celle de Monte-Cristo s'ouvre, et le comte reparait.

MONTE-CRISTO

Eh bien, doutez-vous encore ?

VALENTINE

Oh ! mon Dieu !

MONTE-CRISTO

Vous avez vu ?

VALENTINE

Hélas !

MONTE-CRISTO

Vous avez reconnu ?

VALENTINE

Oui ; mais je n'y puis croire.

MONTE-CRISTO

Alors, vous aimez mieux mourir et faire mourir Maximilien ?

VALENTINE

Mais ne puis-je donc quitter la maison ? ne puis-je me sauver ?

MONTE-CRISTO

Valentine, la main qui vous poursuit vous atteindra partout.

Tenez, si vous aviez bu ce que madame de Villefort vient de verser dans ce verre, Valentine, vous étiez perdue !

(Il jette le contenu du verre par la fenêtre.)

VALENTINE

Oh ! mon Dieu ! pourquoi donc me poursuit-elle ainsi ? Je ne lui ai jamais fait de mal.

MONTE-CRISTO

Mais vous êtes riche, Valentine ; mais vous avez deux cent mille livres, vous les enlevez à son fils.

VALENTINE

Édouard ! malheureux enfant ! Et c'est pour lui que l'on commet tous ces crimes ? Pauvre Édouard ! Oh ! pourvu que tout cela ne retombe pas sur lui !

MONTE-CRISTO

Vous êtes un ange, Valentine !

VALENTINE

Et c'est dans l'esprit d'une femme qu'un pareil projet a pris naissance ! Oh ! mon Dieu ! oh ! mon Dieu !

MONTE-CRISTO

Valentine, votre ennemie est vaincue du moment que nous l'avons devinée. Vous vivrez pour être heureuse et rendre un noble cœur heureux ; mais, pour vivre, Valentine, il faut avoir toute confiance en moi.

VALENTINE

Ordonnez ; que faut-il faire ?

MONTE-CRISTO

Prendre aveuglément ce que je vous donnerai.

VALENTINE

Eh bien, monsieur, disposez de moi. Mon Dieu ! mon Dieu ! que va-t-il donc arriver ?

MONTE-CRISTO

Quelque chose qui arrive, Valentine, ne vous épouvantez pas ; si vous souffrez, si vous perdez la vue, ne craignez pas ; si vous vous réveillez sans savoir où vous êtes, n'ayez pas peur, dussiez-vous, en vous réveillant, vous trouver dans quelque caveau sépul-

cral ou clouée dans quelque bière : quelqu'un veille sur vous.  
(Un orage commence ; éclairs pâles et rares ; tonnerre lointain.)

VALENTINE

Laissez-moi prier un instant. (Elle prie.) Donnez, maintenant.  
(Monte-Cristo lui présente une pastille dans un drageoir.)

MONTE-CRISTO

Ma fille, croyez en mon dévouement pour vous ; croyez en la bonté de Dieu et dans l'amour de Maximilien.

VALENTINE ; elle porte la pastille à ses lèvres

Il le faut ?

MONTE-CRISTO

Oui. (Valentine mange la pastille.) Et maintenant, au revoir, mon enfant ! vous êtes sauvée.

(Il rentre dans la bibliothèque.)

## Scène VI

Valentine, seule.

Le comte n'a point dit si l'effet de ce narcotique serait lent ou rapide. Si je le rappelais ! Oh ! toute cette confiance que m'inspirait sa vue semble disparaître avec lui. Me voilà seule, seule... avec un sommeil terrible, avec un sommeil... qui est bien véritablement le frère de la mort ! Oh ! il me semble que mon cœur s'engourdit, il me semble que ma vue se trouble ; je touche les objets et ne les sens plus... Mon Dieu ! si le comte s'était trompé... si, au lieu du sommeil, c'était la mort... Cette lumière... qui veille, je ne la vois plus qu'à travers un brouillard... Je suis glacée... Oh ! je sens que je meurs... Je ne veux pas mourir... De l'air !... de l'air !... À moi ! au secours ! (Elle sonne avec désespoir, la sonnette s'échappe de ses mains.) Ma... xi... mi... lien...

(Éclairs, tonnerre ; elle tombe évanouie sur son lit.)

## Scène VII

Valentine, évanouie ; Villefort, madame de Villefort,  
la garde-malade, domestiques.

Madame de Villefort et Villefort entrent chacun par une porte dif-

férente. Villefort va droit au lit de Valentine ; madame de Villefort regarde le verre sur le guéridon.

VILLEFORT, entrant

Tu appelles, mon enfant ? tu as sonné, tu as besoin de quelque chose ? Je travaille, me voilà. Valentine ! Valentine ! Au nom du ciel ! réponds, Valentine ! (Il la touche.) Sans voix !... sans respiration !... son cœur ne bat plus !... Morte ! morte ! morte !

(Il tombe accablé près du lit.)

LES DOMESTIQUES

Morte !

MADAME DE VILLEFORT

Mais il vous reste un fils, monsieur ; venez !

(Ils sortent ; à ce moment, l'orage éclate avec fureur, la fenêtre s'ouvre avec fracas, et Maximilien, pâle, éperdu, paraît.)

### Scène VIII

Maximilien, puis Monte-Cristo.

MAXIMILIEN

Pas de nouvelles depuis trois jours ! Ces gens éperdus qui s'enfuient... Je n'y tiens plus !... Valentine, pardonnez-moi. Valentine !... C'était trop souffrir !... Elle dort... Valentine !... (Apercevant le cadavre.) Ah ! ah !... (Il tombe sur un fauteuil. Après un temps, il se relève, va au lit, découvre le visage de la jeune fille, dans un effrayant silence, puis, froidement.) Valentine est morte ! (Il regarde plus fixement.) Valentine est morte ! (Une main de la jeune fille pend hors du lit. Maximilien prend cette main et la baise avec un sanglot déchirant. Puis il se relève.) Au revoir, Valentine ! à bientôt ! C'est mon tour !

(Il va prendre ses pistolets, qu'il a déposés en entrant sur la cheminée.)

MONTE-CRISTO, paraissant

Maximilien, vous ne mourrez pas !

MAXIMILIEN

Vous ici ! vous venez de dire, je crois, que je ne mourrais pas ? Qui donc m'en empêchera ?

MONTE-CRISTO

Moi !

MAXIMILIEN

Vous ! vous qui m'avez leurré d'un espoir absurde, vous qui m'avez retenu, bercé, endormi par de vaines promesses ; vous qui affectez toutes les ressources de l'intelligence, toutes les puissances de la matière ; vous qui jouez, ou plutôt qui faites semblant de jouer le rôle de la Providence, et qui n'avez pas même eu le pouvoir de donner du contre-poison à une jeune fille empoisonnée ; et vous venez me dire cela en présence du cadavre de Valentine ?... Monsieur, vous me feriez pitié, si vous ne me faisiez horreur !

MONTE-CRISTO, lui arrachant le pistolet

Et moi, je vous répète que vous ne vous tuerez pas !

MAXIMILIEN

Mais qui donc êtes-vous pour vous arroger un pareil droit sur moi ?...

MONTE-CRISTO

Je suis le seul homme au monde qui ait le droit de vous dire : Morel ! je ne veux pas que le fils de votre père meure aujourd'hui.

MAXIMILIEN

Et pourquoi parlez-vous de mon père ? pourquoi mêler le souvenir de mon père à ce qui m'arrive ?

MONTE-CRISTO

Parce que je suis celui qui a déjà sauvé la vie de ton père, un jour qu'il voulait se tuer, comme tu veux te tuer aujourd'hui ; parce que je suis l'homme qui a donné la bourse à ta jeune sœur et rendu *le Pharaon* au vieux Morel, parce que je suis Edmond Dantès, qui te fit jouer, enfant, sur ses genoux.

MAXIMILIEN

Edmond ! Edmond Dantès ! Ah !

(Il se jette aux pieds de Monte-Cristo.)

MONTE-CRISTO

Silence ! silence ! Voyons, redeviens-tu enfin un homme,

Maximilien ?

MAXIMILIEN

Oui, car je recommence à souffrir.

MONTE-CRISTO

Regarde-moi, Morel, oui, regarde-moi... Je n'ai ni larmes dans les yeux, ni fièvre dans les veines, ni battements dans le cœur. Et cependant je te vois souffrir, toi, Maximilien, toi que j'aime comme j'aimerais mon fils. Eh bien, si je te prie, si je t'ordonne de vivre, Morel, c'est dans la conviction qu'un jour tu me remercieras de t'avoir conservé la vie.

MAXIMILIEN

Mais vous oubliez donc que j'ai perdu Valentine ?

MONTE-CRISTO

Espère, Maximilien !

MAXIMILIEN

Que j'espère ? Mais, si vous me persuadez, vous me ferez perdre la raison, vous me ferez croire que je puis retrouver cet ange... Mon ami, mon père, prenez garde, vous me feriez croire à des choses surnaturelles !

MONTE-CRISTO

Espère, mon ami ; si je ne te guéris pas d'ici huit jours, jour pour jour, heure pour heure, retiens bien mes paroles, Morel... je te placerai moi-même en face de pistolets tout chargés, et d'une coupe du plus sûr poison d'Italie, d'un poison plus sûr et plus prompt, crois-moi, que celui qui a tué Valentine.

MAXIMILIEN

Vous me le promettez ?

MONTE-CRISTO

Dans huit jours, et la date est sacrée, Maximilien : je ne sais si tu y as songé, nous sommes aujourd'hui le 5 septembre, il y a aujourd'hui dix ans que j'ai sauvé ton père. (Maximilien prend les deux mains du comte et les baise.) D'ici là, en revanche, tu me promets de vivre ?

MAXIMILIEN

Oh ! comte, je vous le jure... Mais aussi...

MONTE-CRISTO

Assez, mon fils ! Dépose un dernier baiser sur ce front livide.  
(Maximilien obéit.) Attends et espère !  
(Il emmène Maximilien.)

ACTE CINQUIÈME

NEUVIÈME TABLEAU

*Le cabinet de Villefort.*

Scène première  
Villefort, un domestique.

VILLEFORT, au bruit que fait  
le domestique en entrant

Qu'est-ce que cela ?

LE DOMESTIQUE

C'est une dame qui insiste pour entrer malgré les ordres de monsieur.

VILLEFORT

Une dame ?

LE DOMESTIQUE

Voici sa carte.

VILLEFORT

Baronne Danglars. Qu'elle entre.

Scène II  
Madame Danglars, Villefort.

VILLEFORT

Excusez mes serviteurs, madame ; ils sont atteints d'une terreur dont je ne puis leur faire un crime. Soupçonnés, ils deviennent soupçonneux.

MADAME DANGLARS

Ah ! vous aussi, monsieur, vous voilà donc malheureux à votre tour ?

VILLEFORT

Oui, madame.

MADAME DANGLARS

Vous me plaignez alors ?

VILLEFORT

Croyez-le, bien sincèrement. Mais la dénonciation était posi-

tive, et j'ai dû faire arrêter le prévenu. D'ailleurs, pouvais-je laisser s'achever cette alliance entre votre fille et un échappé du bain ?

MADAME DANGLARS

Non, sans doute, vous ne pouviez laisser ma fille devenir la femme d'un tel homme. Oui, sans doute, vous deviez le faire arrêter ; mais peut-être ne deviez-vous pas le faire arrêter chez moi, au moment même où l'on venait d'annoncer le mariage ; ma maison est déshonorée. N'est-ce donc pas assez de notre ruine ?

VILLEFORT

J'ai fait arrêter le coupable où j'ai pu et comme j'ai pu, madame.

MADAME DANGLARS

Oh ! quel affreux malheur !

VILLEFORT

Quand j'entends parler de malheurs, madame, j'ai pris la fâcheuse habitude de penser aux miens, et, alors, cette égoïste opération du parallèle se fait dans mon esprit. Voilà pourquoi, à côté de mes malheurs, les vôtres me semblent une mésaventure ; voilà pourquoi, à côté de ma position funeste, la vôtre me semble une position à envier. Mais laissons cela. Vous demandiez, madame... ?

MADAME DANGLARS

Je demandais, mon ami, où en est l'affaire de cet imposteur ?

VILLEFORT

Imposteur ! décidément, madame, c'est un parti pris chez vous d'atténuer certaines choses et d'en exagérer d'autres. Imposteur ! M. Andrea Cavalcanti, ou plutôt M. Benedetto ! Vous vous trompez, madame, M. Benedetto est bel et bien un assassin.

MADAME DANGLARS

Soit, monsieur ; mais, songez-y, plus vous vous armerez sévèrement contre ce malheureux, plus vous frapperez ma famille. Voyons, songez à ce qui se passe, monsieur de Villefort, et soyez miséricordieux.

VILLEFORT

Oui, je sais ce que vous voulez dire ; vous faites allusion à ces bruits terribles répandus dans le monde, que toutes ces morts qui, depuis quatre mois, m'habillent de deuil, que cette dernière mort, enfin, à laquelle vient de succomber Valentine, que toutes ces morts ne soient point naturelles.

MADAME DANGLARS

Non, je ne songeais point à cela.

VILLEFORT

Si fait, vous y songiez, madame, et vous vous disiez tout bas en me regardant : « Toi qui poursuis le crime, voyons, pourquoi donc y a-t-il autour de toi, près de toi, dans ta maison même, des crimes qui restent impunis ? » Vous vous disiez cela, n'est-ce pas, madame ?

MADAME DANGLARS

Eh bien, oui, je l'avoue.

VILLEFORT

Je vais vous répondre. Il y a des crimes qui restent impunis, parce qu'on ne connaît pas le criminel et qu'on craint de frapper une tête innocente pour une tête coupable ; mais, quand les criminels seront connus, par le Dieu vivant ! madame, quels qu'ils soient, ils mourront. Et maintenant, après le serment que je viens de faire et que je tiendrai, osez me demander grâce pour ce misérable !

MADAME DANGLARS

Eh ! monsieur, êtes-vous donc sûr qu'il soit tout à fait indigne de pitié ? Tel est criminel par occasion, qui, s'il fût né de parents qui eussent veillé sur sa jeunesse, eût été un exemple pour la société qui le repousse et appelle sur lui le regard des magistrats et la rigueur de la loi.

VILLEFORT

Pour dieu, madame, ne demandez donc jamais à moi la grâce d'un coupable ! Que suis-je, moi, sinon cette loi dont vous parliez tout à l'heure, et que la société invoque pour garantir sa sûreté ?

Est-ce que la loi a des yeux pour voir votre tristesse ? est-ce que la loi a des oreilles pour entendre votre douce voix ? est-ce que la loi a une mémoire pour se faire l'application de vos délicates pensées ? Non, la loi ordonne, et, quand elle a ordonné, elle frappe. Vous me direz que je suis un être vivant et non pas un code ; regardez-moi, madame, regardez autour de moi. Les hommes m'ont-ils traité en frère ? m'ont-ils aimé, moi ? m'ont-ils ménagé, moi ? m'ont-ils épargné, moi ? Depuis que j'ai failli moi-même, et plus profondément que les autres, je l'avoue, eh bien, depuis ce temps, j'ai secoué les vêtements d'autrui pour trouver l'ulcère, et je l'ai toujours trouvé, ce cachet de la perversité humaine ; car chaque homme que je reconnais coupable me semble une preuve vivante, une preuve nouvelle que je n'étais pas une hideuse exception. Hélas ! hélas ! hélas ! tout le monde est méchant, madame ; prouvons-le, et frappons le méchant !

MADAME DANGLARS

Mais on m'a dit que ce jeune homme était vagabond, orphelin, abandonné de tous.

VILLEFORT

Tant mieux, madame ; son père ne rougira pas de sa honte ; sa mère ne pleurera pas sur sa mort.

MADAME DANGLARS

Mais c'est s'acharner sur le faible, monsieur.

VILLEFORT

Le faible qui assassine !

MADAME DANGLARS

Son déshonneur rejaillit sur ma maison.

VILLEFORT

La mort n'habite-t-elle pas la mienne ?

MADAME DANGLARS

Ah ! monsieur, vous êtes sans pitié pour les autres. Eh bien, c'est moi qui vous le dis, on sera sans pitié pour vous.

VILLEFORT

Soit. Il y a longtemps que j'ai ramassé le gant ; je soutiendrai la lutte jusqu'au bout.

MADAME DANGLARS

Mais remettez au moins la cause de ce malheureux aux prochaines assises ; cela donnera six mois pour qu'on oublie.

VILLEFORT

Non pas, madame. Le coupable est arrêté ; aujourd'hui, l'instruction commence ; aujourd'hui même, dans ce cabinet, j'interroge le coupable. Il y a encore quinze jours d'ici aux prochaines assises ; c'est plus de temps qu'il n'en faut pour qu'il y comparaisse et qu'il y soit jugé. Et moi aussi, madame, il faut que j'oublie. Eh bien, quand je travaille, et je travaille nuit et jour, il y a des moments où je ne me souviens plus, et, alors, je suis heureux ; heureux à la manière des morts, c'est vrai, mais cela vaut encore mieux que de souffrir. Aujourd'hui, je l'interroge ; dans quinze jours, il sera accusé ; dans quinze jours, on demandera sa mort, et il sera condamné.

(M. d'Avrigny est entré pendant les dernières paroles.)

MADAME DANGLARS

Ah ! vous ne me disiez pas qu'on nous écoutait ! Adieu, monsieur.

VILLEFORT

Adieu, madame. (Elle sort.) Allons ! allons ! dix vols, quatre incendies, un assassinat ! La session sera terrible.

## Scène III

Villefort, M. d'Avrigny.

M. D'AVRIGNY

Oui, surtout si vous y ajoutez quatre empoisonnements.

VILLEFORT

Quatre empoisonnements ?... Oh ! docteur, docteur, j'oubliais, et voilà que vous me faites souvenir.

M. D'AVRIGNY

Oui ; car je crois, monsieur, qu'il est temps que nous agissions. Je crois qu'il est temps que nous opposions une digue à ce torrent de mortalités qui se répand sur la maison, et, quand je dis qu'il est temps, je devrais dire qu'il est trop tard.

VILLEFORT

Docteur !

M. D'AVRIGNY

Quant à moi, monsieur, je ne me sens point capable de porter plus longtemps de pareils secrets sans espoir d'en faire sortir bientôt la vengeance pour la société et pour les victimes. Voyons, soyez magistrat, interprète de la loi, et honorez-vous par une immolation complète.

VILLEFORT

Vous me faites frémir, docteur... Une immolation ?

M. D'AVRIGNY

Écoutez ! la mort frappe à votre porte ; elle entre ; elle va, non pas en aveugle, mais, intelligente qu'elle est, de chambre en chambre. Eh bien, moi, je suis sa trace ; je reconnais son passage.

VILLEFORT

Parlez, docteur ; j'ai du courage.

M. D'AVRIGNY

Eh bien, monsieur, vous avez chez vous, dans votre maison, un de ces monstres comme chaque siècle s'épuise à en produire un.

VILLEFORT

Docteur !

M. D'AVRIGNY

« Cherche à qui le crime profite », dit un vieil axiome de jurisprudence. Après la mort de M. et madame de Saint-Méran, j'ai cherché, et, Dieu me pardonne, comme le crime profitait à Valentine...

VILLEFORT

Docteur !

M. D'AVRIGNY

J'ai soupçonné Valentine.

VILLEFORT

Oh ! la chaste et pure vierge, vous l'avez soupçonnée !

M. D'AVRIGNY

Hélas ! la mort elle-même est venue me dire que je me trompais, et je n'en ai que plus obstinément répété : « Cherche à qui le crime profite ! »

VILLEFORT

Et vous avez trouvé ?...

M. D'AVRIGNY

Suivez la marche du criminel ; il tue d'abord M. de Saint-Méran.

VILLEFORT

Docteur !

M. D'AVRIGNY

Il le tue, vous dis-je ! Il tue M. de Saint-Méran ; il tue madame de Saint-Méran ; enfin, il tue Valentine... Écoutez, écoutez bien.

VILLEFORT

Oh ! je ne perds pas un mot, quoique chaque mot me brise le cœur.

M. D'AVRIGNY

Valentine héritait de M. et de madame de Saint-Méran ; il fallait donc tuer d'abord M. et madame de Saint-Méran pour que toute leur fortune se réunît sur la tête de Valentine ; et, toute cette fortune réunie sur la tête de Valentine, il fallait tuer Valentine à son tour.

VILLEFORT

Mais pourquoi cela ?

M. D'AVRIGNY

Pour que vous héritassiez de votre fille Valentine, et que votre fils Édouard héritât de vous.

VILLEFORT

Oh ! grâce, d'Avrigny, grâce !

M. D'AVRIGNY

Pas de grâce, monsieur !... Est-ce que, quand on vous demande grâce, à vous, vous l'accordez ? Est-ce que, tout à l'heure, à madame Danglars, qui vous demandait grâce, vous ne répondiez pas : « Je suis la loi » ? Non ; d'ailleurs, le médecin a une mission sacrée ; c'est pour la remplir qu'il remonte jusqu'aux sources de

la vie et qu'il descend dans les mystérieuses ténèbres de la mort. Quand le crime a été commis, et quand Dieu, épouvanté sans doute, détourne son regard du criminel, c'est au médecin de dire : Le voilà ! »

VILLEFORT

Oh ! grâce ! grâce pour elle !

M. D'AVRIGNY

Oh ! vous voyez bien que vous savez qui !

VILLEFORT

Docteur, je ne résiste plus, je ne me défends plus, je vous crois ; mais, par pitié, épargnez sa vie, épargnez mon honneur !

M. D'AVRIGNY

Monsieur de Villefort, si votre femme en était seulement à son premier crime, et que je la visse en méditer un second, je vous dirais : « Avertissez-la, punissez-la ; qu'elle passe le reste de sa vie dans quelque cloître, dans quelque couvent, à prier, à pleurer » ; mais elle a vu l'une après l'autre quatre agonies, mais elle a contemplé quatre moribonds, mais elle s'est agenouillée près de quatre cadavres. Au bourreau, l'empoisonneuse ! au bourreau !

VILLEFORT

Eh bien, soit, docteur ; seulement, jurez-moi que le terrible secret demeurera entre nous.

M. D'AVRIGNY

Oui, si elle meurt ! oui, si elle est punie !

VILLEFORT

Elle sera punie, elle mourra !

M. D'AVRIGNY

C'est bien ; je sais que vous n'engagez pas votre parole en vain : le secret vous sera gardé, mon ami.

(Villefort sonne.)

VILLEFORT, au domestique qui entre

Dites à madame de descendre et que je veux lui parler.

## Scène IV

Les mêmes, madame de Villefort, Édouard.

MADAME DE VILLEFORT

Me voilà, monsieur... Oh ! mon Dieu, pourquoi êtes-vous si pâle ? Vous vous tuerez, monsieur, avec ce travail nocturne et incessant !

VILLEFORT

Édouard, allez jouer au jardin ; il faut que je parle à votre mère.

ÉDOUARD

Dis donc, papa, qu'est-ce qu'on lui fera donc, à M. Benedetto ?

VILLEFORT

Allez au jardin, Édouard, je vous l'ai déjà dit ; m'entendez-vous ? Allez.

ÉDOUARD

Maman !

VILLEFORT ; il prend l'enfant par le bras  
et le conduit à la porte qui donne sur le jardin

Va, mon enfant, va ! (Au docteur.) Adieu, mon ami.

M. D'AVRIGNY

Rappelez-vous votre serment.

VILLEFORT

Soyez tranquille, ce qui est juré est juré.

(Il ferme la porte et revient, sombre et pâle, près de sa femme.)

## Scène V

Madame de Villefort, Villefort.

MADAME DE VILLEFORT

Oh ! mon Dieu, qu'y a-t-il donc ?

VILLEFORT

Madame, où mettez-vous le poison dont vous vous servez d'habitude ?

MADAME DE VILLEFORT

Que dites-vous, monsieur ? Je ne vous comprends pas !

VILLEFORT

Je vous demande dans quel endroit vous cachez le poison avec lequel vous avez tué mon beau père M. de Saint-Méran, madame de Saint-Méran, Barrois et Valentine.

MADAME DE VILLEFORT

Oh ! mon Dieu, que me dites-vous là ?

VILLEFORT

C'est à vous, non point d'interroger, mais de répondre, madame.

MADAME DE VILLEFORT

Mais à qui dois-je répondre, monsieur ? au mari ou au juge ?

VILLEFORT

Au juge, madame, au juge !

MADAME DE VILLEFORT

Oh ! monsieur, je vous en supplie, ne croyez pas aux apparences !

VILLEFORT

Oh ! je n'ai douté que trop longtemps, madame, puisque mon doute vous a laissé le temps de tuer Valentine !

MADAME DE VILLEFORT

Monsieur, je vous jure...

VILLEFORT

Seriez-vous lâche, madame ? et, en effet, c'est une remarque que j'ai faite, que les empoisonneurs sont lâches !... Seriez-vous lâche, vous qui, cependant, avec eu l'affreux courage de voir expirer devant vous trois vieillards et une jeune fille, assassinés par vous ?...

MADAME DE VILLEFORT

Oh ! monsieur !

VILLEFORT

Seriez-vous lâche ? Vous qui avez compté une à une les minutes de quatre agonies, vous qui avez si bien combiné vos plans infernaux, vous qui avez composé vos mélanges infâmes avec une habileté et une précision si miraculeuses, avez-vous oublié de calculer une seule chose, c'est-à-dire où pouvait vous mener la

révélation de vos crimes ?... Non, vous avez songé à tout cela et vous avez gardé quelque poison plus doux, plus subtil, plus meurtrier que les autres, pour échapper au châtement qui vous était dû... Vous avez fait cela, je l'espère du moins !...

MADAME DE VILLEFORT

Eh bien, oui, oui, monsieur, tout cela est vrai et je suis bien coupable ; mais, puisque j'avoue...

VILLEFORT

Oui, vous avouez ; mais l'aveu fait à son juge, l'aveu fait au dernier moment, l'aveu fait quand on ne peut plus nier, cet aveu ne diminue en rien le châtement infligé au coupable.

MADAME DE VILLEFORT

Le châtement, monsieur, le châtement ! voilà deux fois que vous prononcez ce mot.

VILLEFORT

Sans doute. Est-ce parce que vous étiez quatre fois coupable, que vous avez cru y échapper ? est-ce parce que vous êtes la femme de celui qui requiert ce châtement, que vous avez cru que le châtement s'écarterait de votre tête ? Non, madame. Quelle qu'elle soit, l'échafaud attend l'empoisonneuse !

MADAME DE VILLEFORT

Mon Dieu, monsieur, pardonnez, mais je doute encore que ce soit à moi que s'adressent ces terribles paroles. Que voulez-vous dire, et qu'exigez-vous ?

VILLEFORT

Je veux dire, madame, que la femme d'un magistrat ne chargera pas de son infamie un nom jusqu'aujourd'hui sans tache, et ne déshonorera pas du même coup son mari et son enfant. Où est le poison dont vous vous servez d'habitude, madame ?

MADAME DE VILLEFORT

Non, non, vous ne voulez pas cela.

VILLEFORT

Ce que je ne veux pas, madame, c'est que vous périssez sur un échafaud, entendez-vous !

MADAME DE VILLEFORT

Oh ! monsieur, grâce !

VILLEFORT

Ce que je veux, c'est que justice soit faite ! Je suis sur terre pour punir... À toute autre femme coupable comme vous, fût-ce une reine, j'enverrais le bourreau. Mais à vous, je dis : Où est votre poison ? Dites vite, madame ; où est votre poison ?

MADAME DE VILLEFORT

Oh ! pour notre enfant, au nom de notre enfant, oh ! laissez-moi vivre !

VILLEFORT

Non, non, non ! Si je vous laissais vivre, un jour, vous l'empoisonneriez comme les autres.

MADAME DE VILLEFORT

Moi, tuer mon enfant ? moi, tuer mon Édouard ? Oh ! vous êtes fou, monsieur !

VILLEFORT

Songez-y, madame ; là est un coupable, moins coupable que vous. Si, dans dix minutes, c'est-à-dire quand je l'aurai interrogé, justice n'est pas faite, les gardes qui ont amené un assassin en emmèneront deux.

MADAME DE VILLEFORT

Impossible, monsieur, impossible !

VILLEFORT

Vous doutez ? (Il va à la porte à droite, il l'ouvre.) Entrez.

(Les gendarmes entrent, tenant entre eux Benedetto, qui a les poucettes aux mains.)

Scène VI

Les mêmes, Benedetto.

VILLEFORT, allant à sa femme

Si l'interrogatoire de cet homme achevé, je vous retrouve vivante, vous coucherez ce soir à la Conciergerie. Allez !

MADAME DE VILLEFORT

Ah ! Édouard ! mon Édouard !

(Elle s'élance dans le jardin.)

### Scène VII

Les mêmes, hors madame de Villefort.

BENEDETTO

Oh ! oh ! dites donc, gendarmes, j'arrive dans un mauvais moment.

VILLEFORT, à son bureau

Avancez ici, et répondez-moi.

BENEDETTO

Ah ! c'est M. de Villefort, avec lequel j'ai eu l'honneur de dîner à Auteuil chez M. le comte de Monte-Cristo. Serviteur, monsieur de Villefort !

VILLEFORT

Ignoriez-vous donc que c'était moi qui dusse vous interroger ?

BENEDETTO

Je m'en doutais, et, je vous l'avouerai, je comptais bien un peu là-dessus.

VILLEFORT

Silence ! et quittons ces façons familières. Je ne suis pas plus M. de Villefort que vous n'êtes le comte Andrea Cavalcanti. Vous êtes un prévenu, et je suis la justice. Approchez, et répondez.

BENEDETTO

C'est très-bien dit, cela, monsieur de Villefort ; mais, si vous voulez que je parle, il faudrait m'interroger sans témoins. J'ai des choses curieuses à vous dire, parole d'honneur ! et vous ne serez pas fâché, quand je vous aurai dit ces choses, de les avoir entendues seul.

VILLEFORT

Accusé, votre nom ?

BENEDETTO

J'ai déjà eu l'honneur de vous dire que je ne répondrais pas devant ces messieurs.

VILLEFORT

Et pourquoi ?

BENEDETTO

Parce que j'ai des révélations à vous faire.

VILLEFORT

Des révélations ! Et sur qui ?

BENEDETTO

Sur un homme très-haut placé.

VILLEFORT

Toute instruction doit être publique.

BENEDETTO

Eh ! qui vous empêchera de la rendre publique, si vous voulez ? Mais, d'abord, qu'est-ce que cela vous fait ? Interrogez-moi en tête-à-tête ; j'ai un grand coupable à vous dénoncer. (Il s'est avancé pour dire ces mots. Les gendarmes se lèvent pour le retenir.)  
Eh ! n'ayez donc pas peur !

VILLEFORT

Laissez-moi seul avec cet homme. (Les gendarmes hésitent.)  
Allez, vous dis-je... S'il se portait à quelque violence...

(Il tire de sa table deux pistolets qu'il pose près de lui.)

BENEDETTO

Allons ! allons ! j'en ai vu qui n'étaient pas si braves que ça...  
Cela me rend fier, moi.

### Scène VIII

Villefort, Benedetto.

VILLEFORT

Nous voilà seuls... Répondrez-vous maintenant ?... Votre nom ?

BENEDETTO

Vous est-il égal de commencer par mon âge ?... Je voudrais vous répondre d'abord sur ce que je sais le mieux.

VILLEFORT

Votre âge, alors ?

BENEDETTO

J'ai vingt et un ans, ou plutôt je les aurai dans quelques jours seulement (Villefort écrit), étant né dans la nuit du 27 au 28 septembre 1817.

VILLEFORT

Que dites-vous là ?

BENEDETTO

La vérité pure.

VILLEFORT, à part

C'est un hasard !... (Haut.) Où êtes-vous né ?

BENEDETTO

À Auteuil, près Paris.

VILLEFORT

À Auteuil ?... Votre nom ?

BENEDETTO

Ah ! mon nom, je ne puis pas vous le dire, attendu que je ne le sais pas ; mais je puis vous dire celui de mon père.

VILLEFORT

De votre père ?... Eh bien, dites...

BENEDETTO

Il se nomme Gérard ? Oui, c'est bien cela !... C'est qu'il a plusieurs noms, voyez-vous, et j'ai peur de m'embrouiller.

VILLEFORT

Gérard ?

BENEDETTO

Gérard Noirtier de Villefort.

VILLEFORT

Jeune homme, vous mentez !

BENEDETTO

Oh ! que vous savez bien que non !

VILLEFORT

Mais, dans l'instruction que j'ai là sous les yeux, vous avez déclaré vous nommer Benedetto ; vous avez dit être orphelin ; vous vous êtes donné la Corse pour patrie.

BENEDETTO

Que voulez-vous ! à cette époque, je n'en savais pas plus que les autres. Mais, depuis, un brave homme de Corse, une espèce de père que j'avais, a bien voulu me mettre au courant de toutes ces petites choses-là, qu'il a jugées pouvoir m'être de quelque utilité ; donc, je vous le répète, je suis né dans la nuit du 27 au 28 septembre 1817 ; je suis né à Auteuil, rue de la Fontaine, n° 28, ; je suis fils de M. Gérard Noirtier de Villefort. Maintenant, voulez-vous d'autres détails ? Je vais vous les donner. Je suis né au premier étage de la maison, dans une chambre tendue de damas rouge ; mon père me prit dans ses bras, en disant à maman que j'étais mort, et m'emporta dans le jardin, où il m'enterra vivant. En voulez-vous encore, des preuves ? Eh bien, regardez dans une glace, et voyez comme vous êtes pâle.

VILLEFORT

Eh bien, oui, c'est vrai, je suis pâle ; eh bien, oui, c'est vrai, vous êtes né dans la maison n° 28 ; eh bien, oui, c'est vrai, vous avez été enterré vivant ; eh bien, oui, c'est vrai, vous êtes mon fils. Maintenant, qu'avez-vous à espérer, et où voulez-vous en venir ?

BENEDETTO

Oh ! c'est bien simple, je me suis dit : « Quand je serai en tête-à-tête avec mon père ; quand il verra qu'il n'y a qu'à me délier les pouces et à m'ouvrir la porte du jardin pour que je décampe, eh bien, mais il me déliera les pouces et m'ouvrira la porte du jardin, et je décamperai. »

VILLEFORT

Vous vous êtes dit cela ?

BENEDETTO

Ma foi, oui.

VILLEFORT

Et vous n'avez pas pensé que j'eusse d'autre moyen de me débarrasser de vous ?

BENEDETTO

Non, et cependant, je ne manque pas d'imagination, à ce que je crois.

VILLEFORT

Vous n'avez pas pensé, par exemple, que je pusse vous casser la tête d'un coup de pistolet, et dire que vous avez voulu fuir (il lui met le pistolet sur le front), et faire ainsi disparaître en fumée votre secret et le mien ?

BENEDETTO, épouvanté

À moi ! à l'aide !

VILLEFORT

J'aurais le temps de vous tuer dix fois, malheureux ! avant qu'on vînt à votre voix, car la mienne seule commande ici. Mais, je l'ai dit, je ne vous tuerai pas, je ne vous sauverai pas ! Je ne suis pas un homme, je suis la loi ; sourd, aveugle, implacable pour tout ce qui est criminel, pour moi comme pour les autres. – Gardes ! (Les gendarmes rentrent.) Reconduisez l'accusé dans sa prison, et veillez sur lui ; vous en répondez à la société ; c'est un grand coupable ; allez.

BENEDETTO

Ah ! ma foi ! il est encore plus fort que moi.

(Il sort.)

## Scène IX

Villefort, seul.

Eh bien, soit, justice pour tous ; l'expiation fera oublier le crime ; l'honneur du juge couvrira l'infamie de l'assassin. Ah ! seulement, j'ai besoin de me rattacher à quelque chose... Mon fils ! mon enfant ! mon Édouard !

(Il sonne, un domestique entre.)

## Scène X

Villefort, un domestique.

VILLEFORT

Cherchez mon fils ! et amenez-le moi !

LE DOMESTIQUE

Monsieur sait-il où il est ?

VILLEFORT

Non ; appelez-le ! cherchez-le !

LE DOMESTIQUE

C'est que madame l'a été prendre au jardin, il y a un quart d'heure, à peu près ; c'est que madame l'a emporté chez elle, et nous ne l'avons pas revu depuis.

VILLEFORT

Madame l'a emporté ? vous ne l'avez pas revu depuis ?

LE DOMESTIQUE

Non, monsieur ; mais on peut aller chez madame.

VILLEFORT

Non, laissez-moi, j'irai moi-même. (Le domestique sort.) Oh ! mon enfant ! qu'a-t-elle fait de mon enfant ? (Il va à la porte.) La porte fermée ! Ouvrez, Herminie, ouvrez !

## Scène XI

Villefort, madame de Villefort.

La porte s'ouvre, madame de Villefort est debout, roide et pâle.

MADAME DE VILLEFORT

Monsieur, que voulez-vous encore ? J'ai obéi.

VILLEFORT

Vous avez obéi ? (Elle laisse tomber un flacon vide.) Et mon fils, où est mon fils ?

MADAME DE VILLEFORT

Là.

VILLEFORT

Que voulez-vous dire ?

MADAME DE VILLEFORT

Là.

(Elle indique du geste la chambre voisine, où Villefort se précipite et d'où il rapporte l'enfant inanimé.)

VILLEFORT

Mon fils ! mon fils !... Oh ! il est évanoui ! Du secours ! du

secours !

MADAME DE VILLEFORT

Inutile.

VILLEFORT

Que voulez-vous dire ?

MADAME DE VILLEFORT

Vous savez si j'aimais mon fils, puisque c'est pour mon fils que je me suis faite criminelle !

VILLEFORT

Eh bien ?

MADAME DE VILLEFORT

Eh bien, une bonne mère ne part pas sans son enfant !

VILLEFORT

Ah !

MADAME DE VILLEFORT, lui arrachant l'enfant des bras

Viens, Édouard.

(Elle roule à terre avec l'enfant, morts tous deux.)

VILLEFORT, devenant fou

Édouard ! mon enfant ! mon Édouard ! (Il sonne.) Venez, venez tous. (Les domestiques entrent.) Édouard, où est-il ? Oh ! je le retrouverai, moi. Donnez-moi une bêche. (Les domestiques se regardent épouvantés.) Oui, une bêche, une bêche ! Vous avez beau prétendre qu'il n'est pas enterré là ; donnez-moi une bêche, et je le retrouverai. Je le retrouverai, dussé-je chercher jusqu'au jour du jugement dernier !

TOUS, avec horreur

Il est fou !...

## ÉPILOGUE

### DIXIÈME TABLEAU

*L'île de Monte-Cristo. – Clair de lune.*

Scène première  
Monte-Cristo, Maximilien.

MONTE-CRISTO

Par ici, Morel, par ici.

MAXIMILIEN

Sommes-nous donc arrivés ?

MONTE-CRISTO

Oui ; reconnaissez-vous cette grotte ?

MAXIMILIEN

C'est celle où je vous ai vu pour la première fois ; oui, comte, je la reconnais.

MONTE-CRISTO

Ces huit jours d'absence, de voyage, ne vous ont point consolé ?

MAXIMILIEN

Tenez, prenez ma main, comte, mettez le doigt sur l'artère, comptez les pulsations, et vous verrez qu'elle ne bat ni plus fort ni plus lentement que d'habitude. Vous m'avez parlé d'attendre et d'espérer. Savez-vous ce que vous avez fait, malheureux sage que vous êtes ? J'ai attendu, c'est-à-dire que j'ai souffert... J'ai espéré... Oh ! l'homme est une pauvre et misérable créature ! Qu'ai-je espéré ? Je n'en sais rien... Quelque chose d'inconnu, d'absurde, d'insensé, un miracle ! Lequel ? Dieu seul peut le dire. Mais j'aimais tant cette pauvre morte, mais ce pauvre ange que j'ai perdu vivait si obstinément dans mon souvenir, dans mon espérance, que, depuis huit jours, je me suis fatigué à retrouver ma Valentine dans la vie, elle que je ne puis plus retrouver qu'au sein de la mort. Aujourd'hui expire le sursis que vous m'avez demandé, mon ami. C'est aujourd'hui le 5 octobre, il est onze

heures du soir, j'ai encore une heure à vivre ; l'idée que dans une heure je ne souffrirai plus est suave à mon pauvre cœur.

MONTE-CRISTO

Ne regrettez-vous rien en ce monde ?

MAXIMILIEN

Non.

MONTE-CRISTO

Pas même moi ?

MAXIMILIEN

Comte !

MONTE-CRISTO

Quoi ! il vous reste un regret de la terre et vous mourez ?

MAXIMILIEN

Oh ! je vous en supplie, plus un mot. Oh ! ne prolongez pas mon supplice !

MONTE-CRISTO

Eh bien, vous le voulez, Morel, vous êtes inflexible ; donc, étant profondément malheureux, vous méritez qu'un miracle vous rende le bonheur. Regardez !

(Une figure voilée monte du fond des rochers,  
s'approche lentement, lève son voile ;  
on reconnaît Valentine, couronnée de roses blanches.)

## Scène II

Les mêmes, Valentine.

MAXIMILIEN

Est-ce déjà le ciel qui s'ouvre pour moi ? Cet ange ressemble à celui que j'ai perdu !

VALENTINE

Maximilien ! Maximilien !

MAXIMILIEN

Valentine ! Valentine !

VALENTINE

Maximilien ! mon bien-aimé !

## MONTE-CRISTO

Valentine, désormais vous n'avez plus le droit de vous séparer de celui qui est là ; car, pour vous retrouver, il se précipitait dans votre tombe ; sans moi, vous mouriez tous deux. Je vous rends l'un à l'autre. Ma tâche est accomplie ; j'ai puni les méchants, j'ai récompensé les bons ! Mon Dieu ! si je me suis trompé, faites-moi miséricorde ! Et puisse le bien que j'ai fait l'emporter sur le mal dans votre balance infaillible, ô mon Dieu !

## DISTRIBUTION

Villefort	M. Chilly
Monte-Cristo	M. Arnault
Le major Cavalcanti	M. Vernier
Andrea Cavalcanti	M. Laurent
Maximilien Morel	M. Gaston
D'Avrigny	M. Lyonnet
Danglars	M. Stainville
Debray	M. Bousquet
Caderousse	M. Boutin
Bertuccio	M. Machanette
Emmanuel	M. Debreuil
Barrois	M. De Puelle
Baptistin	M. Curey
Le notaire	M. Martin
Ali	M. Lavergne
Édouard	Le petit Sylvain
Valentine	M <sup>me</sup> Naptal-Arnault
Madame de Villefort	M <sup>me</sup> Mésanges
Madame de Saint-Méran	M <sup>me</sup> Lemaire
Madame Danglars	M <sup>me</sup> Marie-Clarisse
Julie	M <sup>me</sup> Langlet
Madame Grignon	M <sup>me</sup> Caroline